

CAPES EPREUVE ORALE N°2 –

Option littérature et langue

Dossier d'entraînement – COLLEGE
première partie



Denis Fabé

Option Littérature et langue françaises

Vous devez construire une séquence d'enseignement (d'environ 12 heures) à partir d'un corpus. Le groupement est choisi en référence aux entrées des programmes du collège et/ou du lycée et comporte un texte littéraire long ou plusieurs textes littéraires, éventuellement accompagnés de documents, notamment iconographiques). Un temps consacré à l'étude de la langue est obligatoirement compris dans cette séquence. Vous développez une séance en particulier

1 la tâche attendue

Elle s'organise en deux parties (enjeux littéraires et enjeux didactiques)

1 Enjeux littéraires : vous analysez des **enjeux littéraires** du corpus (enjeux générique, formel, thématique, esthétique, poétique, culturel...). Cette analyse aboutira à l'expression d'une problématique littéraire.

Cette épreuve qui soumet le candidat à l'étude d'un ou de plusieurs textes d'auteurs dans le cadre imposé d'un objet d'étude et donc d'un niveau spécifique d'enseignement nécessite prioritairement un effort de problématisation. On ne saurait se contenter d'une référence à l'objet d'étude qui ne constitue pas en soi une problématique, ni même aux seuls outils critiques (les genres, les registres, les points de vue, les modalités narratives etc.). La problématique du corpus ou du texte intégral oblige à dégager ce qui fait problème et mieux encore oblige à savoir poser la question proprement littéraire que le(s) texte(s) induit(en)t. Le candidat ne doit donc pas esquiver la difficulté, ou escamoter le problème ou même le simplifier au point de le réduire, redisons-le, au seul objet d'étude. On attend au contraire qu'il exprime clairement les questions que le sujet, le corpus lui posent, qu'il analyse les ambiguïtés ou les limites soulevées par les textes.

En outre dans le cas d'un corpus, le candidat doit s'attacher initialement à dégager pour chacun des textes les particularités propres au genre et à l'écriture des fragments. Le candidat doit donc ici se demander quels sont les spécificités de chaque texte indépendamment les uns des autres. Seule une lecture rigoureuse et méthodique permettra au candidat de problématiser exactement et précisément chacun des textes du sujet et de ce fait tout le corpus. Le candidat ne doit pas s'arrêter là. La confrontation des textes est une obligation qui participe de la réflexion de tout professeur de Lettres. Et confronter des textes ou plutôt l'étude qu'on en a faite ne consiste pas seulement à trier et classer des points de convergence et de divergence. En effet, la comparaison doit permettre de dégager le sens du groupement: il s'agit bien d'interpréter le groupement, de produire le ou les sens littéraires auxquels on est parvenu. L'épreuve dite de didactique a pour finalité de montrer comment transmettre un savoir et un savoir-faire littéraires: cela ne peut se réaliser qu'à condition de savoir soi-même, à l'aide des outils nécessaires, interpréter le ou les textes du sujet.

La présentation à partir d'un ou plusieurs textes d'auteurs se doit d'être construite, organisée selon un plan clair, argumenté, que l'introduction peut annoncer précisément. Le travail doit répondre avec efficacité et pertinence au projet de séquence et l'exposé doit présenter un équilibre entre la présentation problématique du corpus et le traitement de la problématique didactique.

2. Vous déterminez les **enjeux didactiques** (articulation entre la problématique littéraire et les objets d'étude du collège et du lycée) et les **objectifs de séquence**

- savoirs et/ou savoir-faire nouveaux que les élèves devraient, si le résultat de l'action pédagogique correspondait à un idéal raisonnable, s'être appropriés au terme de la période de cours ou de la séquence;
- savoirs et/ou savoir-faire anciens que les élèves devraient, aux mêmes conditions, avoir affermis, affinés dans le même laps de temps. (**pré-requis**)
- vous justifiez l'ordre des séances
- Chaque séance décline une question directrice, des objectifs, les notions abordées
- Vous insérez une séance de langue
- Vous développez une séance
- Vous proposez des lectures cursives ou complémentaires
- Vous envisagez une évaluation de la séquence

PROGRAMMES

Le cycle de consolidation (cycle3)

Compétences travaillées	Domaines du socle
Comprendre et s'exprimer à l'oral <ul style="list-style-type: none">• Écouter pour comprendre un message oral, un propos, un discours, un texte lu.• Parler en prenant en compte son auditoire.• Participer à des échanges dans des situations diversifiées.• Adopter une attitude critique par rapport au langage produit.	1, 2, 3
Lire <ul style="list-style-type: none">• Lire avec fluidité.• Comprendre un texte littéraire et l'interpréter.• Comprendre des textes, des documents et des images et les interpréter.• Contrôler sa compréhension, être un lecteur autonome.	1, 5
Écrire <ul style="list-style-type: none">• Écrire à la main de manière fluide et efficace.• Écrire avec un clavier rapidement et efficacement.• Recourir à l'écriture pour réfléchir et pour apprendre.• Produire des écrits variés.• Réécrire à partir de nouvelles consignes ou faire évoluer son texte.• Prendre en compte les normes de l'écrit pour formuler, transcrire et réviser.	1
Comprendre le fonctionnement de la langue <ul style="list-style-type: none">• Maîtriser les relations entre l'oral et l'écrit.• Acquérir la structure, le sens et l'orthographe des mots.• Maîtriser la forme des mots en lien avec la syntaxe.• Observer le fonctionnement du verbe et l'orthographe.• Identifier les constituants d'une phrase simple en relation avec son sens ; distinguer phrase simple et phrase complexe.	1, 2

Le cycle des approfondissements (cycle 4)

Compétences travaillées	Domaines du socle
Comprendre et s'exprimer à l'oral <ul style="list-style-type: none"> Comprendre et interpréter des messages et des discours oraux complexes. S'exprimer de façon maîtrisée en s'adressant à un auditoire. Participer de façon constructive à des échanges oraux. Exploiter les ressources expressives et créatives de la parole. 	1, 2, 3
Lire <ul style="list-style-type: none"> Lire des images, des documents composites (y compris numériques) et des textes non littéraires. Lire des œuvres littéraires, fréquenter des œuvres d'art. Élaborer une interprétation de textes littéraires. 	1, 5
Écrire <ul style="list-style-type: none"> Utiliser l'écrit pour penser et pour apprendre. Adopter des stratégies et des procédures d'écriture efficaces. Exploiter des lectures pour enrichir son écrit. 	1
Comprendre le fonctionnement de la langue <ul style="list-style-type: none"> Connaitre les aspects fondamentaux du fonctionnement syntaxique. Connaitre les différences entre l'oral et l'écrit. Maîtriser la forme des mots en lien avec la syntaxe. Maîtriser le fonctionnement du verbe et son orthographe. Maîtriser la structure, le sens et l'orthographe des mots. Construire les notions permettant l'analyse et la production des textes et des discours. Utiliser des repères étymologiques et d'histoire de la langue. 	1, 2
Acquérir des éléments de culture littéraire et artistique <ul style="list-style-type: none"> Mobiliser des références culturelles pour interpréter les textes et les productions artistiques et littéraires et pour enrichir son expression personnelle. Établir des liens entre des productions littéraires et artistiques issues de cultures et d'époques diverses. 	

Classe de sixième

	Le monstre, aux limites de l'humain	Récits d'aventures	Récits de création ; création poétique	Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques
Enjeux littéraires et				

de formation personnelle	<ul style="list-style-type: none"> - découvrir des œuvres, des textes et des documents mettant en scène des figures de monstres ; - comprendre le sens des émotions fortes que suscitent la description ou la représentation des monstres et le récit ou la mise en scène de l'affrontement avec eux ; - s'interroger sur les limites de l'humain que le monstre permet de figurer et d'explorer. 	<ul style="list-style-type: none"> - découvrir des œuvres et des textes qui, par le monde qu'ils représentent et par l'histoire qu'ils racontent, tiennent en haleine le lecteur et l'entraînent dans la lecture ; - comprendre pourquoi le récit capte l'attention du lecteur et la retient ; - s'interroger sur les raisons de l'intérêt que l'on prend à leur lecture. 	<ul style="list-style-type: none"> - découvrir différents récits de création, appartenant à différentes cultures et des poèmes de célébration du monde et/ou manifestant la puissance créatrice de la parole poétique; - comprendre en quoi ces récits et ces créations poétiques répondent à des questions fondamentales, et en quoi ils témoignent d'une conception du monde ; - s'interroger sur le statut de ces textes, sur les valeurs qu'ils expriment, sur leurs ressemblances et leurs différences. 	<ul style="list-style-type: none"> - découvrir des textes de différents genres mettant en scène les ruses et détours qu'invente le faible pour résister au plus fort ; - comprendre comment s'inventent et se déploient les ruses de l'intelligence aux dépens des puissants et quels sont les effets produits sur le lecteur ou le spectateur ; - s'interroger sur la finalité, le sens de la ruse, sur la notion d'intrigue et sur les valeurs mises en jeu.
Indications de corpus	<p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - en lien avec des documents permettant de découvrir certains aspects de la figure du monstre dans la peinture, la sculpture, l'opéra, la bande dessinée ou le cinéma, des extraits choisis de l'<i>Odyssée</i> et/ou des <i>Métamorphoses</i>, dans une traduction au choix du professeur ; <p>et</p> <ul style="list-style-type: none"> - des contes merveilleux et des récits adaptés de la mythologie et des légendes antiques, ou des contes et légendes de France et d'autres pays et cultures ; <p>ou bien</p> <ul style="list-style-type: none"> - des extraits de romans et de nouvelles de différentes époques. 	<p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - un classique du roman d'aventures (lecture intégrale) <p>et</p> <ul style="list-style-type: none"> - des extraits de différents classiques du roman d'aventures, d'époques variées et relevant de différentes catégories <p>ou bien</p> <ul style="list-style-type: none"> - des extraits de films d'aventures ou un film d'aventures autant que possible adapté de l'un des livres étudiés ou proposés en lecture cursive. 	<p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - en lien avec le programme d'histoire (thème 2 : « Croyances et récits fondateurs dans la Méditerranée antique au 1^{er} millénaire avant Jésus-Christ »), un extrait long de La Genèse dans la Bible (lecture intégrale) - des extraits significatifs de plusieurs des grands récits de création d'autres cultures, choisis de manière à pouvoir opérer des comparaisons <p>et</p> <ul style="list-style-type: none"> - des poèmes de siècles différents, célébrant le monde et/ou témoignant du pouvoir créateur de la parole poétique. 	<p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - des fables et fabliaux, des farces ou soties développant des intrigues fondées sur la ruse et les rapports de pouvoir <p>et</p> <ul style="list-style-type: none"> - une pièce de théâtre (de l'Antiquité à nos jours) ou un film sur le même type de sujet (lecture ou étude intégrale).

Classe de cinquième

	Se chercher, se construire	Vivre en société, inventer des mondes	Regarder le monde, Inventer des mondes	Agir sur le monde	Questionnements complémentaires (un au moins par année, au choix)
5e	<p>Le voyage et l'aventure : pourquoi aller vers l'inconnu ?</p> <p><i>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir diverses formes de récits d'aventures, fictifs ou non, et des textes célébrant les voyages ; - comprendre les motifs de l'élan vers l'autre et s'interroger sur les valeurs mises en jeu ; - s'interroger sur le sens des représentations qui sont données des voyages et de ce qu'ils font découvrir. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - en lien avec la programmation annuelle en histoire (thème 3 : L'Europe et le Monde aux XVIe et XVIIe siècles), des extraits 	<p>Avec autrui : familles, amis, réseaux</p> <p><i>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir diverses formes, dramatiques et narratives, de la représentation des relations avec autrui ; - comprendre la complexité de ces relations, des attachements et des tensions qui sont figurés dans les textes, en mesurer les enjeux ; - s'interroger sur le sens et les difficultés de la conquête de l'autonomie au sein du groupe ou contre lui. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - une comédie du XVIIe siècle (lecture intégrale). 	<p>Imaginer des univers nouveaux</p> <p><i>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir des textes et des images relevant de différents genres et proposant la représentation de mondes imaginaires, utopiques ou merveilleux ; - être capable de percevoir la cohérence de ces univers imaginaires ; - apprécier le pouvoir de reconfiguration de l'imagination et s'interroger sur ce que ces textes et images apportent à notre perception de la réalité. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - un conte merveilleux (lecture intégrale). 	<p>Héros / héroïnes et héroïsmes</p> <p><i>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir des œuvres et des textes relevant de l'épopée et du roman et proposant une représentation du héros/ de l'héroïne et de ses actions ; - comprendre le caractère d'exemplarité qui s'attache à la geste du héros / de l'héroïne et la relation entre la singularité du personnage et la dimension collective des valeurs mises en jeu ; - s'interroger sur la diversité des figures de héros/ d'héroïnes et sur le sens de l'intérêt qu'elles suscitent. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p>	<p>- L'être humain est-il maître de la nature ?</p> <p><i>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - interroger le rapport de l'être humain à la nature à partir de textes et d'images empruntés aux représentations de la nature à diverses époques, en relation avec l'histoire des arts, et saisir les retournements amorcés au XIXe siècle et prolongés à notre époque ; - comprendre et anticiper les responsabilités humaines aujourd'hui. <p>Indications de corpus :</p> <p>On peut étudier ou exploiter :</p> <ul style="list-style-type: none"> - en lien avec la programmation annuelle en histoire et en géographie, des descriptions réalistes ou poétiques, des enluminures, des œuvres gravées ou peintes témoignant

	<p>d'œuvres évoquant les <i>Grandes Découvertes</i> (récits contemporains ou postérieurs à cette époque, non fictifs ou fictifs).</p> <p>On peut aussi étudier sous forme d'un groupement de textes des poèmes évoquant les voyages et la séduction de l'ailleurs ou un roman d'aventures.</p>	<p>On peut aussi étudier sous forme d'un groupement de textes des extraits de récits d'enfance et d'adolescence, fictifs ou non.</p> <p>Ce questionnement peut également être l'occasion d'exploiter des productions issues des médias et des réseaux sociaux.</p>	<p>On peut aussi étudier des extraits d'utopies ou de romans d'anticipation, ou encore un groupement de poèmes ou de récits proposant une reconfiguration poétique de la réalité.</p> <p>On peut exploiter des images fixes ou des extraits de films créant des univers imaginaires.</p>	<p>- en lien avec la programmation annuelle en histoire (thème 2 : Société, Église et pouvoir politique dans l'occident féodal, XIe-XVe siècle), des extraits d'œuvres de l'époque médiévale, chansons de geste ou romans de chevalerie</p> <p>et</p> <p>- des extraits d'œuvres épiques, de l'Antiquité au XXIe siècle.</p> <p>On peut aussi exploiter des extraits de bandes dessinées ainsi que des films ou extraits de films mettant en scène des figures de héros / d'héroïnes.</p>	<p>de l'art de discipliner la nature du Moyen Âge à l'époque classique, ou d'en rêver les beautés réelles ou imaginaires ;</p> <p>- des récits d'anticipation, des témoignages photographiques sur l'évolution des paysages et des modes de vie.</p> <p>- Questionnement libre</p>
--	--	--	--	--	---

Classe de quatrième

	Dire l'amour	Individu et société : confrontations de valeur?	la fiction pour interroger le réel	Informé, s'informer, déformer?	La ville, lieu de tous les possibles?
4e	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <p>- découvrir des poèmes lyriques de différentes époques exprimant les variations du</p>	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <p>- découvrir, à travers des textes relevant des genres dramatique et romanesque, la confrontation des valeurs portées</p>	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <p>- découvrir des œuvres et des textes narratifs relevant de l'esthétique réaliste ou naturaliste ;</p>	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <p>- découvrir des articles, des reportages, des images d'information sur des supports et dans des formats</p>	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <p>- montrer comment la ville inspire les écrivains - poètes, auteurs de romans policiers, grands romanciers des XIX^e et XX^e siècles... - et les</p>

discours amoureux ;	par les personnages ;	- comprendre quelles sont les ambitions du roman réaliste ou naturaliste au XIXe siècle en matière de représentation de la société ;	divers, se rapportant à un même événement, à une question de société ou à une thématique commune ;	artistes qui la représentent dans sa diversité, sa complexité et ses contradictions ;
- comprendre les nuances du sentiment amoureux et quelques-unes des raisons qui en font un thème majeur de l'expression littéraire et artistique ;	- comprendre que la structure et le dynamisme de l'action dramatique ou romanesque, ont partie liée avec les conflits, et saisir quels sont les intérêts et les valeurs qu'ils mettent en jeu ;	- comprendre comment le récit fantastique, tout en s'inscrivant dans cette esthétique, interroge le statut et les limites du réel ;	- comprendre l'importance de la vérification et du recoupement des sources, la différence entre fait brut et information, les effets de la rédaction et du montage ;	- s'interroger sur les ambivalences des représentations du milieu urbain : lieu d'évasion, de liberté, de rencontres, de découvertes, mais aussi lieu de « perdition », de solitude, de désillusion, de peurs ou d'utopies ;
- s'interroger sur le rôle des images et des références dans le lyrisme amoureux.	- s'interroger sur les conciliations possibles ou non entre les systèmes de valeurs mis en jeu.	- s'interroger sur la manière dont les personnages sont dessinés et sur leur rôle dans la peinture de la réalité.	- s'interroger sur les évolutions éditoriales de l'information.	- réfléchir aux conséquences à venir du développement des mégapoles.
Indications de corpus :	Indications de corpus :	Indications de corpus :	Indications de corpus :	Indications de corpus :
On étudie :	On étudie :	On étudie :	On étudie :	On peut étudier ou exploiter :
- un ensemble de poèmes d'amour, de l'Antiquité à nos jours.	- une tragédie ou une tragicomédie du XVIIe siècle (lecture intégrale), ou une comédie du XVIIIe siècle (lecture intégrale).	- en lien avec la programmation annuelle en histoire (thèmes 2 et 3 : « L'Europe et le monde au XIXe siècle » et « Société, culture et politique dans la France du XIXe siècle), un roman ou des nouvelles réalistes ou naturalistes (lecture intégrale) ; on peut également s'appuyer sur une adaptation cinématographique ou télévisuelle d'un roman ou d'une nouvelle réaliste ou naturaliste (étude intégrale ou groupement d'extraits)	- des textes et documents issus de la presse et des médias (journaux, revues, enregistrements radio ou télévisés, médias numériques). Le travail peut se faire en lien avec la Semaine de la presse et des médias, comme préparation ou dans le prolongement de cet événement.	- des descriptions et récits extraits des grands romans du XIXe siècle à nos jours présentant des représentations contrastées du milieu urbain ;
On peut aussi étudier une tragédie du XVIIe siècle, une comédie du XVIIIe siècle ou un drame du XIXe siècle, ou encore des extraits de nouvelles, de romans et de films présentant l'analyse du sentiment amoureux.	On peut aussi étudier sous forme d'un groupement de textes des extraits de romans ou de nouvelles des XVIIIe, XIXe, XXe et XXIe siècles.		On peut également exploiter des textes et documents produits à des fins de propagande ou témoignant de la	- des poèmes qui construisent la ville comme objet poétique.
				On peut aussi étudier l'importance de la ville dans le roman policier et dans le roman d'anticipation.
				On peut également exploiter des extraits de films, de BD, des portfolios photographiques...
				- Questionnement libre

			<p><i>et</i></p> <p><i>une nouvelle fantastique (lecture intégrale).</i></p>	<p><i>manipulation de l'information.</i></p> <p><i>On peut aussi étudier des extraits de romans, de nouvelles ou de films des XIXe, XXe et XXIe siècles traitant du monde de la presse et du journalisme.</i></p>	
--	--	--	--	---	--

Classe de troisième

3e	Se raconter, se représenter	Dénoncer les travers de la société	Visions poétiques du monde	Agir dans la cité : individu et pouvoir	Progrès et rêves scientifiques
	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir différentes formes de l'écriture de soi et de l'autoportrait ; - comprendre les raisons et le sens de l'entreprise qui consiste à se raconter ou à se représenter ; - percevoir l'effort de saisie de soi et de recherche de la vérité, s'interroger sur les raisons et les effets de la composition du récit ou du portrait de soi. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p>	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir des œuvres, des textes et des images à visée satirique, relevant de différents genres et formes, et d'arts différents ; - comprendre les raisons, les visées et les modalités de la satire, les effets d'ironie, de grossissement, de rabaissement ou de déplacement dont elle joue, savoir en apprécier le sel et en saisir la portée et les limites ; - s'interroger sur la dimension morale et sociale du comique satirique. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - des œuvres ou textes de l'Antiquité à nos jours, relevant de différents genres ou formes littéraires (particulièrement 	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir des œuvres et textes de la poésie lyrique du romantisme à nos jours ; - comprendre que la poésie joue de toutes les ressources de la langue pour célébrer et intensifier notre présence au monde, et pour en interroger le sens ; - cultiver la sensibilité à la beauté des textes poétiques et s'interroger sur le rapport au monde qu'ils invitent le lecteur à éprouver par l'expérience de leur lecture. <p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - des poèmes ou des textes de prose poétique, du romantisme à nos jours, 	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <ul style="list-style-type: none"> - découvrir des œuvres et textes du XXe siècle appartenant à des genres divers et en lien avec les bouleversements historiques majeurs qui l'ont marqué ; - comprendre en quoi les textes littéraires dépassent le statut de document historique et visent au-delà du témoignage, mais aussi de la simple efficacité rhétorique ; - s'interroger sur les notions d'engagement et de résistance, et sur le rapport à l'histoire qui caractérise les œuvres et textes étudiés. 	<p>Enjeux littéraires et de formation personnelle :</p> <ul style="list-style-type: none"> - s'interroger sur l'idée du progrès scientifique, cher au XIXe siècle, tantôt exalté et mythifié, tantôt objet de répulsion ou de désillusion ; - poser la question des rapports entre les sciences et la littérature, notamment à travers des œuvres mettant en scène la figure du savant, créateur du bonheur de demain ou figure malfaisante et diabolique ; - interroger l'ambition de l'art à penser, imaginer, voire anticiper le progrès scientifique et technologique.

<p>- un livre relevant de l'autobiographie ou du roman autobiographique (lecture intégrale)</p> <p>ou</p> <p>- des extraits d'œuvres de différents siècles et genres, relevant de diverses formes du récit de soi et de l'autoportrait : essai, mémoires, autobiographie, roman autobiographique, journaux et correspondances intimes, etc. Le groupement peut intégrer des exemples majeurs de l'autoportrait ou de l'autobiographie dans d'autres arts (peinture, photographie ou images animées - vidéo ou cinéma).</p>	<p>poésie satirique, roman, fable, conte philosophique ou drolatique, pamphlet)</p> <p>et</p> <p>- des dessins de presse ou affiches, caricatures, albums de bande dessinée.</p> <p>On peut aussi exploiter des extraits de spectacles, d'émissions radiophoniques ou télévisées, ou de productions numériques à caractère satirique.</p>	<p>pour faire comprendre la diversité des visions du monde correspondant à des esthétiques différentes ; le groupement peut intégrer des exemples majeurs de paysages en peinture.</p>	<p>Indications de corpus :</p> <p>On étudie :</p> <ul style="list-style-type: none"> - en lien avec la programmation annuelle en histoire (étude du XXe siècle, thème 1 « L'Europe, un théâtre majeur des guerres totales »), une œuvre ou une partie significative d'une œuvre portant un regard sur l'histoire du siècle - guerres mondiales, société de l'entre-deux-guerres, régimes fascistes et totalitaires (lecture intégrale). <p>On peut aussi étudier des extraits d'autres œuvres, appartenant à divers genres littéraires, ainsi que des œuvres picturales ou des extraits d'œuvres cinématographiques.</p>	<p>Indications de corpus :</p> <p>On peut étudier des romans et des nouvelles de science-fiction et des récits d'anticipation.</p> <p>On peut aussi avoir recours à des textes et documents issus de la presse et des médias (articles de journaux ou de revues, enregistrements radio ou télévisés, médias numériques).</p> <p>- Questionnement libre</p>
---	--	--	--	--

Cycle 3 classe de sixième Le monstre, aux limites de l'humain: le loup

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure .

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens:

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos Bergers et vos Chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge."

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

La fontaine fables livre 1 1668

Loup-Garou, Nouvelles histoires pressées, Bernard FRIOT, Milan 1992

Antoine entre en courant dans la classe. Il est en retard, comme d'habitude.

- Monsieur, monsieur ! Crie-t-il encore tout essoufflé, cette nuit j'ai vu un loup-garou.

- A la télé ? demande Céline.

- Mais non, en vrai.
 - Oh, arrête tes bêtises, dit Fabien.
 - Il veut faire l'intéressant, dit Valérie.
 - Hou... hou... hou... loup-garou ! Hurle Damien, pour rire.
- Le maître, lui, enfonce son bonnet sur ses oreilles.
- Mais si, je vous jure, dit Antoine. Il était habillé comme un homme, mais j'ai vu ses pattes toutes poilues avec des griffes longues comme ça !
 - Et il avait du vernis sur ses ongles ? demande Aline en se tordant de rire.
- Toute la classe s'esclaffe bruyamment.
- Le maître, lui, de ses mains gantées de noir, redresse le col de son manteau.
- Antoine s'énervé :
- Puisque je vous dis que je l'ai vu ! Même qu'il avait des oreilles pointues et deux grandes dents, là, comme un loup. Et ses yeux ! Tout rouge, comme du feu ! J'ai eu une de ces trouilles quand il m'a couru après ! Je me demande comment j'ai pu lui échapper...
- Mais plus personne ne l'écoute. Il attend un instant, puis s'assied, déçu à sa place.
- Taisez-vous ! Crie le maître d'une voix rauque, animale. Les yeux cachés derrière d'épaisses lunettes noires, il regarde Antoine fixement et marmonne entre ses dents :
 - Toi, la prochaine fois, je ne te louperai pas !

Joël Pommerat, Le Petit Chaperon rouge, 2004

ACTES-SUD-PAPIERS, collection« Heyoka Jeunesse», pages 33 à 42

LA VOIX DE L'HOMME QUI RACONTE
Et c'est donc ainsi que le loup mangea avec
appétit la grand-mère de la petite fille. En
attendant que celle-ci arrive à son tour et que
son tour arrive aussi.

*On voit la petite fille qui frappe à la porte
devant la maison de la grand-mère. Noir.
Quelques instants plus tard, la petite fille est
entrée. Le loup est dans le lit de la grand-mère
caché sous le drap.*

LA PETITE FILLE (effrayée)
Je peux, je voulais te dire que ça ne sent pas
non plus très bon chez toi mémé, ça sent un
peu le renfermé, tu devrais ouvrir un peu plus
souvent ta porte quand il fait beau dehors, l'air
est vraiment meilleur à l'extérieur.

LE LOUP (toujours sous le drap)
Oui c'est vrai, mais viens, j'ai hâte que tu
m'embrasses, nous sommes tellement
tranquilles ici tous les deux.

LA PETITE FILLE
Oui c'est vrai, mais je vais poser mon flan
d'abord, c'est un flan que j'ai fait pour toi tu
sais parce que ma mère me l'a demandé.

LE LOUP

Ah bon.

LA PETITE FILLE
Oui je m'assois un peu quand même sur le
tabouret là.

LE LOUP
On dirait que tu n'as pas envie de t'approcher
de ta grand-mère.

LA PETITE FILLE
Oh non, c'est seulement que je suis un peu
fatiguée alors je fais seulement une petite
pause à cause de mes jambes qui ont trop
marché dehors pour venir jusqu'ici.

LE LOUP
Tu pourrais mieux te reposer les jambes en
t'asseyant là sur le lit à côté de moi.

LA PETITE FILLE
C'est ma mère qui m'a demandé de faire ce flan
pour toi, j'espère que tu vas en manger et que
tu vas l'aimer, ma mère ne croyait pas que je
serais capable de faire toute seule un flan, elle
me croit encore vraiment petite, et finalement
je crois qu'elle ne me croit pas encore capable
d'avoir des responsabilités dans la vie, les
mères c'est toujours comme ça non? C'est
pénible.

LE LOUP (impatient)
Oui, viens plus près de moi.

LA PETITE FILLE {de plus en plus effrayée}
Ma mère et moi, on s'entend bien mais des fois c'est vrai j'ai un petit peu du mal à la supporter, elle s'inquiète de tout, alors elle en devient vraiment pénible, elle me prend pour une enfant.

LE LOUP (de plus en plus impatient)
Nous les mamans on s'inquiète beaucoup oui c'est vrai, viens plus près de moi.

LA PETITE FILLE
Quand elle était petite fille aussi et que tu étais déjà sa maman, toi aussi tu t'inquiétais quand elle partait de la maison ?

LE LOUP (s'énervant)
Oh oui, mais viens.

LA PETITE FILLE
Quand je serai grande moi je ne m'inquièterai pas pour rien.

LE LOUP
Viens.

LA PETITE FILLE
Est-ce tu veux que je vienne m'asseoir sur le lit là à côté de toi ?

LE LOUP
Oui parce que sinon je crois que je vais m'endormir tellement je suis fatiguée et je ne t'aurais pas vraiment vue tellement tu es loin de moi on dirait.

LA PETITE FILLE
Alors oui j'arrive.
La petite fille se lève mais ne bouge pas.

LE LOUP (s'énervant de plus en plus)
Qu'est-ce que tu fais?

LA PETITE FILLE
Je pense encore à ma mère.

LE LOUP
C'est pas possible !

LA PETITE FILLE

Tu as une drôle de voix mémé quand tu t'énerves.

LE LOUP
Oh oui je sais, je faisais peur à ta maman quand elle était une petite fille comme toi.

LA PETITE FILLE
Moi aussi parfois ma maman me fait peur.

LE LOUP
Viens.

LA PETITE FILLE
J'aime ma maman et je suis triste quand je ne la vois pas.

LE LOUP
Mais viens.

LA PETITE FILLE
Oui je viens. Est-ce que tu veux que je t'amène un peu de flan ?

LE LOUP
Non, juste toi.

LA PETITE FILLE
On dirait que tu n'es pas la même mémé que je connais.

LE LOUP
On change dans la vie, viens.

LA PETITE FILLE
Moi aussi j'ai changé.

LE LOUP
Oui tu es devenue bien grande maintenant, viens.

LA PETITE FILLE
C'est que ce loup qui devait venir n'est toujours pas là, il m'avait pourtant dit qu'il viendrait.

LE LOUP
Laisse donc ce loup là où il est s'il te plaît.

LA PETITE FILLE
Ça me tracasse quand même un peu.

LE LOUP
Viens.

LA PETITE FILLE
Oui je viens.

LE LOUP
Moi je ne peux plus me lever.

LA PETITE FILLE
Je n'aime pas te voir aussi fatiguée mémé et aussi vieille.

LE LOUP
On devient tous vieux un jour.

LA PETITE FILLE
Non moi je deviendrai seulement une femme jeune et surtout belle et c'est tout.

LE LOUP
Viens.

LA PETITE FILLE
Oui je suis là, je m'assois près de toi.

La petite fille s'assoit à côté du loup. Elle est terrorisée.

LE LOUP
Oui c'est bien.

LA PETITE FILLE
Oui.

LE LOUP
Si tu as chaud tu peux enlever tes habits.

LA PETITE FILLE
Non j'ai un peu froid.

LE LOUP
Viens sous la couverture alors.

LA PETITE FILLE
Je suis déjà bien comme ça.

LE LOUP
Allonge-toi, tu seras encore mieux.

LA PETITE FILLE
J'ai peut-être entendu du bruit dehors. Elle se lève.

LE LOUP
C'est seulement le vent.

LA PETITE FILLE
Tu as un peu des poils partout sur le corps.

LE LOUP
Tu exagères.

LA PETITE FILLE
Je suis triste.

LE LOUP
Pourquoi?

LA PETITE FILLE
Je pense à ma maman.

LE LOUP
Viens, je vais te serrer dans mes bras.

LA PETITE FILLE
J'ai un peu chaud maintenant, je m'assois seulement. La petite fille s'assoit à nouveau.

LE LOUP
Pose ta tête là sur moi.

LA PETITE FILLE
J'entends ton cœur qui bat et quelque chose qui gronde aussi à l'intérieur.

LE LOUP
C'est le tonnerre dehors que tu entends car il va faire de l'orage.

LA PETITE FILLE
Je n'aime pas l'orage.

LE LOUP
Je vais te protéger.

LA PETITE FILLE
J'ai encore plus peur quand je suis près de toi.

LE LOUP
C'est une idée que tu te fais.

LA PETITE FILLE
Je voudrais rentrer chez moi.

LE LOUP
Mets-toi sous la couverture.

LA PETITE FILLE
J'entends l'orage gronder de plus en plus.

LE LOUP
C'est seulement que j'ai faim.

LA PETITE FILLE
C'est cela qui fait gronder l'orage dehors quand tu as faim?

LE LOUP
Oui.

LA PETITE FILLE
Et que voudrais-tu manger alors ?

LE LOUP
Toi, ma petite fille.

LA PETITE FILLE
Je n'en ai pas envie tellement.

LE LOUP
Ce ne sont pas les enfants qui décident.

LA PETITE FILLE
Seules les bêtes vraiment monstrueuses mangent les enfants.

LE LOUP

Moi j'ai seulement faim.

LA PETITE FILLE
Je n'ai pas peur de toi.

LE LOUP
Je vais quand même te manger.

LA PETITE FILLE
Alors mange-moi, mais si tu me manges tu n'es pas ma grand-mère.

LE LOUP
Peu importe.

LA PETITE FILLE
Mon flan est meilleur.

LE LOUP
Tais-toi maintenant.

LA PETITE FILLE
Non jamais car sinon je crois que j'aurais vraiment peur.

Le loup se jette sur la petite fille et la dévore.
Noir.

Documents complémentaires



Auteur ,Illustrateur : Antoine Guilloppé 2004 Casterman



Mise en scene Pommerat. Le petit Chaperon rouge



Texte 1 : Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre I, trad. de Georges Lafaye adaptée par Stanislaw Eon du Val.

Daphné Apollon et Daphné, Apollon a tué de ses flèches le monstre Python. Il s'en vante auprès de Cupidon et prétend être meilleur que lui à l'arc. La vengeance de Cupidon ne se fait pas attendre : il tire sur Apollon une flèche d'or qui le rendra fou amoureux de la première femme qu'il verra ; puis il décoche à Daphné une flèche de plomb qui rend insensible à l'amour. Apollon ne tarde pas à apercevoir Daphné.

Apollon est amoureux. Il a vu Daphné, il veut s'unir à elle ; mais elle fuit, plus rapide que la brise légère. Apollon a beau la rappeler, il ne peut la retenir malgré ses paroles : « Ô nymphe, je t'en prie, fille du Pénée, arrête, ce n'est pas un ennemi qui te poursuit. C'est l'amour qui me jette sur tes pas. Quel n'est pas mon malheur ! Apprends cependant qui tu as charmé ; je ne suis pas un habitant de la montagne, ni un berger, un de ces hommes incultes qui surveillent les bœufs et les moutons. Tu ne sais pas qui tu fuis et voilà pourquoi tu le fuis. J'ai pour père Jupiter ; c'est moi qui révèle l'avenir, le passé et le présent, c'est moi qui marie le chant aux sons des cordes. Ma flèche frappe à coup sûr ; une autre cependant frappe plus sûrement encore, c'est celle qui a blessé mon cœur. »

Apollon voudrait parler encore, mais Daphné poursuit sa course éperdue et le laisse derrière elle. Les vents dévoilent sa nudité, leur souffle agite ses vêtements et rejette en arrière ses cheveux soulevés. Sa fuite augmente encore sa beauté. Ainsi le dieu et la vierge sont emportés l'un par l'espoir, l'autre par la crainte. Mais Apollon, entraîné par les ailes de l'Amour, est plus rapide et déjà il se penche sur les épaules de la fugitive, il effleure de son souffle les cheveux éparpillés dans son cou. Daphné, à bout de forces, est toute pâle. Tournant son regard vers les eaux du fleuve Pénée, elle s'écrie : « Viens à mon secours, mon père ! Si les fleuves comme toi ont un pouvoir divin, délivre-moi par une métamorphose de ma beauté trop séduisante. »

À peine a-t-elle achevé sa prière qu'une lourde torpeur s'empare de ses membres. Une mince écorce entoure son sein délicat ; ses cheveux qui s'allongent se changent en feuillage, ses bras en rameaux ; ses pieds, tout à l'heure si agiles, adhèrent au sol par des racines et la cime d'un arbre couronne sa tête. Apollon cependant l'aime toujours. Sa main posée sur le tronc, il sent encore le cœur palpiter sous l'écorce nouvelle et couvre le bois de ses baisers.

Il dit alors : « Eh bien, puisque tu ne peux pas être mon épouse, du moins tu seras mon arbre. À tout jamais tu orneras, ô laurier, ma chevelure, mes cithares et mes carquois et ton feuillage restera toujours vert. » Le laurier inclina ses branches nouvelles et Apollon vit sa cime remuer comme une tête.

Texte 2 : Galatée, l'œuvre de Vénus

Pygmalion a réalisé un chef-d'œuvre, la sculpture dans l'ivoire d'une jeune fille d'une grande beauté, Galatée: il en tombe amoureux. Le jour de la fête de Vénus!, il supplie la déesse de lui donner une femme qui ressemblerait à sa statue.

Vénus entend sa prière. La déesse parée d'or préside elle-même à ses fêtes et sait se montrer bienveillante envers ceux qui l'honorent. Elle comprend le vœu de Pygmalion. Pour ceux qui connaissent les signes, elle envoie un gage de protection divine: sur un autel où se consomment les chairs des bêtes sacrifiées, trois fois la Hamme se rallume, trois fois une langue de feu bleutée se dresse dans les airs.

Le cœur battant, Pygmalion court pour rentrer chez lui. Il se précipite dans son atelier pour y retrouver la statue tant chérie. Il se penche sur le lit où il l'a laissée étendue. Il donne un baiser à sa bienaimée et... Grands dieux! Ses

lèvres sont tièdes! Le sculpteur approche de nouveau la bouche. Il pose sa main tremblante sur la poitrine de Galatée: il cherche son cœur. Est-ce possible? Au contact de sa main, l'ivoire s'attendrit comme la chair sous le coup d'une émotion: la matière perd peu à peu sa dureté première; elle s'assouplit sous les doigts; elle n'offre plus de résistance. Elle obéit, exactement comme la cire qui s'amollit sous les rayons du soleil, et qui, façonnée par le pinceau de l'artisan, prend mille formes, se prête à mille usages divers.

Pygmalion reste stupéfait. Intimidé, il a du mal à croire à son bonheur. Il hésite à se réjouir car il craint de se tromper. Sa main caresse, presse encore et encore la statue bien aimée. Mais oui! Elle est vivante! Les veines palpitent au contact des doigts. Enfin, le sculpteur comblé se hâte d'exprimer à Vénus toute sa reconnaissance: il adresse à la déesse de longues actions de grâce.

Ce n'est plus sur une froide bouche d'ivoire que se pose sa bouche. C'est une vraie jeune fille qui sent les baisers qu'il lui donne: elle les sent et elle rougit. Ses yeux timides s'ouvrent à la lumière: elle voit ... Elle voit en même temps la lumière dans le ciel et dans le regard de celui qui lui a donné la vie et l'amour.

Pygmalion épouse Galatée. La déesse Vénus assiste à leur mariage: c'est son œuvre.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, traduction d'A. Collognat, Librairie Générale Française, «Le Livre de Poche jeunesse», 2007.

Texte 3 **La punition de Lycaon**

À l'origine du monde, Saturne met de l'ordre dans le Chaos en séparant les quatre éléments et en formant les paysages. L'homme apparaît, doué de raison. La période de l'âge d'or s'installe puis les âges d'argent, de bronze et de fer, celui des malheurs, des guerres et des crimes. Jupiter raconte lui-même comment il a puni Lycaon, «bien connu pour sa férocité».

Arrivé au cœur du Péloponnèse, en Arcadie, je pénètre dans la demeure inhospitalière du tyran qui régnait sur le pays, à l'heure où le crépuscule annonce la nuit qui s'avance. Je décide d'abord de révéler par des signes manifestes la présence d'un dieu, et, déjà, le peuple se mettait à prier pour me rendre hommage. Mais voilà que le roi Lycaon se moque de leur pieuse crédulité. «Je vais vérifier, proclame-t-il avec insolence, si ce voyageur est un dieu ou un mortel, et l'épreuve ne laissera aucun doute!» Lycaon s'apprêtait à me surprendre pendant la nuit, au moment où je dormirais, pour essayer de me tuer. Voilà l'épreuve que préparait le perfide pour connaître la vérité.

Mais cela ne lui suffit pas! Il égorge devant moi l'un des otages que lui avait envoyés le peuple des Molosses, vaincus à la guerre. Il fait bouillir une partie des membres encore palpitants de la victime et fait rôtir l'autre sur la flamme. Enfin, il ose me servir le tout à manger comme autant de mets à déguster. Je suis horrifié! Aussitôt ma foudre vengeresse frappe son palais: elle fait s'écrouler cette sinistre demeure, bien digne d'un tel maître. Lycaon s'enfuit, épouvanté. Il veut parler, mais en vain: seuls des hurlements troublent le silence de la campagne; toute la rage qu'il avait dans le cœur se concentre dans sa bouche, et, constamment affamé de carnage, il déchaîne sa folie meurtrière contre les troupeaux. Ainsi tire-t-il toujours son plaisir du sang qu'il fait couler. Ses vêtements se changent en poils; ses bras deviennent des jambes. C'est désormais un loup cruel, mais il a conservé quelques restes de son ancienne forme: la couleur grisonnante de ses cheveux est restée dans son poil; le même air farouche, les mêmes yeux qui lancent des flammes: tout en lui respire cette cruauté qui lui était naturelle.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, traduction d'A. Collognat, Librairie Générale Française, «Le Livre de Poche jeunesse », 2007

Texte 4 **ARACHNE**

Arachné, brodeuse hors pair, ne se veut aucun maître. Un jour que Minerve, protectrice des artisans et des

brodeuses, est venue la voir, elle défie la déesse qui accepte la compétition. Chacune se place devant un métier à tisser pour représenter les exploits des dieux et des héros.

Sur sa toile, Minerve fait apparaître les douze grands dieux assis sur des trônes élevés au sommet du mont Olympe; ils brillent de tout l'éclat de leur majesté: Jupiter auréolé de sa toute-puissance de maître du monde, Neptune, le trident à la main ... La déesse se représente elle-même, armée de sa lance et de son bouclier, le casque sur la tête, la redoutable égide sur la poitrine. Elle dessine encore bien d'autres scènes où elle se met en valeur, puis borde sa pièce de fins rameaux d'olivier entrelacés, symbole de paix: ainsi termine-t-elle son ouvrage par cet hommage à l'arbre qui lui est consacré.

De son côté, Arachné représente sur sa toile Europe enlevée par Jupiter. On croirait voir un taureau vivant, une vraie mer. La fille du roi Agénor semble regarder le rivage qui fuit; elle semble appeler ses compagnes, elle relève ses jolis petits pieds blancs car elle a peur des vagues qui bouillonnent autour d'elle. Arachné se délecte à faire apparaître les amours des dieux: Jupiter, Neptune, Apollon, et bien d'autres encore, qui se sont métamorphosés pour séduire d'innocentes nymphes ou de pauvres mortelles. Aigle, cygne, serpent, berger, lion, cheval, épervier, pluie d'or, grappe de raisin! Tout est bon pour abuser de la crédulité des femmes! Pour achever sa toile, Arachné l'orne d'une riche bordure où serpentent en festons légers des tiges de lierre entrelacées de fleurs. Son ouvrage est si beau que même Minerve ne pourrait y apporter aucune retouche. La fille de Jupiter, furieuse du succès de sa rivale, déchire l'étoffe où sont si bien brodées les fautes des dieux. Elle tient encore sa navette à la main: trois ou quatre fois elle en frappe le front d'Arachné. La malheureuse fille d'Idmon ne peut supporter cet affront: désespérée, elle se noue un lacet autour de la gorge et veut s'étrangler. Elle s'était déjà pendue quand Minerve, prise de pitié, décide d'adoucir son destin:

-Vis donc, lui dit-elle, misérable! vis, mais reste suspendue! Et ne compte pas sur l'avenir: je veux que le même châtiment frappe toute ta descendance, y compris jusqu'à tes plus lointains représentants!

A ces mots, Minerve s'en va, mais, avant de disparaître, elle a aspergé Arachné d'un liquide verdâtre et visqueux: c'est un poison tiré d'un mélange d'herbes vénéneuses choisies par la magicienne Hécate. Aussitôt, sous l'effet de ce poison redoutable, les cheveux de l'orgueilleuse brodeuse tombent, et avec eux son nez et ses oreilles. Sa tête devient toute petite, son corps tout entier rapetisse. De maigres doigts, à la place des jambes, s'attachent à ses flancs; tout le reste n'est plus qu'un ventre, mais elle en tire encore du fil. C'est désormais une araignée: elle exerce toujours et continue à tisser sa toile.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, traduction d'A. Collognat, Librairie Générale Française, «Le Livre de Poche jeunesse», 2007.

Documents complémentaires



Apollon et Daphné (Bernin)

1622- 1625

Cycle 3 Classe de 6ème/ Le monstre, aux limites de l'humain l'ogre

Texte 1

Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient ; le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la Forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, et leur dit, hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ? Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un Mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le Mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleurait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. En disant ces mots, il se leva de Table, et alla droit au lit. Ah, dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme !

Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi ; bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours ici. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avaient à faire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand Couteau, et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguissait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de temps demain matin ? Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme ; voilà un Veau, deux Moutons et la moitié d'un Cochon ! Tu as raison, dit l'Ogre ; donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper mais ils ne purent manger tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher. L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites Ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes ; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la tête.

Il y avait dans la même Chambre un autre lit de la même grandeur, ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept garçons ; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des Couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé ; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille ; il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand Couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les Couronnes d'or vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons, ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards !

Travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre

Charles Perrault : le petit Poucet 1697

Texte 2

Le maître Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maître était un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le Roi avait passé étaient de la dépendance de ce Château. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet Ogre, et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son Château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, et le fit reposer. On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toute sorte d'Animaux, que vous pouviez par exemple, vous transformer en Lion, en Éléphant ? Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion. Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'Ogre avait quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avait eu bien peur. On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple, de vous changer en un Rat, en une Souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. Impossible ? reprit l'Ogre, vous allez voir, et en même temps il se changea en une Souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se jeta dessus, et la mangea. Cependant le Roi, qui vit en passant le beau Château de l'Ogre, voulut entrer dedans.

Charles Perrault « le chat botté » 1697

Texte 3

. Un jour, la mère de Tishka lui dit de faire bien attention à Baba Yaga, une méchante ogresse qui vivait non loin de là. Tout le monde avait peur de Baba Yaga parce qu'elle enlevait les petits enfants pour les manger. "Alors Tishka, si tu m'en crois, ne la laisse pas s'approcher de toi !"

À peine sa mère eut-elle tourné les talons que Baba Yaga apparut sur la rive et cria de sa voix stridente : "Tishka, Tishka, voici ton déjeuner. Il est temps de débarquer !"

Tishka était bien petit, mais il était malin. Alors il cria en retour : Ce n'est pas là la voix de ma mère. Ne serait-ce pas plutôt Baba Yaga, l'ogresse ?

Lorsqu'elle entendit cela. Baba Yaga entra dans une colère terrible. Elle courut chez le forgeron et lui demanda de lui forger une fine langue de métal pour que sa voix devienne aussi mélodieuse que celle de la mère de Tishka. Elle retourna alors sur la rive du lac et appela de sa nouvelle voix : Tishka, Tishka, voici ton déjeuner. Il est temps de débarquer !

Et cette fois Tishka revint sur le rivage. Baba Yaga bondit de derrière un arbre, attrapa Tishka, et le fourra dans un vieux sac de toile. Puis elle courut dans la forêt jusqu'à sa hutte. La hutte tourna sur ses pattes de poulet, et la porte s'ouvrit.

Tout en hissant le sac de toile en haut de l'échelle, Baba Yaga cria à sa Fille : "Regarde ce que j'ai ramené pour le souper !" Et elle tira Tishka hors du sac.

"Fais-le cuire à point, dit-elle, je serai bientôt de retour."

Puis elle sauta dans son mortier et son pilon, et s'envola. La fille de Baba Yaga demanda à Tishka de grimper sur la pelle à enfourner et de s'y installer sans bouger, puis elle se prépara à le glisser dans le four.

Mais Tishka était plus malin qu'elle. Il se contorsionna de telle façon qu'elle n'arriva pas à l'enfourner.

"Reste tranquille ! hurla-t-elle. Baisse la tête ! Rentre les bras !"

"Je n'y arrive pas ! dit Tishka. Montre-moi, s'il te plaît."

La fille de l'ogresse monta sur la pelle pour montrer à Tishka comment faire. Elle s'accroupit et se recroquevilla sur elle-même afin de pouvoir passer par l'ouverture.

Aussitôt, Tishka la poussa dans le brasier et referma les portes du four. Il sauta hors de la maison aux pattes de poulet et grimpa dans un vieux chêne qui se trouvait près de là. À peine s'était-il caché au milieu des feuilles que Baba Yaga revint.

Elle passa par la cheminée, puis elle se mit à manger, en fredonnant joyeusement après chaque bouchée. Quand elle fut bien rassasiée, elle alla faire un petit tour dehors et se roula dans l'herbe en chantant : "Ce Tishka fut bien

vite enlevé, encore plus vite avalé."

Et du sommet de l'arbre, Tishka cria : " Ta fille fut bien vite attrapée. Je suis content que tu l'aies appréciée. " Baba Yaga leva la tête et aperçut Tishka dans le chêne. Elle devint verte de rage, elle frappa du pied et toute la forêt tressaillit. (...)

BabaYaga (conte Russe)

Texte 4

Sa mère était laide et son père était laid, mais Shrek était encore plus laid que les deux réunis. Dès qu'il fut en âge de marcher, Shrek savait déjà cracher une flamme à quatre-vingt-dix mètres de distance et lâcher de la fumée par les deux oreilles. D'un regard, il terrorisait les reptiles du marais et tout serpent assez fou pour le mordre attrapait immédiatement des convulsions dont il mourait.

Les parents de Shrek prirent un jour les choses en main et décidèrent qu'il était temps pour leur petit chéri de parcourir le monde en accomplissant sa part de dégâts.

Ils le saluèrent d'un coup de pied bien appliqué, et Shrek quitta le trou noir dans lequel il avait éclos.

Shrek se mit en route d'un pas lourd crachant toujours ses horribles fumées. Il était enchanté de voir les fleurs s'incliner et les arbres s'écarter sur son passage.

Dans un taillis ombragé, il tomba sur une sorcière qui s'affairait à cuire des chauves-souris dans un jus de tortue additionné de térébenthine. -Tout en remuant sa mixture, elle fredonna :

*C'est ainsi que je cuisine mes chauves-souris,
je touille, je goûte et j'assaisonne
mes chauves-souris avant midi ;
mijote, mitonne et miroton,
victuailles, mangeaille et boustifaille,
je fais ripaille avant midi.*

- Quelle délicieuse puanteur! ricana Shrek. La sorcière s'y connaissait en horreur, mais la simple vision de Shrek lui mit la tête à l'envers.

Dès que la sorcière eut repris ses esprits, Shrek grommela:

-Dites-moi quel sera mon avenir, Madame, et je vous donnerai en échange quelques-uns de mes précieux poux..

-Formidable! grommela la sorcière. Voici votre avenir:

*Oussy-coussy, poussière de pierre,
fais attention à la sorcière. Un âne te conduit à un chevalier,
tu le passes au fil de l'épée.
Puis tu épouses une princesse qui, ma foi, est encore plus laide que toi.
Ha, ha, ha et farigondaises, la formule magique est **Tarte aux fraises**.
-Une princesse! s'exclama Shrek. J'y cours! (...)*

Shrek, William Steig, Mango Jeunesse 1990

Texte 5

Nora, Lio et Sami se promènent dans la forêt. Caché derrière un arbre, quelqu'un les observe, discrètement.

- Moi, dit Nora, j'aimerais être une fée. Je serais grande et belle, et avec ma baguette magique je transformerais les radis en consoles vidéo !

- Moi, dit Lio, j'aimerais être une sorcière. Hi hi, hi ! je serais très laide et très méchante, et je transformerais les instituteurs en bennes à ordures !

-Moi, dit Sami, j'aimerais être un dragon. Aaaargh ! je serais énorme et terrrrrible et j'avalerais les autobus et les crocodiles !

Alors Petit Ogre sort de sa cachette.

- Eh bien moi, dit-il, j'aimerais être un enfant, un enfant normal, banal. Je serais petit timide, je mangerais des radis, j'irais à l'école, je prendrais l'autobus. Et je ne serais pas obligé de vous manger.

Et, en soupirant, il les avale tous les trois.
- Glurps ! Fait-il. En plus, ils n'ont pas de goût.

OGRE *Bernard Friot*
Histoires pressées

Documents complémentaires



le petit poucet , illustration de gustave Doré



gustave doré, le chat botté.



Shrek film d'animation en images de synthèse américain réalisé par Andrew Adamson et Vicky Jensen et sorti en 2001.

Cycle 3 6eme Le monstre aux limites de l'humain minotaure et bêtes

- *Pseudo Apollodore Hercule contre l'Hydre de Lerne 1° ou 2° siècle*
- *la Belle et la Bête* Mme Leprince de Beaumont 1806
- *la ballade du Géant* d'Hugo, Odes et ballades 1825
- *la demeure d'Asterion* de Borges. Aleph 1952

Doc iconographique : « *Minotaure* » de Watts.

Texte 1 APOLLODORE Les travaux d'Héraclès

Livre II

II, 5, 2. Son deuxième travail fut de tuer l'Hydre de Lerne. Ce monstre vivait dans les marais de Lerne, mais souvent il s'aventurait dans la plaine et ravageait le bétail et la campagne. Il avait un corps énorme hérissé de neuf têtes : huit d'entre elles étaient mortelles, mais celle du milieu était immortelle. Héraclès monta sur le char guidé par Iolaos ; il arriva à Lerne, il arrêta les chevaux, et trouva l'Hydre sur une colline non loin de la source Amymoné, où elle avait sa tanière. Alors Héraclès décocha des flèches enflammées à l'intérieur, contraignant l'hydre à sortir : à peine fut-elle dehors qu'il lui sauta dessus et l'immobilisa. Mais aussitôt elle s'entortilla autour d'une de ses jambes et l'enserra. Héraclès commença alors à fracasser ses têtes avec sa massue ; sans résultat, parce que pour chaque tête tranchée deux nouvelles surgissaient. Et, venant à l'aide de l'hydre, arriva un crabe d'une grandeur épouvantable, qui mordit le pied d'Héraclès. Après l'avoir tué, le héros lui aussi demanda l'aide d'Iolaos ; ce dernier mit le feu à un buisson et, à l'aide de tisons ardents, il empêchait les neuf têtes de repousser, en brûlant la chair à la base des têtes coupées. De cette façon Héraclès réussit vaincre les neuf têtes, et à trancher également celle qui était immortelle. : puis il l'enterra et plaça dessus une lourde pierre, non loin de la route qui de Lerne mène à Éléonte. Quant au corps de l'hydre, il en fit des morceaux et il trempa ses flèches dans le sang de la bête. Mais Eurysthée dit ensuite qu'on ne pouvait pas prendre en compte cet exploit, parce qu'il avait tué l'hydre avec l'aide d'Iolaos, et non tout seul.

Texte 2 La belle et la bête Mme Leprince de Beaumont 1806

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche, où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir.

« Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, et pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. » Le marchand se jeta à genoux, et dit à la Bête, enjoignant les mains : « Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser, en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avait demandé.

-Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place ; ne me raisonnez pas : partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. »

Le bonhomme n'avait pas dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre ; mais il pensa, au moins, j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait ; « mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide ; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps la Bête se retira, et le bonhomme dit en lui-même, s'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants. Il retourna dans la chambre où il avait couché, et y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre, dont la Bête lui avait parlé ; le ferma, et

ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait, lorsqu'il y était entré.

Texte 3 Hugo Odes et Ballades 1825

LE GÉANT.

Les nuées du ciel elles-mêmes craignent que je ne vienne chercher mes ennemis dans leur sein...

MOTTENABI.

Ô guerriers ! je suis né dans le pays des Gaules.
Mes aïeux franchissaient le Rhin comme un ruisseau,
Ma mère me baigna dans la neige des pôles
Tout enfant, et mon père, aux robustes épaules,
De trois grandes peaux d'ours décora mon berceau.

Car mon père était fort ! L'âge à présent l'enchaîne.
De son front tout ridé tombent ses cheveux blancs.
Il est faible ; il est vieux. Sa fin est si prochaine,
Qu'à peine il peut encor déraciner un chêne
Pour soutenir ses pas tremblants !

C'est moi qui le remplace ! et j'ai sa javeline,
Ses bœufs, son arc de fer, ses haches, ses colliers ;
Moi qui peux, succédant au vieillard qui décline,
Les pieds dans le vallon, m'asseoir sur la colline,
Et de mon souffle au loin courber les peupliers.

À peine adolescent, sur les Alpes sauvages,
De rochers en rochers je m'ouvrais des chemins ;
Ma tête ainsi qu'un mont arrêtait les nuages ;
Et souvent, dans les cieux épiait leurs passages,
J'ai pris des aigles dans mes mains.

Je combattais l'orage, et ma bruyante haleine
Dans leur vol anguleux éteignait les éclairs ;
Ou, joyeux, devant moi chassant quelque baleine,
L'océan à mes pas ouvrait sa vaste plaine,
Et mieux que l'ouragan mes jeux troublaient les mers.

J'errais, je poursuivais d'une atteinte trop sûre
Le requin dans les flots, dans les airs l'épervier ;
L'ours, étreint dans mes bras, expirait sans blessure,
Et j'ai souvent, l'hiver, brisé dans leur morsure
Les dents blanches du loup-cervier.

Ces plaisirs enfantins pour moi n'ont plus de charmes.
J'aime aujourd'hui la guerre et son mâle appareil,
Les malédictions des familles en larmes,
Les camps, et le soldat, bondissant dans ses armes,
Qui vient du cri d'alarme égayer mon réveil.

Dans la poudre et le sang, quand l'ardente Mêlée
Broie et roule une armée en bruyants tourbillons,
Je me lève, je suis sa course échevelée,
Et, comme un cormoran fond sur l'onde troublée,
Je plonge dans les bataillons.

Ainsi qu'un moissonneur parmi des gerbes mûres,
Dans les rangs écrasés, seul debout, j'apparais.
Leurs clameurs dans ma voix se perdent en murmures ;
Et mon poing désarmé martelle les armures
Mieux qu'un chêne noueux choisi dans les forêts.

Je marche toujours nu. Ma valeur souveraine
Rit des soldats de fer dont vos camps sont peuplés.
Je n'emporte au combat que ma pique de frêne,
Et ce casque léger que traîneraient sans peine
Dix taureaux au joug accouplés.

Sans assiéger les forts d'échelles inutiles,
Des chaînes de leurs ponts je brise les anneaux.
Mieux qu'un béliet d'airain je bats leurs murs fragiles.
Je lutte corps à corps avec les tours des villes.
Pour combler les fossés, j'arrache les créneaux.

Oh ! quand mon tour viendra de suivre mes victimes,
Guerriers ! ne laissez pas ma dépouille au corbeau ;
Ensevelissez-moi parmi des monts sublimes,
Afin que l'étranger cherche en voyant leurs cimes
Quelle montagne est mon tombeau !

Mars 1825.

Texte 4 Jorge Iuis Borges la demeure d'Asterion, Aleph 1952

Et la reine donna le jour à un fils qui s'appela Astérion. APOLLODORE, Bibl., III, L.

Je sais qu'on m'accuse d'orgueil, peut-être de misanthropie, peut-être de démence. Ces accusations (que je punirai le moment venu) sont ridicules. Il est exact que je ne sors pas de ma maison ; mais il est moins exact que les portes de celle-ci, dont le nombre est infini [c a d quatorze], sont ouvertes jour et nuit aux hommes et aussi aux bêtes. Entre qui veut. Il ne trouvera pas de vains ornements féminins, ni l'étrange faste des palais, mais la tranquillité et la solitude. Il trouvera aussi une demeure comme il n'en existe aucune autre sur la surface de la terre. (Ceux qui prétendent qu'il y en a une semblable en Égypte sont des menteurs.) Jusqu'à mes calomniateurs reconnaissent qu'il n'y a pas un seul meuble dans la maison. Selon une autre fable grotesque, je serais, moi, Astérion, un prisonnier. Dois-je répéter qu'aucune porte n'est fermée ? Dois-je ajouter qu'il n'y a pas une seule serrure ? Du reste, il m'est arrivé, au crépuscule, de sortir dans la rue. Si je suis rentré avant la nuit, c'est à cause de la peur qu'ont provoquée en moi les visages des gens de la foule, visages sans relief ni couleur, comme la paume de la main. Le soleil était déjà couché. Mais le gémissement abandonné d'un enfant et les supplications stupides de la multitude m'avertirent que j'étais reconnu. Les gens priaient, fuyaient, s'agenouillaient. Certains montaient sur le perron du temple des Haches. D'autres ramassaient les pierres. L'un des passants, je crois, se cacha dans la mer. Ce n'est pas pour rien que ma mère est une reine. Je ne peux pas être confondu avec le vulgaire, comme ma modestie le désire.

Je suis unique; c'est un fait. Ce qu'un homme peut communiquer à d'autres hommes ne m'intéresse pas. Comme le philosophe, je pense que l'art d'écrire ne peut rien transmettre. Tout détail importun et banal n'a pas place dans mon esprit, lequel est à la mesure du grand. Jamais je n'ai retenu la différence entre une lettre et une autre. Je ne sais quelle généreuse impatience m'a interdit d'apprendre à lire. Quelquefois, je le regrette, car les nuits et les jours sont longs.

Il est clair que je ne manque pas de distractions. Semblable au mouton qui fonce, je me précipite dans les galeries de pierre jusqu'à tomber sur le sol, pris de vertige. Je me cache dans l'ombre d'une citerne ou au détour d'un couloir et j'imagine qu'on me poursuit. Il ya des terrasses d'où je me laisse tomber jusqu'à en rester ensanglanté. À toute heure, je joue à être endormi, fermant les yeux et respirant puissamment. (Parfois, j'ai dormi

réellement, parfois la couleur du jour était changée quand j'ai ouvert les yeux.) Mais, de tant de jeux, je préfère le jeu de l'autre Astérion. Je me figure qu'il vient me rendre visite et que je lui montre la demeure. Avec de grandes marques de politesse, je lui dis: « Maintenant, nous débouchons dans une autre cour », ou : « Je te disais bien que cette conduite d'eau te plairait », ou : « Maintenant, tu vas voir une citerne que le sable a rempli », ou : « Tu vas voir comme bifurque la cave. » Quelquefois, je me trompe et nous rions tous deux de bon coeur.

Je ne me suis pas contenté d'inventer ce jeu. Je méditais sur ma demeure. Toutes les parties de celle-ci sont répétées plusieurs fois. Chaque endroit est un autre endroit. Il n'y a pas un puits, une cour, un abreuvoir, une mangeoire ; les mangeoires, les abreuvoirs, les cours, les puits sont quatorze [sont en nombre infini]. la demeure a l'échelle du monde ou plutôt, elle est le monde. Cependant, à force de lasser les cours avec un puits et les galeries poussiéreuses de pierre grise, je me suis risqué dans la rue, j'ai vu le temple des Haches et la mer. Ceci, je ne l'ai pas compris, jusqu'à ce qu'une vision nocturne me révèle que les mers et les temples sont aussi quatorze [sont en nombre infini] . Tout est plusieurs fois, quatorze fois. Mais il y a deux choses au monde qui paraissent n'exister qu'une seule fois : là-haut le soleil enchaîné ; ici-bas Astérion. Peut-être ai-je créé les étoiles, le soleil et l'immense demeure, mais je ne m'en souviens plus.

Tous les neuf ans, neuf êtres humains pénètrent dans la maison pour que je les délivre de toute souffrance. J'entends leurs pas et leurs voix au fond des galeries de pierre, et je cours joyeusement à leur rencontre. Ils tombent l'un après l'autre, sans même que mes mains soient tachées de sang. Ils restent où ils sont tombés. Et leurs cadavres m'aident à distinguer des autres telle ou telle galerie. J'ignore qui ils sont. Mais je sais que l'un d'eux, au moment de mourir, annonça qu'un jour viendrait mon rédempteur. Depuis lors, la solitude ne me fait plus souffrir, parce que je sais que mon rédempteur existe et qu'à la fin il se lèvera sur la poussière. Si je pouvais entendre toutes les rumeurs du monde, je percevrais le bruit de ses pas. Pourvu qu'il me conduise dans un lieu où il y aura moins de galeries et moins de portes. Comment sera mon rédempteur ? Je me le demande. Sera-t-il un taureau ou un homme ? Sera-t-il un taureau à tête d'homme ? Ou Sera-t-il comme moi ?

Le soleil du matin resplendissait sur l'épée de bronze, où il n'y avait déjà plus trace de sang. « Le croiras-tu, Ariane ? dit Thésée, le Minotaure s'est à peine défendu. »



George Frederic Watts, Le Minotaure, 1885

Le Corbeau et le renard.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. "
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de la Fontaine : *fables* Livre I,2

2 Le Renard et le Bouc

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
- Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :

Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.

Jean De La Fontaine : *Le Renard Et Le Bouc* , Fables Livre III, 5

3 Le Coq et le Renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
"Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires ;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir.
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
- Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleur nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends ; nous pourrons nous entre-baiser tous.
-Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galand aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
mal content de son stratagème ;
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Jean de La Fontaine, *Fables* Livre II, 15

4 Le Renard, les Mouches, et le Hérisson

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des Chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les Dieux, et trouvait fort étrange
Que le Sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux Mouches manger.
Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les Hôtes des Forêts !
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets ?

Et que me sert ma queue ? Est-ce un poids inutile ?
 Va ! le Ciel te confonde, animal importun.
 Que ne vis-tu sur le commun ?
 Un Hérisson du voisinage,
 Dans mes vers nouveau personnage,
 Voulut le délivrer de l'importunité
 Du Peuple plein d'avidité :
 Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
 Voisin Renard, dit-il, et terminer tes peines.
 – Garde-t'en bien, dit l'autre, ami, ne le fais pas ;
 Laisse-les, je te prie, achever leurs repas.
 Ces animaux sont soûls ; une troupe nouvelle
 Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.
 Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
 Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
 Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
 Les exemples en sont communs,
 Surtout au pays où nous sommes.
 Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

Jean de La Fontaine, Le Renard, les Mouches et le Hérisson, Fables Livre XII, 13

Documents complémentaires



1 Le coq

et le renard Gustave Doré

2 Le renard et le bouc

Un renard étant tombé dans un puits se vit forcé d'y rester. Or un bouc pressé par la soif étant venu au même puits, aperçut le renard et lui demanda si l'eau était bonne. Le renard, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, fit un grand éloge de l'eau, affirmant qu'elle était excellente, et il l'engagea à descendre. Le bouc descendit à l'étourdie, n'écoutant que son désir. Quand il eut étanché sa soif, il se consulta avec le renard sur le moyen de remonter. Le renard prit la parole et dit : « J'ai un moyen, pour peu que tu désires notre salut commun. Veuille bien appuyer tes pieds de devant contre le mur et dresser tes cornes en l'air ; je remonterai par là, après quoi je te reguinderai, toi aussi ». Le bouc se prêta avec complaisance à sa proposition, et le renard, grimpant lestement le long des jambes, des épaules et des cornes de son compagnon, se trouva à l'orifice du puits, et aussitôt s'éloigna.

Comme le bouc lui reprochait de violer leurs conventions, le renard se retourna et dit : « Hé ! camarade, si tu avais autant d'idées que de poils au menton, tu ne serais pas descendu avant d'avoir examiné le moyen de remonter. »

C'est ainsi que les hommes sensés ne doivent entreprendre aucune action, avant d'en avoir examiné la fin.

Esopé, Fables

3 le hérisson et le chacal

Un hérisson et un chacal marchaient de compagnie.

- J'ai bien cent tours dans mon sac ! se vantait le chacal.

- Moi, je n'en ai qu'un seul répondait modestement le hérisson très sage.

Le hérisson emmena le chacal sur les terres d'un riche fermier, où tous deux firent bombance¹. Hélas, après ce festin, le chacal au ventre trop plein ne put ressortir par le trou de la haie ! Il supplia le hérisson de l'aider à sortir de là.

- Moi, je ne connaissais qu'un seul tour, lui dit le hérisson, et c'était de nous introduire ici. Toi qui connais tant de tours, tu trouveras bien comment t'en sortir.

Et le hérisson disparut.

Survint alors le fermier, armé d'un bon gourdin², prêt à rouer de coups le chacal jusqu'à ce que mort s'ensuive.

- Ô fermier puissant et malin, laisse-moi seulement aller dire adieu à ma famille. Je reviendrai ensuite me faire tuer.

- Jure-le dit le fermier.

Le chacal prêta serment³, à la satisfaction du fermier, qui le laissa aller. Mais le chacal bien sûr eut soin de ne jamais revenir.

Ne fais crédit à personne, pas même à ton meilleur ami. Et si tu prends un chacal, frappe ! N'écoute pas ce qu'il te dit.

Jan Knappert, *Trente sept fables d'Afrique*.

Cycle 3 classe de 6ème - Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques 2 le renard et la cigogne

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Un Renard plein de finesse pria à souper une Cigogne à qui il servit de la bouillie sur une assiette. La Cigogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que lui jouait le Renard. Peu de temps après, elle le pria à dîner ; il y vint au jour marqué, ne se souvenant plus de sa supercherie, et ne se doutant point de la vengeance que méditait la Cigogne. Elle lui servit un hachis de viandes qu'elle renferma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvait atteindre, et il avait la douleur de voir la Cigogne manger toute seule. Elle lui dit alors avec un rire moqueur : " Tu ne peux pas te plaindre de moi raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple, et que je t'ai traité comme tu m'as traitée. "

ESOPHE Vie siècle av. J.-C.

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Il ne faut nuire à personne ; mais si quelqu'un vous offense, il faut lui rendre la pareille, comme nous y engage cette fable. Un renard, dit-on, invita le premier une cigogne à dîner et lui servit sur un plat creux une bouillie claire à laquelle, malgré sa faim, elle ne put absolument pas goûter. La cigogne à son tour invita le renard et lui servit un hachis dans une bouteille. Elle y introduit son bec et se rassasia, tandis qu'elle fait subir à son convive la torture de la faim. Comme il léchait en vain le col de la bouteille, l'oiseau voyageur lui tint, dit-on, ce langage : « Il faut savoir souffrir avec patience ce dont on a donné soi-même l'exemple. »

PHEDRE Ier siècle après J.-C

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le Renard se mit un jour en frais,
et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fût petit et sans beaucoup d'appêts :
Le galant pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cigogne le prie.
"Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. "
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse ;
Loua très fort la politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Jean de la Fontaine

Le Renard et la Cigogne 1er tableau, Chez le renard.

Une table au milieu de la scène. Trois chaises, dont deux de chaque côté de la table.

Le Renard — un garçon revêtu d'une peau de renard. Grandes bottes très montantes.

La Cigogne — une fille tout de blanc vêtue. Grand chapeau à plumes, robe blanche, longs gants blancs, bas blancs. Chaussures rouge orangé. Le nez prolongé d'un long bec rouge.

Un récitant annonce : Premier tableau. Chez le renard.

Le renard se promène de long en large. Il se frotte les mains, le museau. Il sourit. (A voix basse) "

Renard: - Je m'en vais lui jouer un tour de ma façon... elle est un peu fiérote la cigogne, une petite leçon ça lui fera pas de mal... Et puis on n'est pas renard pour rien, il faut faire honneur à sa réputation.

Pendant ce monologue, la cigogne arrive. Démarche boitillante (comme celle des oiseaux). Elle monte sur la scène, fait le geste de tirer une sonnette.

La Cigogne (voix chantante). — Drelin, drelin

Le Renard — Ah ! la voilà !

Il fait le geste d'ouvrir une porte. Grand salut cérémonieux.

Le Renard — Chère Madame la cigogne, quel honneur pour moi de vous recevoir dans mon humble logis.

La Cigogne — Mais non mais non, cher ami, un plaisir simplement, et partagé, je vous assure.

Elle va et vient sur la scène, inspectant discrètement les lieux.

(Voix mondaine) c'est gentil chez vous... C'est... Heu... C'est très simple... Mais enfin, c'est quand même très gentil. Le renard fait révérence sur révérence

Le Renard — Si vous voulez bien vous débarrasser... Vous permettez?

La Cigogne — Très volontiers.

Elle enlève son chapeau, ses gants, les tend au renard qui pose le tout sur la chaise, (en retrait). Il avance une chaise à la cigogne. Elle s'assoit.

La Cigogne — Je goûte infiniment ces moments où l'on s'installe devant une table, chez un hôte charmant, dans l'attente de plats succulents.

Le Renard — Chère amie, je vous reçois en toute simplicité.

La Cigogne — J'adore la simplicité.

Le Renard — Veuillez m'excuser un instant, je vais dans mon humble cuisine, (à part et en s'en allant: "Pour la simplicité, elle sera servie") surveiller la cuisson de mon plat.

La cigogne se lève, va et vient sur la scène. Elle renifle.

La Cigogne — Aucun fumet, aucune de ces bonnes odeurs qui vous mettent en appétit... M'est avis que le repas sera plutôt chiche.

Le renard revient et pose deux assiettes sur la table. (La cigogne n'a encore rien remarqué)

Le Renard — Une seconde, le plat que je vous ai préparé est cuit à point... C'est un plat de ma façon, vous m'en direz des nouvelles. (Il se prépare à sortir)

La Cigogne — Je vous en prie.

Le renard sort. La cigogne voit les assiettes ;

La Cigogne — Une assiette, une assiette... (elle va et vient sur la scène) je te reconnais bien là, rusé renard...

Voyons, ne nous emballons pas... Réfléchissons... Oui... C'est ça... A nous deux, compère.

Le renard revient, pose le brouet sur la table, en verse dans l'assiette de la cigogne. La cigogne s'assoit, prend son mouchoir et commence à s'éventer.

La Cigogne — (bec dirigé vers son assiette). Oh ! ce plat me paraît délicieux... Sa consistance, sa couleur... Oh! heu... Comment appelez-vous ce... Cette chose?

Le Renard — Un brouet, chère amie, est le nom de cette chose.

La Cigogne — Le nom et la chose sont d'une délicatesse exquise, et son goût n'en peut être que savoureux.

La Cigogne tourne la tête à droite et à gauche et s'évente de plus en plus activement.

Le Renard — Goûtez-le donc, chère amie, pour vous en assurer.

La Cigogne (agitant toujours son mouchoir). — Je suis au désespoir de vous choquer, cher ami, votre logis est

charmant, absolument charmant, délicieusement charmant... Mais on y manque un peu d'air, ne trouvez-vous pas?

Le Renard — C'est un terrier, chère amie.

La Cigogne — Un terrier en effet, c'est à dire creusé dans la terre...

Le Renard — Hé oui... Mais je vous en prie, faites honneur à ma cuisine.

La Cigogne — ... Alors que nous, nous vivons dans des nids... A l'air,... Au grand air...

Le Renard — Ne laissez donc pas refroidir votre brouet.

La Cigogne — C'est vrai, il dégage un arôme... Un arôme divin...

La Cigogne s'évente de plus en plus énergiquement... Mais décidément ce manque d'air...

Le Renard — Quelques gorgées de ce brouet le combleront, chère amie.

La Cigogne (de plus en plus agitée). — Je suis désolée vraiment, cher ami, je ne me sens pas bien, pas bien du tout, une sorte d'étouffement... *(Elle se lève, souffle, paraissant en proie à une grande agitation)* ah ! de l'air, de l'air... Je suis au bord de l'évanouissement... Si je m'attarde encore quelques instants, vous serez obligé de me ramener sur votre dos... Une cigogne sur le dos d'un renard... vous voyez le spectacle?

Le Renard (ton maussade). — Non, absolument pas.

La Cigogne — Désolée, cher ami, il me faut vous quitter... Et ce brouet si appétissant que je n'ai pu goûter, tous mes regrets, ravie de ces instants trop courts passés auprès de vous.

Elle prend son chapeau, ses gants: "Au revoir, cher ami". Elle s'en va (coup d'œil malicieux vers la salle).

Le Renard va et vient sur la scène en se grattant la tête.

Le Renard — Je reste tout pantois... Ou elle a joué la comédie... Ou elle a été sincère... Bah! ces volatiles sont si stupides, ne suis-je pas renard... On ne se moque pas de moi... On n'oserait pas...

Le récitant annonce : "Deuxième tableau, le renard chez la cigogne.

Même décor, une table, trois chaises. La cigogne se promène de long en large.

Hélène Ray. *Juliette et les fables de la Fontaine*. Magnard, Tire lire poche.

Documents complémentaires

1 Vincent de Vos (1829-1875), *Le Renard et la Cigogne*



2 Le chat, le loup et le chien

Le loup hurlait, vive la liberté!
Elle est mon plus bel apanage
Et le chien répondait: j'accepte l'esclavage
Pour prix de ma sécurité
Le chat les écoutait, caché dans le feuillage
Il leur dit à mi-voix: "noble loup, pauvre chien
Vos façons de juger sont lourdes,
Vous ne comprenez rien à rien,
En un mot, vous êtes deux gourdes.
Songez que moi, le chat, j'ai trouvé le moyen
De garder mon indépendance,
Et de vivre avec l'homme en bonne intelligence.
Il me sert mes repas, il m'apporte mon lait.
Si j'autorise une caresse,
Je reste indifférent, lointain. Pas de bassesse,
Je suis un chat, non un valet."
C'est merveilleux, pensa le loup. En somme,
le serviteur du chat, c'est l'homme.

Poème de Maxime Léry, 193

Le Vilain mire

Il était un riche vilain, extrêmement avare et chiche. Il ne quittait pas sa charrue, qu'il menait lui-même, attelée d'une jument et d'un roncín. Il avait pain et viande et vin toujours au gré de ses besoins. Mais ses amis le blâmaient fort, et avec eux tout le pays, de ne pas avoir pris de femme. « Si j'en rencontrais une bonne, je la prendrais bien », leur dit-il. On lui promit donc de chercher la meilleure qu'on pût trouver.

Dans le village un chevalier — un vieil homme demeuré veuf — avait une fille charmante et damoiselle très courtoise. Mais comme il était sans fortune, il ne trouvait jamais personne qui vînt lui demander sa main. Il l'eût volontiers mariée, car c'était temps de la pourvoir. Un jour, les amis du vilain vinrent ensemble le prier de la donner au paysan qui avait tant d'or et d'argent, tant de froment et tant de linge. Aussitôt il y consentit et la pucelle en fille sage n'osa contredire son père, puisqu'elle avait perdu sa mère. Elle octroya ce qu'il voulut. Le vilain, le plus tôt qu'il put, l'épousa, mais de cette affaire la fille n'avait pas grand-joie. Que n'eût-elle osé refuser ! Quant au vilain, il s'aperçoit, le tracas des noces passé, qu'il a commis une sottise. Avoir fille de chevalier ne convient guère à son usage. Quand il ira à la charrue, viendra rôder un damoiseau pour qui tous les jours sont fériés; sortira-t-il de sa maison, ce sera le tour du curé, si assidu dans ses visites qu'il arrivera à ses fins. Jamais fille de chevalier n'aimera un mari vilain : pour elle il ne vaut pas deux miches. « Pauvre de moi ! dit le bonhomme ; quel parti prendre, je ne sais. Les regrets ne servent à rien. »

Il se met alors à chercher comment il pourra la défendre. « Dieu ! fait-il, si je la battais, le matin quand je suis levé, elle pleurerait tout le jour et j'irais tranquille au labour. Bien sûr, tant qu'elle pleurerait, nul n'irait lui faire la cour. Le soir venu, à mon retour, je lui demanderais pardon. Je la rendrais le soir heureuse, mais malheureuse le matin. » Le vilain ne veut pas partir avant de s'être restauré : sa femme court le satisfaire. Ils n'avaient saumon ni perdrix, mais pain et vin et des oeufs frits et du fromage à discrétion, de la réserve du vilain. Sitôt que la table est ôtée, de sa main qu'il a grande et large, il frappe sa femme au visage laissant la marque de ses doigts ; il la traîne par les cheveux. Aurait-elle démérité que le brutal, en vérité, ne l'aurait pas si bien battue. Cela fait, il s'en va aux champs, laissant sa femme tout en larmes.

« Hélas ! gémit-elle, que faire ? Je ne sais à quel saint me vouer. Mon père m'a bien sacrifiée en me donnant à ce vilain. Allais-je donc mourir de faim ? Certes ce fut la rage au cœur que j'acceptai un tel mari. Pourquoi ma mère est-elle morte ? » C'est ainsi qu'elle se désole ; et les gens qui viennent la voir ne peuvent que rentrer chez eux. Tout le jour elle est éplorée ; quand le vilain rentre au logis avec le coucher du soleil, il se jette aux pieds de sa femme, pour Dieu lui demande pardon : « Sachez que ce fut le Malin qui me poussa à mal agir ; mais croyez-moi, je vous le jure, je ne vous battraï plus jamais; je suis triste et plein de regrets de vous avoir brutalisée. » Tant lui dit le vilain puant que la dame pardonne encore et de bonne grâce lui sert le souper qu'elle a préparé: Quand le repas fut terminé, ils allèrent au lit en paix. Au matin, l'horrible vilain se remet à battre sa femme (peu s'en faut qu'il ne l'estropie !), puis s'en va aux champs labourer. Voici la dame encore en pleurs : « Hélas ! que vais-je devenir ? je ne sais à quoi m'arrêter, car je suis en triste posture. Frappa-t-on jamais mon mari ? Ce que sont les coups, il l'ignore; s'il le savait, pour rien au monde il n'oserait me maltraiter. »

Mais tandis qu'elle se lamente viennent deux messagers du roi, chacun sur un blanc palefroi. Ils piquent des deux vers la dame et la saluent au nom du roi ; ils lui demandent à manger car ils ont, disent-ils, grand-faim. Elle les sert et les questionne : « D'où venez-vous? Où allez-vous ? Dites-moi ce que vous cherchez. » L'un d'eux répond : « Dame, c'est vrai, nous sommes messagers du roi. Il nous envoie chercher un mire et nous sommes prêts, s'il le faut, à aller jusqu'en Angleterre.

— Pour quoi faire ?

— Damoiselle Ade, la fille du roi, est malade et il y a huit jours entiers qu'elle ne peut manger ni boire, car une arête de poisson reste plantée en son gosier. Le roi en est bien affligé; s'il la perd, pour lui plus de joie. »

La dame dit : « Vous n'irez pas aussi loin que vous le pensez, car mon mari est, croyez-moi, bon médecin, je vous assure. Certes, il sait plus de remèdes et de vrais jugements d'urine que jamais n'en sut Hippocrate.

— Dame, ne plaisantez-vous pas ?

— Je ne dis pas cela pour rire ; mais il a un tel caractère qu'il ne ferait rien pour personne avant d'être bien étrillé.

— Dame, on pourra s'y employer : pour les coups, il sera servi. Où Pourrons-nous le rencontrer ?

— Vous allez le trouver aux champs. Quand vous sortirez de la cour, vous suivrez le lit du ruisseau et non loin d'un mauvais chemin, la toute première charrue que vous pourrez voir, c'est la nôtre. Allez ! que Saint Pierre vous garde ! »

Les messagers, piquant des deux, trouvent sans peine le vilain; ils le saluent au nom du roi et lui disent sans plus tarder « Venez vite parler au roi.

— Et pourquoi ? répond le vilain.

— Afin d'exercer vos talents : on ne connaît pas sur la terre de mire plus savant que vous. De loin nous venons vous chercher. »

Quand il s'entend appeler mire, tout son sang se met à bouillir; il affirme qu'il ne sait rien. « Qu'attendons-nous? fait l'un des deux. Tu sais qu'il veut être battu avant de parler ou d'agir. » L'un lui donne un coup sur l'oreille, l'autre lui martèle le dos avec un bâton grand et gros. Après, l'avoir bien malmené, ils le conduisent chez le roi, Payant monté à reculons, la tête en place des talons. Le roi allait à leur rencontre et dit : « N'avez-vous rien trouvé ? — Mais si », répondent-ils ensemble, et le vilain tremble de peur. Aussitôt ils content au roi quels talents avait le vilain, comment aussi, par félonie, quelque prière qu'on lui fit, il ne voulait guérir personne à moins d'être roué de coups.

« Fâcheux médecin ! dit le roi. En vit-on jamais de pareil ?

— S'il en est ainsi, qu'on le batte, s'écrie un valet, je suis prêt. On n'a qu'à me donner des ordres : je lui paierai ce qu'on lui doit. » Mais le roi s'adresse au vilain :

« Maître, fait-il, écoutez-moi. Je vais faire venir ma fille qui a grand besoin de guérir. » Le vilain demande merci : « Croyez-moi, sire, en vérité, pour Dieu qui jamais ne mentit, j'ignore tout de la physique. » Le roi lui dit : « J'entends très bien. Battez-le-moi ! » Et les valets à le rosser bientôt s'escriment. Dès que le vilain sent les coups, il croit que c'est pure folie : « Pardon ! se met-il à crier; je vais la guérir sans tarder. »

La pucelle était dans la salle, toute pâle, mine défaite. Et le vilain cherche en sa tête comment il pourra la guérir, car il sait qu'il doit réussir : sinon il lui faudra mourir. Il se dit que s'il la fait rire par ses propos ou ses grimaces, l'arête aussitôt sortira puisqu'elle est plantée dans sa gorge. Il prie le roi : « Faites un feu dans cette chambre et qu'on me laisse; vous verrez quels sont mes talents. Si Dieu veut, je la guérirai. » On allume alors un grand feu, car le roi en a donné l'ordre. Les écuyers, les valets sortent. La fille s'assoit devant l'âtre. Quant au vilain, il se met nu, ayant ôté jusqu'à ses braies, et vient s'allonger près du feu. Alors il se gratte, il s'étrille ; ses ongles sont longs, son cuir dur. Il n'est homme jusqu'à Saumur qui soit meilleur gratteur que lui. Le voyant ainsi, la pucelle, malgré le mal dont elle souffre, veut rire et fait un tel effort que l'arête sort de sa bouche et tombe dans la cheminée. Il se rhabille, prend l'arête, sort de la chambre triomphant. Dès qu'il voit le roi, il lui crie : « Sire, votre fille est guérie ! Voici l'arête, Dieu merci. » Le roi en a très grande joie et dit au vilain :

« Sachez bien que je vous aime plus que tout; vous aurez vêtements et robes.

— Merci, sire, je n'en veux pas ; je ne puis rester près de vous. Je dois regagner mon logis.

— Il n'en sera rien, dit le roi. Tu seras mon ami, mon maître.

— Merci, sire, par saint Germain ! Il n'y a pas de pain chez moi ; quand je partis, hier matin, on devait aller au moulin. » Le roi fait signe à deux valets : « Battez-le-moi, il restera. » Ceux-ci aussitôt obéissent et viennent rosser le vilain. Quand le malheureux sent les coups pleuvoir sur son dos et ses membres, il se met à leur crier grâce : « Je resterai, mais laissez-moi. »

Le vilain donc reste à la cour. D'abord, on le tond, on le rase; on lui met robe d'écarlate. Il se croyait tiré d'affaire quand les malades du pays, plus de quatre-vingts, le crois bien, ensemble viennent chez le roi, à qui chacun conte son cas. Le roi appelle le vilain : « Maître, dit-il, venez ici. Occupez-vous de ces gens-là, et vite, guérissez-les-moi.

— Pitié, sire ! dit le vilain. Il y en a trop, que Dieu m'aide ! Je n'en saurais venir à bout je ne pourrais les guérir tous. »

Le roi fait signe à deux valets qui se saisissent d'un bâton, ayant aussitôt deviné pourquoi le roi les appelait. Quand le vilain les voit venir, tout son sang commence à frémir : « Grâce ! se met-il à crier; je les guérirai sans tarder. » Le vilain demande du bois ; il en a autant qu'il en veut. Dans la salle on fait un grand feu : lui-même à l'attiser s'emploie. Il réunit tous les malades ; c'est alors qu'il demande au roi : « Sire, il faut sortir de la salle avec ceux qui n'ont aucun mal. » Le roi obéit volontiers, sort de la salle avec ses gens. Et le vilain dit aux malades : « Seigneurs, par Dieu qui me créa, vous guérir n'est pas chose aisée. Je n'en saurais venir à bout que par le moyen que voici. Je vais choisir le plus malade, je le brûlerai dans ce feu ; les autres en auront profit : ceux qui avaleront sa cendre tout aussitôt seront guéris. » Ils se lorgnent les uns les autres ; mais il n'est bossu ni enflé qui se croie le plus mal en point, lui donnât-on la Normandie. Le vilain s'adresse au premier : « Je te vois en piteux état : tu es de tous le plus débile.

— Pardon, je suis mieux portant, sire, que jamais je ne l'ai été. Je suis soulagé d'un grand mal dont je souffrais depuis longtemps. Sachez qu'en rien je ne vous mens.

— Sors ! que viens-tu chercher ici ? » Et l'autre aussitôt prend la porte.

Le roi demande : « Es-tu guéri ?

— Oui, je suis guéri, Dieu merci ; me voici plus sain qu'une pomme. Votre mire est un habile homme.»

Que pourrais-je encore vous dire ? E n'y eut ni petit ni grand qui voulût pour le monde entier, être jeté dans le brasier. Ainsi s'en vont tous les malades, prétendant qu'ils étaient guéris. Et le roi, les voyant ainsi, en est tout éperdu de joie. Il dit au vilain : « Mon beau maître, vraiment je suis émerveillé que vous les ayez sauvés tous.

— Sire, je les ai enchantés, car j'ai un charme qui vaut mieux que gingembre ou que citovaut (1).

— Rentrez chez vous quand vous voudrez et vous aurez de mes deniers, palefrois et bons destriers; et quand, je vous rappellerai, vous ferez à ma volonté. Vous serez mon ami très cher et tous les gens de ce pays, maître, vous chériront aussi. Ne jouez plus la comédie; ne vous faites plus maltraiter, car c'est honte de vous frapper.

— Merci, sire, dit le vilain; soir et matin je suis votre homme et je n'en aurai pas regret. »

Il prend alors congé du roi, regagne joyeux sa maison. Jamais ne fut manant plus riche ; il n'alla plus à la charrue, plus jamais ne battit sa femme, mais il l'aima et la chérit. Tout alla comme je vous dis : par sa femme, et par sa malice, il fut bon mire sans études.

Note :

(1) Plante aromatique de l'Inde, utilisée comme épice.

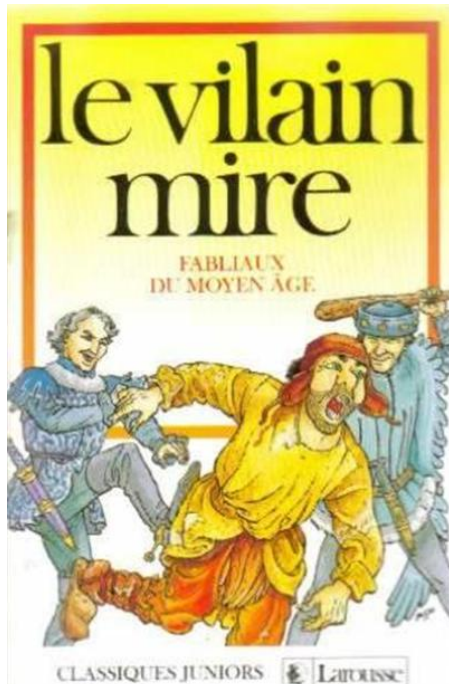
Documents complémentaires

A Début et fin du fabliau « Le Vilain Mire »

Jadis estoit uns vilains riches,
Qui mout estoit avers et chiches ;
Une charrue adès avoit,
Tos tens par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncín;
Assez ot char et pain et vin
Et quanques mestier li estoit,
Mes por fame que pas n'avoit
Le blasmoient mout si ami
Et toute la gent autressi :
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trovoit ;
Et cil dient qu'il li querront
La mellor que il troveront

(...)

Du roi se parti, congié prent,
A son ostel vint liement ;
Riches mananz ainz ne fu plus :
A son ostel en est venus,
Ne plus n'ala à la charrue,
Ne onques plus ne fu batue
Sa fame, ainz l'ama et chieri.
Ainsi ala con je vous di :
Par sa fame et par sa voisdie



Le salaire

Diassigue-le-caïman, raclant le sable de son ventre flasque, s'en retournait vers le marigot après avoir dormi, la journée durant au chaud soleil, lorsqu'il entendit les femmes qui revenaient de puiser de l'eau, de récurer les calebasses, de laver le linge. Ces femmes qui avaient certainement plus abattu de besogne avec la langue qu'avec les mains, parlaient et parlaient encore. Elles disaient, en se lamentant, que la fille du roi était tombée dans l'eau et qu'elle s'était noyée, que fort probablement, c'était même certain (une esclave l'avait affirmé), dès l'aurore, Bour-le-Roi allait faire assécher le Marigot pour retrouver le corps de sa fille bien aimée.

Diassigue, dont le trou, à flanc de marigot, se trouvait du côté du village, était revenu sur ses pas et s'en était allé loin à l'intérieur des terres dans la nuit noire. Le lendemain, on avait, en effet, asséché le Marigot, et on avait, de plus, tué tous les caïmans qui l'habitaient ; et, dans le trou du plus vieux, on avait retrouvé le corps de la fille du roi.

Au milieu du jour, un enfant, qui allait chercher du bois mort, avait trouvé Diassigue-le-Caïman dans la brousse.

- Que fais-tu là, Diassigue ? S'enquit l'enfant.

- Je me suis perdu, répondit le Caïman. Veux-tu me porter chez moi, Goné ?

-Il n'y a plus de Marigot, lui dit l'enfant.

-Porte-moi alors au fleuve, demanda Diassigue-le-caïman.

Goné-l'enfant alla chercher une natte et des lianes, il enroula Diassigue dans la natte qu'il attacha avec les lianes, puis il la chargea sur sa tête, marcha jusqu'au soir et atteignit le fleuve. Arrivé au bord de l'eau, il déposa son fardeau, coupa les liens et déroula la natte. Diassigue lui dit alors :

-Goné, j'ai les membres tout engourdis de ce long voyage, veux-tu me mettre à l'eau, je te prie ?

Goné-l'enfant marcha dans l'eau jusqu'aux genoux et il alla déposer Diassigue quand celui-ci lui demanda :

-Va jusqu'à ce que l'eau t'atteigne la ceinture, car ici je ne pourrais pas très bien nager.

Goné s'exécuta et avança jusqu'à ce que l'eau lui fût autour de la taille.

-Va encore jusqu'à la poitrine, supplia le caïman. L'enfant alla jusqu'à ce que l'eau lui atteignit la poitrine.

-Tu peux bien arriver jusqu'aux épaules, maintenant.

Goné marcha jusqu'aux épaules, et Diassigue lui dit :

-Dépose-moi maintenant. Goné obéit ; il allait s'en retourner sur la rive, lorsque le caïman lui saisit le bras.

-Wouye yayô !(O ma mère !) cria l'enfant, qu'est-ce que ceci ? Lâche-moi !

-Je ne te lâcherai pas, je n'ai rien mangé depuis deux jours et j'ai trop faim.

-Dis-moi, Diassigue, le prix d'une bonté, est-ce donc une méchanceté ou une bonté ?

-Une bonne action se paie par une méchanceté et non par une bonne action. Maintenant, c'est moi qui suis en ton pouvoir, mais cela n'est pas vrai, tu es seul au monde certainement à l'affirmer.

-Ah ! Tu le crois ?

-Eh bien ! Interrogeons les gens, nous saurons ce qu'ils diront.

-D'accord, accepta Diassigue, mais s'il s'en trouve trois qui soient de mon avis, tu finiras dans mon ventre je te l'assure.

A peine finissait-il sa menace qu'arriva une vieille vache qui venait s'abreuver. Lorsqu'elle eut fini de boire, le caïman l'appela et lui demanda :

- Nagg, toi qui es si âgée et qui possède la sagesse, peux-tu nous dire si le paiement d'une bonne action est une bonté ou une méchanceté ?

-le prix d'une bonne action, déclara Nagg-la-vache, c'est une méchanceté, et croyez-moi, je parle en connaissance de cause. Au temps j'étais jeune, forte et vigoureuse, quand je rentrais du pâturage on me donnait du son et un bloc de sel, on me donnait du mil, on me lavait, on me frottait et si Poulo, le petit berger, levait par hasard le bâton sur moi, il était sûr de recevoir à son tour des coups de son maître. Je fournissais, en ce temps, beaucoup de lait et toutes les vaches et tous les taureaux de mon maître sont issus de mon sang. Maintenant, j'ai vieilli, je ne donne plus ni lait ni veau, alors on ne prend plus soin de moi, on ne me conduit plus au pâturage. A l'aube, un grand coup de bâton me fait sortir du parc et je vais toute seule chercher ma pitance. Voilà pourquoi je dis qu'une bonne action se paie par une mauvaise action.

-Goné, as-tu entendu cela ? Demanda Diassigue-le-Caïman.

-oui, dit l'enfant, j'ai bien entendu.

Déhanchant sa fesse maigre et tranchante comme une lame de sabre, Nagg-la-Vache s'en alla, balançant sa vieille

queue rongée aux tiques, vers l'herbe pauvre de la brousse.

Survint alors Fass-le-cheval, vieux et étique. Il allait balayer l'eau de ses lèvres tremblantes avant de boire, lorsque le caïman l'interpella :

-Fass, toi qui es si vieux, et si sage, peux-tu nous dire, à cet enfant et à mi, si une bonne action se paie par une bonté ou par une méchanceté ?

-Certes, je le puis, affirma le vieux cheval. Une bonté se paie toujours par une mauvaise action, et j'en sais quelque chose. Ecoutez-moi tous les deux. Du temps où j'étais jeune, fougueux et plein de vigueur, j'avais pour moi seul, trois palefreniers ; j'avais, matin et soir, mon auge remplie de mil et de barbotage avec du miel souvent à toutes les heures de la journée. L'on me menait au bain tous les matins et l'on me frottait. J'avais une bride et une selle fabriquées et ornées par un cordonnier et un bijoutier maures. J'allais sur les champs de bataille et les cinq cents captifs que mon maître a pris à la guerre furent rapportés sur ma croupe. Neuf ans, j'ai porté mon maître et son butin. Maintenant que je suis devenu vieux, tout ce que l'on fait pour moi, c'est de me mettre une entrave dès l'aube, et, d'un coup de bâton, on m'envoie dans la brousse chercher ma pitance.

Ayant dit, Fass-le-Cheval balaya l'écume de l'eau, but longuement puis s'en alla, gêné par son entrave, de son pas boitant et heurté.

-Goné, demanda le caïman, as-tu entendu ? Maintenant, j'ai trop faim, je vais te manger.

-Non, fit l'enfant, oncle Dassigue, tu avais dit, toi-même, que tu interrogerais trois personnes. Si celle qui viendra dit la même chose que ces deux-là, tu pourras me manger mais pas avant. -Entendu, acquiesça le caïman, mais je te préviens que nous n'irons pas plus loin.

Au galop, et sautillant du derrière, Leuk-le-Lièvre passait. Diassigue l'appela :

-Oncle Leuk, toi qui es le plus vieux, peux-tu nous dire qui de nous dit la vérité ? Je déclare qu'une bonne action se paie par une méchanceté, et cet enfant déclare que le prix d'une bonne action, c'est une bonté.

Leuk se frotta le menton, se gratta l'oreille, puis interrogea à son tour :

-Diassigue, mon ami, demandez-vous à l'aveugle de vous affirmer si le coton est blanc ou si le corbeau est bien noir ?

-Assurément non, avoua le caïman.

-Peux-tu me dire où va l'enfant dont tu ne connais les parents ?

-Certainement pas !

-Alors, expliquez-moi ce qui s'est passé, et je pourrai peut-être répondre à votre question sans risque de beaucoup me tromper.

-Eh bien, oncle Leuk, voici : cet enfant m'a trouvé là-bas à l'intérieur des terres, il m'a enroulé dans une natte et il m'a porté jusqu'ici. Maintenant, j'ai faim, et comme il faut bien que je mange, car je ne veux point mourir, ce serait bête de le laisser partir pour courir après une proie incertaine.

-Incontestablement, reconnut Leuk, mais si les paroles sont malades, les oreilles, elles, doivent être bien portantes, et mes oreilles, à ce que j'ai toujours cru sont bien portantes, ce dont je remercie le bon Dieu, car il est une de tes paroles, frère Dassigue, qui ne me paraît pas en bonne santé.

-Laquelle est-ce ? Interrogea le caïman.

-C'est lorsque tu prétends que ce bambin t'a porté dans une natte et t'a fait venir jusqu'ici. Cela je ne peux le croire.

-Pourtant c'est vrai, affirma Goné-l'Enfant. -Tu es un menteur comme ceux de ta race, fit le lièvre.

-Il a dit la vérité, confirma Diassigue.

-Je ne pourrais le voir que si je le vois, douta Leuk. Sortez de l'eau tous les deux.

-L'enfant et le caïman sortirent de l'eau.

-Tu prétends que tu as porté ce gros caïman dans cette natte ? Comment as-tu fait ?

-Je l'ai enroulé dedans et j'ai ficelé la natte.

-Eh bien je veux voir comment. Diassigue s'affala dans la natte, que l'enfant enroula.

-Et tu l'as ficelée, as-tu dit ?

-Oui !

-Ficelle-le voir. L'enfant ficela solidement la natte.

-Et tu l'as porté sur ta tête ? -Oui, je l'ai porté sur ma tête !

-Eh bien ! Porte sur ta tête que je le voie.

Quand l'enfant eut soulevé natte et caïman et les eut posé sur sa tête, Leuk-le-Lièvre lui demanda :

-Goné, tes parents sont-ils forgerons ?

-Que non pas !

-Diassigue n'est donc pas ton parent ? Ce n'est pas ton totem ?

-Non, pas du tout !

-Emporte donc ta charge chez toi, ton père et ta mère et tous tes parents et leurs amis te remercieront, puisque vous en mangez à la maison. Ainsi doivent être payés ceux qui trichent.

Birago Diop, les contes d'amadou Koumba, Présence Africaine 1961

Documents complémentaires.

Griot avec Kora, musicien traditionnel du mali.



Le conteur africain Rabiou Mahamane. Conteur, chanteur, musicien, à partir d'un conte, il entraîne les spectateurs vers des horizons nouveaux. Il revisite dans ses contes les rythmes traditionnels du Sahel nigérien en un savant mélange entre tradition et modernité, créant ainsi un lien solide entre l'Afrique et les autres continents.

B En Afrique, l'arbre à palabres est un lieu traditionnel de rassemblement, à l'ombre duquel on s'exprime sur la vie en société, les problèmes du village, la politique .



C) extraits de l'introduction.

Dédicace: A mes filles NENOU ET DEDEE

Pour qu'elles apprennent et n'oublient pas que l'arbre ne s'élève qu'en enfonçant ses racines dans la Terre nourricière

— Baké, tu dors?

— Oui, grand-mère!

Tant que je répondais ainsi, grand-mère savait que je ne dormais pas, et que, tremblant de frayeur, j'écoutais, de toutes mes oreilles et de tous mes yeux fermés, les contes terrifiants où intervenaient les Génies et les Lutins, les Kouss aux longs cheveux ; ou que, plein de joie comme les grands qui écoutaient aussi, je suivais Leuk-le-Lièvre, madré et gambadant, dans ses interminables aventures au cours desquelles il bernait bêtes et gens au village comme en brousse et jusque dans la demeure du roi. Quand je ne répondais plus à la question de grand-mère, ou quand je commençais à nier

que je dormisse, ma mère disait : « Il faut aller se coucher », et grand-mère me soulevait de la natte qui se rafraîchissait dans l'air de la nuit et me mettait au lit après que je lui eus fait promettre, d'une voix pleine de sommeil, de me dire la suite le lendemain soir, car en pays noir, on ne doit dire les contes que la nuit venue.

Grand-mère morte, j'eus dans mon entourage d'autres vieilles gens, et, en grandissant à leur côté, « j'ai bu l'infusion d'écorce et la décoction de racines, j'ai grimpé sur le baobab ».

Je me suis abreuvé, enfant, aux sources, j'ai entendu beaucoup de paroles de sagesse, j'en ai retenu un peu.

J'ai vu et j'ai entendu les derniers M Bandakatts (clowns chanteurs et danseurs); j'ai entendu les Ritikatts sur leur violon monocorde, qui n'était qu'unealebasse tendue d'une peau de lézard, faire parler, rire et pleurer un cri de cheval. J'ai entendu les Lavankatts réciter d'une traite le Coran tout entier, et, pour se délasser de leur exploit, mêler aux versets sacrés la satire aux dépens des jeunes filles laides et des vieilles avaricieuses.(...) Lorsque je retournai au pays, n'ayant presque rien oublié de ce qu'enfant j'avais appris, j'eus le grand bonheur de rencontrer, sur mon long chemin, le vieux Amadou Koumba, le Griot de ma famille.

Amadou Koumba m'a raconté, certains soirs – et parfois de jour, je le confesse – les mêmes histoires qui bercèrent mon enfance. Il m'en a appris d'autres qu'il émaillait de sentences et d'apophtegmes où s'enferme la sagesse des ancêtres.

(...)

Si je n'ai pu mettre dans ce que je rapporte l'ambiance où baignaient l'auditeur que je fus et ceux que je vis, attentifs, frémissants ou recueillis, c'est que je suis devenu homme, donc un enfant incomplet, et partant, incapable de recréer du merveilleux. C'est que surtout il me manque la voix, la verve et la mimique de mon vieux griot.

Dans la trame solide de ses contes et de ses sentences, me servant de ses lices sans bavures, j'ai voulu, tisserand malhabile, avec une navette hésitante, confectionner quelques bandes pour coudre un pagne sur lequel grand-mère, si elle revenait, aurait retrouvé le coton qu'elle fila la première; et où Amadou Koumba reconnaîtra, beaucoup moins vifs sans doute, les coloris des belles étoffes qu'il tissa pour moi naguère.

(1) Griot: Terme du vocabulaire colonial franco-afr

Birago Diop,

Les Contes d'Amadou Koumba, éditions Présence Africaine, 1961

Cycle 3, classe de 6^{ème} Récits de création ; création poétique

TEXTE 1

1 J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches.

5 J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle.

J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier
10 Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.

15 Moi, j'assemble des mots
Et c'est un peu pareil.

Eugène GUILLEVIC, « J'ai vu le menuisier... », *Terre à bonheur*, Ed. Seghers, 1952

TEXTE 2

Pour un art poétique

1 Prenez un mot prenez-en deux
faites-les cuir' comme des oeufs
prenez un petit bout de sens
puis un grand morceau d'innocence

5 faites chauffer à petit feu
au petit feu de la technique
versez la sauce énigmatique
saupoudrez de quelques étoiles
poivrez et puis mettez les voiles

10 où voulez-vous en venir?
À écrire

Vraiment? à écrire??

Raymond QUENEAU, «Pour un art poétique», *Le Chien à la mandoline*, Ed. Gallimard, 1958

TEXTE 3

1 Suppose et supposons une supposition :
que le mot *ver luisant* se prononce *escarcelle*,
que le mot *chocolat* se prononce *violon*,
que le mot *tirelire* se prononce *hirondelle*.

5 Les dictées tout à coup ont un air bien bizarre.
On regarde voler les tirelires en l'air,
on regarde briller l'escarcelle très tard,
on mange à son goûter du pain et du violon.

Tu me dis *baluchon* : ça veut dire *grosse bête*.

10 *Fourbi* ? C'est un poisson. *Lézard* ? Saule pleureur.

Les mots ne savent plus où donner de la tête :
friture de fourbis, ou lézard rose en fleurs ?

Est-ce escarcelle ou escargot ? Est-ce cargo
ou tire-l'air, ou tire-l'eau, ou tire-d'aile ?

15 Est-ce chacal ou chocolat ? Est-ce hirondelle ? Est-ce rondeau ?
Est-ce vole-au-vent ? Est-ce violoncelle ?

Si on commence à faire trop de suppositions
tout s'en va de travers et rien ne va plus droit :
personne ne demande aux mots la permission

20 et je signe *Hérisson* — qui veut dire : *Claude Roy*.

Claude ROY, *Enfantasques*, Ed. Gallimard, collection « Folio junior », 1974

TEXTE 4

- 1 - Dites donc, un poète, à quoi ça sert ?
- Ça remplace les chiens par des licornes.
- Dites donc, ça n'a pas d'autres talents ?
- Il apporte le rêve à ceux qui n'osent pas rêver.
- 5 - Vous trouvez ça utile, dites donc ?
- Quand il veut, il persuade les comètes de s'arrêter quelques moments chez vous.
- Il trouble l'ordre, dites donc, ce type-là.
- Pas plus qu'un vol de scarabées, pas plus qu'un peu de neige sur l'épaule.
- Il est bon pour l'hospice, dites donc.
- 10 - Il le transformerait en palais de cristal avec mille musiques.
- Qu'on le conduise à la fosse commune, dites donc, ce poète.
- Alors décembre se prolongera jusqu'à la fin de juin.

Alain BOSQUET, *Je ne suis pas un poète d'eau douce*, Ed. Gallimard, 1977.

TEXTE 5

Le Lombric

Conseils à un jeune poète de douze ans

- 1 Dans la nuit parfumée aux herbes de Provence,
le lombric se réveille et bâille sous le sol,
étirant ses anneaux au sein des mottes molles
il les mâche, digère et fore avec conscience.
- 5 Il travaille, il laboure en vrai lombric de France
comme, avant lui, ses père et grand-père ; son rôle,
il le connaît. Il meurt. La terre prend l'obole
de son corps. Aérée, elle reprend confiance.
- Le poète, vois-tu, est comme un ver de terre
- 10 il laboure les mots, qui sont comme un grand champ
où les hommes récoltent les denrées langagières ;
- mais la terre s'épuise à l'effort incessant !
sans le poète lombric et l'air qu'il lui apporte
le monde étoufferait sous les paroles mortes.

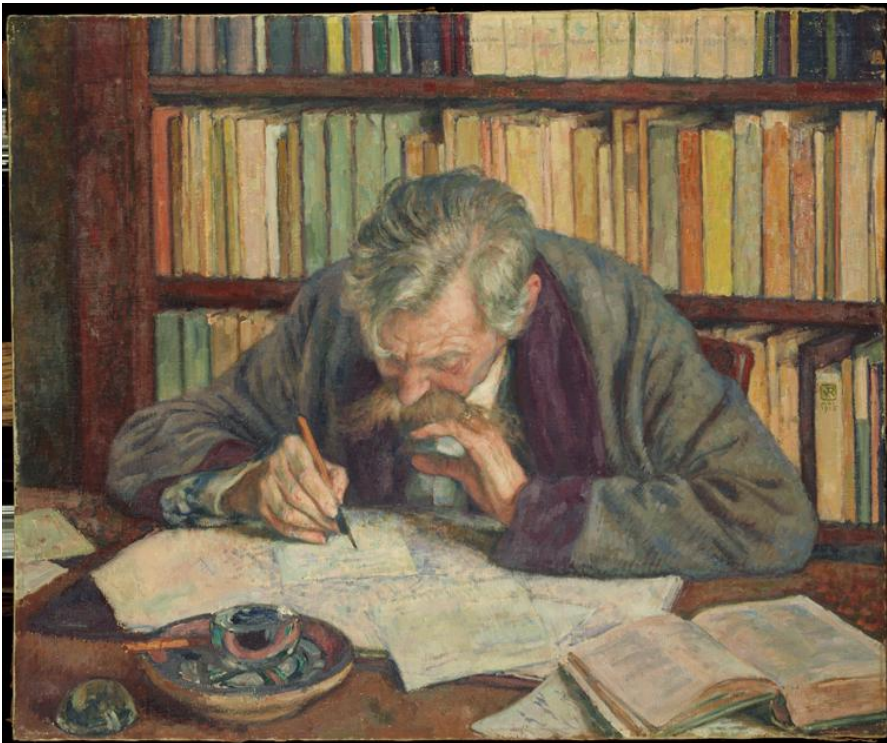
Jacques ROUBAUD, *Les Animaux de tout le monde*, Ed. Seghers, 1990.

Documents complémentaires

La poésie c'est comme des lunettes.

On m'a souvent demandé: la poésie, à quoi ça sert? Avec l'air de dire, sourire en coin: Mon pauvre Monsieur, ne vous donnez pas tant de mal, avec la télévision, le cinéma, le foot et le loto, on a bien ce qu'il nous faut! Et je ne savais pas que répondre parce que la poésie pour moi a toujours été une chose naturelle comme l'eau du ruisseau. Mais j'ai beaucoup réfléchi, et aujourd'hui, je sais: la poésie, c'est comme des lunettes. C'est pour mieux voir. Parce que nos yeux ne savent plus, ils sont fatigués, usés. Croyez-moi, tous ces gens autour de vous, ils ont les yeux ouverts et pourtant petit à petit, sans s'en rendre compte, ils deviennent aveugles. Il n'y a qu'une solution pour les sauver: la poésie. C'est le remède miracle: un poème et les yeux sont neufs. Comme ceux des enfants. A propos des enfants d'ailleurs, j'ai aussi un conseil à donner: les vitamines A, B, C, D, ça ne suffit pas. Si on ne veut pas qu'en grandissant ils perdent leurs yeux magiques, il faut leur administrer un poème par jour. Au moins.

Jean Pierre Siméon



[Théo van Rysselberghe](#). Portrait d'Emile Verhaeren 1915

*** cycle 3, Classe de 6eme Création poétique du monde

- *Épopée de Gilgamesh* (déluge)
- *La Bible* (déluge)
- *Les Métamorphoses* d'Ovide, livre III (le déluge)
- Poème de Victor Hugo, II, *La fin de Satan* (le déluge)
- Documents complémentaires.: Un article de l'encyclopédie informatique Universalis sur les mythes du déluge et des cataclysmes.
- Document iconographique : "*The evening of the deluge*" de William Turner.

Texte 1 épopée de Gilgamesh

La terre alors était riche, les hommes se multipliaient et le monde mugissait comme un taureau sauvage si bien que la rumeur réveilla les dieux. Enlil, indisposé par un tel tumulte alla se plaindre aux grands dieux : l'humanité l'empêchait de dormir. Alors, pour se débarrasser des hommes, Ellil leur envoya trois fléaux successifs : la peste, la sécheresse et la famine. Au bout de six années, les hommes en furent réduits à dévorer leurs filles. Ils ne purent plus effectuer les travaux pour lesquels ils avaient été créés. Ellil décida alors, malgré la volonté des autres dieux, d'envoyer un Déluge afin d'anéantir ce qui restait de l'humanité.

Mais Ea, le seigneur de l'eau sous la terre, source de toutes les connaissances magiques, m'avertit en songe. Il m'ordonna de construire un bateau et me prévint que le déluge durerait sept jours. Sur ses conseils, je démolis ma maison de roseaux et construisis un bateau couvert où je rassemblai la semence de tous les êtres vivants. Les enfants apportèrent la poix pour le calfatage, les charpentiers préparèrent la quille et le bordage. Je construisis sept ponts superposés, divisés par des cloisons. On rangea les provisions dans les cales.

Chaque jour, je tuai des boeufs et des moutons, et pour les travailleurs je fis couler à flots le vin rouge, le vin blanc et le vin nouveau. Je me parfumai la tête ; c'était la fête, comme au temps de l'année nouvelle. Au septième jour la construction du bateau était terminée.

Je portai dans le bateau tout l'or et l'argent que je possédais, je fis monter toute ma famille et mes parents, toutes les bêtes domestiques et les animaux de la plaine. Je fis monter aussi tous les artisans. Shamash, le dieu-soleil, m'avait fixé le moment précis et m'avait dit : " Lorsque le soir qui tient les tempêtes fera tomber la pluie du malheur, entre dans ton bateau et ferme la porte ! "

Le jour venu, je regardai le ciel. Il était sombre et terrifiant. J'entrai alors dans le bateau et je fermai la porte. Aux premières lueurs de l'aurore, un nuage noir monta des profondeurs du ciel, au-dessus de l'horizon lointain. A l'intérieur du nuage, le dieu Adad, dieu des orages et de la pluie, tonnait et devant lui marchaient ses messagers. Le déluge mugissait comme un taureau furieux, les vents hurlaient comme les braiments d'un âne. Le soleil avait disparu, les ténèbres étaient totales. Certains dieux, eux-mêmes terrifiés, fuyaient, rampant le long des murs comme des chiens.

Les nuages s'avançaient en menaçant à travers les montagnes et les plaines. Nergal, le dieu de la peste et de la guerre, arracha les piliers du monde. Ninourta, le dieu chasseur et guerrier, fit éclater les barrages du ciel. Les dieux du monde d'en bas, les dieux Anounnaki, enflammèrent la terre tout entière. Les tonnerres du dieu Adad montèrent au plus haut des cieux et transformèrent toute la lumière en ténèbres opaques. La terre immense se brisa comme une jarre. Les tempêtes du sud se déchaînèrent un jour entier. Les flots couvrirent même le sommet des montagnes. Tous les hommes furent massacrés.

Les tempêtes du Déluge soufflèrent pendant six jours et sept nuits. Le septième jour, l'armée des vents du sud qui avait tout massacré sur son passage, s'apaisa enfin. La mer se calma. La clameur du déluge se tut.

Je regardais le ciel. Un grand silence régnait sur le monde. Je vis que les hommes étaient redevenus de l'argile. Les eaux lisses formaient un toit sur la terre invisible. J'ouvris une petite fenêtre. La lumière inonda mon visage. Je tombai à genou et me mis à pleurer. Au loin, vers l'horizon, j'aperçus une bande de terre. Le bateau accosta au pied du mont Niçir. Je restai là pendant six jours entiers.

Lorsqu'arriva le septième jour, je lâchai une colombe. Elle prit son envol et, comme elle ne trouva où se poser, elle revint au bateau. Je lâchai une hirondelle. Elle prit son envol et, comme elle ne trouva où se poser, elle revint au bateau. Puis je lâchai un corbeau. L'oiseau prit son envol. Il vit que les eaux s'étaient retirées. Il trouva de la nourriture, se posa sur la terre et ne revint plus. Alors je lâchai aux quatre vents tout ce que le bateau avait sauvé des eaux du Déluge puis j'offris un sacrifice aux dieux.

Texte 2 la bible le déluge

Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité. Yahvé vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal. Il regretta d'avoir fait l'homme sur la terre. Yahvé dit : « J'exterminerai de la surface de la terre l'homme que j'ai créé, ainsi que le bétail, les reptiles et les oiseaux du ciel, car je regrette de les avoir faits. » Mais Noé, un homme juste et honnête, trouva grâce à ses yeux. Alors Yahvé dit à Noé : « Fais-toi une arche de bois. Tu disposeras cette arche en cellules et tu l'enduiras de poix en dedans et en dehors. Voici comment tu la feras : l'arche aura trois cents coudées de longueur, cinquante coudées de largeur et trente coudées de hauteur. Tu feras à l'arche une fenêtre ; tu établiras une porte sur le côté de l'arche et tu construiras un étage inférieur, un second et un troisième. Et moi, je vais faire venir le déluge d'eaux sur la terre, pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra. Mais toi, tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi. De tout ce qui vit, de toute chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce, pour les conserver en vie avec toi : il y aura un mâle et une femelle. Et toi, prends de tous les aliments que l'on mange, et fais-en une provision auprès de toi, afin qu'ils te servent de nourriture ainsi qu'à eux. » C'est ce que fit Noé : il exécuta tout ce que Dieu lui avait ordonné. Sept jours après, les eaux du déluge furent sur la terre. Les écluses des cieux s'ouvrirent. La pluie tomba sur la terre quarante jours et quarante nuits. Les eaux grossirent et soulevèrent l'arche, qui s'éleva au-dessus de la terre. Toutes les hautes montagnes furent couvertes. Tous les êtres qui étaient sur la surface de la terre furent exterminés, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles et aux oiseaux du ciel. Il ne resta que Noé, et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. Dieu se souvint de Noé et de tous les animaux qui étaient avec lui dans l'arche. Il fit passer un vent sur la terre et les eaux s'apaisèrent. Les écluses des cieux furent fermées et la pluie ne tomba plus du ciel. L'arche s'arrêta sur les montagnes d'Ararat. Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche. Il lâcha une colombe, pour voir si les eaux avaient diminué à la surface de la terre. Mais la colombe ne trouva aucun lieu pour se poser et elle revint à lui dans l'arche. Il attendit sept jours et il lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. La colombe revint à lui le soir, une feuille d'olivier dans son bec. Noé sut ainsi que les eaux avaient diminué sur la terre. Il attendit encore sept autres jours et il lâcha la colombe. Mais elle ne revint plus à lui. Et Noé sortit, avec ses fils, sa femme, et les femmes de ses fils. Et tous les animaux, de toutes les espèces, sortirent eux aussi de l'arche. Noé bâtit un autel en l'honneur de Yahvé et il offrit des holocaustes. Yahvé sentit une odeur agréable et il dit en son cœur : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme et je ne frapperai plus tout ce qui est vivant, comme je l'ai fait. » Dieu bénit Noé et ses fils et leur dit : « Soyez féconds, multipliez-vous, et remplissez la terre. »

La Bible, *Ancien Testament*, « Genèse » (chap. 6, v. 4, à chap. 9, v. 1), trad. Louis Segond, adaptée par Stanislaw Eon du Val. Des passages ont été coupés.

Texte 3 Les Métamorphoses d'Ovide

Les hommes sont devenus mauvais et ne respectent plus les dieux. Jupiter décide de les punir.

Les dieux ont pris place sur des sièges de marbre. Jupiter, assis sur un trône plus élevé, agite par trois fois sa redoutable chevelure ; et trois fois la terre et la mer et les cieux mêmes en sont ébranlés. Puis il laisse éclater sa colère en ces termes : « Je ne vois aujourd'hui sur terre que des hommes coupables et criminels. J'ai tout tenté pour sauver l'humanité, mais c'est peine perdue : il me faut désormais l'anéantir. Que tous meurent sur-le-champ

! Ils l'ont tous mérité ! » Les dieux approuvent les paroles de Jupiter ; mais la perte du genre humain est pour tous un sujet de douleur. Que deviendra la terre, sans ses habitants ? Le souverain des dieux fait cesser leur inquiétude, en leur promettant une nouvelle race d'hommes, différente de la première. Jupiter songe d'abord à répandre la foudre sur toute la surface de la terre, mais il craint que le gigantesque incendie qu'il créerait n'embrase le ciel, demeure des dieux. Il décide d'anéantir les hommes sous l'eau et déverse du ciel des torrents de pluie. Mais cela ne suffit pas pour apaiser sa colère. Neptune lui apporte alors l'aide des eaux qui lui appartiennent ; il convoque également les dieux des fleuves en leur disant : « Il s'agit de déployer toutes vos forces. Allez, ouvrez vos sources ! Renversez vos digues ! ». Les fleuves débordés roulent à travers les campagnes, entraînant dans leur course les plantes et les arbres, les troupeaux, les hommes, les maisons et les sanctuaires des dieux. Déjà la terre ne se distingue plus de l'Océan : la mer est partout. L'immense débordement des eaux couvre les montagnes et pour la première fois leurs sommets sont battus par les vagues. La plus grande partie du genre humain périt dans les flots : ceux qu'ils ont épargnés deviennent les victimes du supplice de la faim. C'est sur le Parnasse, seul endroit de la terre que les eaux n'aient pas recouvert, que s'arrête la faible barque qui porte Deucalion et sa compagne. Il n'y a pas d'homme plus honnête et plus juste que Deucalion ; il n'y a pas de femme plus respectueuse des dieux que Pyrrha. Quand Jupiter voit le monde changé en une vaste mer, et que sur les milliers d'êtres humains qui l'habitaient, il ne reste plus qu'un homme et une femme, couple innocent et pieux, il écarte les nuages. Neptune dépose alors son trident et rétablit le calme dans son empire. Déjà la mer a retrouvé ses rivages ; les fleuves diminuent et rentrent dans leur lit ; la terre surgit par degrés et paraît s'élever à mesure que les eaux s'abaissent. Le monde est restauré. Mais en regardant la terre vide de toute vie, baignée dans un profond silence, Deucalion ne peut retenir ses larmes : « Ô Pyrrha ! s'écrit-il. Il n'y a plus que nous deux sur la terre. Ne pourrais-je pas, à l'exemple de mon père Prométhée, souffler la vie à l'argile façonnée par mes mains et ainsi faire naître une nouvelle race d'hommes ? Nous sommes, à nous deux, les seuls débris des hommes ; les dieux l'ont ainsi voulu. Ils ont sauvé en nous un modèle des hommes ». Tous deux pleurent, déterminés à implorer le secours des dieux et à consulter l'oracle.

Ovide, Les Métamorphoses, Livre I, trad. Désiré Nisard, adaptée par Stanislaw Eon du Val. Des passages ont été coupés.

Texte 4 Hugo la fin de Satan

II

Tout avait disparu. L'onde montait sur l'onde.
 Dieu lisait dans son livre et tout était détruit.
 Dans le ciel par moments on entendait le bruit
 Que font en se tournant les pages d'un registre.
 L'abîme seul savait, dans sa brume sinistre,
 Ce qu'étaient devenus l'homme, les voix, les monts.
 Les cèdres se mêlaient sous l'onde aux goémons ;
 La vague fouillait l'antre où la bête se vautre.
 Les oiseaux fatigués tombaient l'un après l'autre.
 Sous cette mer roulant sur tous les horizons
 On avait quelque temps distingué des maisons,
 Des villes, des palais difformes, des fantômes
 De temples dont les flots faisaient trembler les dômes ;
 Puis l'angle des frontons et la blancheur des fûts
 S'étaient mêlés au fond de l'onde aux plis confus ;
 Tout s'était effacé dans l'horreur de l'eau sombre.
 Le gouffre d'eau montait sous une voûte d'ombre ;
 Par moments, sous la grêle, au loin, on pouvait voir
 Sur le blême horizon passer un coffre noir ;
 On eût dit qu'un cercueil flottait dans cette tombe.
 Les tourbillons hurlants roulaient l'écume en trombe.

Des lueurs frissonnaient sur la rondeur des flots.
Ce n'était ni le jour, ni la nuit. Des sanglots,
Et l'ombre. L'orient ne faisait rien éclore.
Il semblait que l'abîme eût englouti l'aurore.
Dans les cieux, transformés en gouffres inouïs,
La lune et le soleil s'étaient évanouis ;
L'affreuse immensité n'était plus qu'une bouche
Noire et soufflant la pluie avec un bruit farouche.
La nuée et le vent passaient en se tordant.
On eût dit qu'au milieu de ce gouffre grondant
On entendait les cris de l'horreur éternelle.

Soudain le bruit cessa. Le vent ploya son aile.
Sur le plus haut sommet où l'on pouvait monter
La vague énorme enfin venait de s'arrêter,
Car l'élément connaît son mystère et sa règle.
Le dernier flot avait noyé le dernier aigle.
On n'apercevait plus dans l'espace aplani
Que l'eau qui se taisait dans l'ombre, ayant fini.
Le silence emplissait la lugubre étendue.
La terre, sphère d'eau dans le ciel suspendue,
Sans cri, sans mouvement, sans voix, sans jour, sans bruit,
N'était plus qu'une larme immense dans la nuit.

Documents complémentaires

Les mythes du deluge encyclopedia Universalis

Extrêmement répandus, les mythes de catastrophes cosmiques racontent comment le monde a été détruit et l'humanité anéantie, à l'exception d'un couple ou de quelques survivants. Les mythes du Déluge sont les plus nombreux, et presque universellement connus (bien qu'extrêmement rares en Afrique). À côté des mythes diluviens, d'autres relatent la destruction de l'humanité par des cataclysmes cosmiques : tremblements de terre, incendies, écoulement de montagnes, épidémies. Évidemment, cette fin du monde n'est pas représentée comme radicale, mais plutôt comme la fin d'une humanité, suivie de l'apparition d'une humanité nouvelle. Mais l'immersion totale de la Terre dans les eaux, ou sa destruction par le feu, suivie de l'émersion d'une Terre vierge, symbolisent la régression au Chaos et la cosmogonie.

Dans un grand nombre de mythes, le Déluge est rattaché à une faute rituelle qui a provoqué la colère de l'Être suprême : parfois il résulte simplement du désir d'un Être divin de mettre fin à l'humanité. Mais, si l'on examine les mythes qui annoncent l'imminence du Déluge, on retrouve, parmi les causes principales, non seulement les péchés des hommes, mais aussi la décrépitude du monde. On peut dire alors que le Déluge a ouvert la voie à la fois à une re-crédation du monde et à une régénération de l'humanité.



[William Turner](#) Shade and Darkness - the Evening of the Deluge 1843

cycle 3, classe de 6ème Récits d'aventures 1

Texte 1

Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir

Quels sont ces bruits sourds ?

Écoutez vers l'onde¹

Cette voix profonde

Qui pleure toujours

Et qui toujours gronde,

Quoiqu'un son plus clair

Parfois l'interrompe... -

Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe².

Comme il pleut ce soir !

N'est-ce pas, mon hôte³ ?

Là-bas, à la côte,

Le ciel est bien noir,

La mer est bien haute !

On dirait l'hiver ;

Parfois on s'y trompe... -

Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe.

Oh ! marins perdus !

Au loin, dans cette ombre

Sur la nef⁴ qui sombre,

Que de bras tendus

Vers la terre sombre !

Pas d'ancre de fer

Que le flot ne rompe. -

Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe.

Nochers⁵ imprudents !

Le vent dans la voile

Déchire la toile

Comme avec les dents !

Là-haut pas d'étoile !

L'un lutte avec l'air,

L'autre est à la pompe. -

Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu

Que le nocher rêve,

Quand le flot s'élève,

Chandelier⁶ que Dieu

Pose sur la grève,

Phare au rouge éclair

Que la brume estompe⁷ ! -

Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe.

17 juillet 1836

Victor Hugo, *Les Voix intérieures* (1837)

Texte 2

Brusquement le soleil disparut. Gilliatt leva la tête. La nuée montante venait d'atteindre le soleil. Ce fut comme une extinction du jour, remplacé par une réverbération mêlée et pâle. La muraille de nuée avait changé d'aspect.

Elle n'avait plus son unité. Elle s'était froncée horizontalement en touchant au zénith² d'où elle surplombait sur le reste du ciel. Elle avait maintenant des étages. La formation de la tempête s'y dessinait comme dans une section de tranchée. On distinguait les couches de la pluie et les gisements de la grêle. Il n'y avait point d'éclair, mais une horrible lueur éparse³ ; car l'idée d'horreur peut s'attacher à l'idée de lumière. On entendait la vague respiration de l'orage. Ce silence palpitait obscurément. Gilliatt, silencieux lui aussi, regardait se grouper au-dessus de sa tête tous ces blocs de brume et se composer la difformité des nuages.

Sur l'horizon pesait et s'étendait une bande de brouillard couleur cendre, et au zénith une bande couleur plomb ; des guenilles livides pendaient des nuages d'en haut sur les brouillards d'en bas. Tout le fond, qui était le mur de nuages, était blafard, laiteux, terreux, morne⁶, indescriptible. Une mince nuée blanchâtre transversale, arrivée on ne sait d'où, coupait obliquement, du nord au sud, la haute muraille sombre. Une des extrémités de cette nuée traînait dans la mer. Au point où elle touchait la confusion des vagues, on apercevait dans l'obscurité un étouffement de vapeur rouge. Au-dessous de la longue nuée pâle, de petits nuages, très bas, tout noirs, volaient en sens inverse les uns des autres comme s'ils ne savaient que devenir. Le puissant nuage du fond croissait de toutes parts à la fois, augmentait l'éclipse, et continuait son interposition lugubre.

Il n'y avait plus, à l'est derrière Gilliatt, qu'un porche de ciel clair qui allait se fermer. Sans qu'on eût l'impression d'aucun vent, une étrange diffusion de duvet grisâtre passa, éparpillée et émiettée, comme si quelque gigantesque oiseau venait d'être plumé derrière ce mur de ténèbres. Il s'était formé un plafond de noirceur compacte qui, à l'extrême horizon, touchait la mer et s'y mêlait dans de la nuit. On sentait quelque chose qui avance. C'était vaste et lourd, et farouche. L'obscurité s'épaississait. Tout à coup, un immense tonnerre éclata.

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer* (1866).

Texte 3

Toute l'immensité en tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre. Qui donc crie ainsi ? L'antique épouvante panique était là. Par moments, cela avait l'air de parler, comme si quelqu'un faisait un commandement. Puis des clameurs, des clairons, des trépidations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment appel de l'Océan. Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant le flot ; les vagues, devenues disques sous ces tournoiements, étaient lancées contre les brisants comme des palets gigantesques par des athlètes invisibles. L'énorme écume échevelait toutes les roches. Torrents en haut, baves en bas. Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer. La nuée canonait⁶, les grêlons mitraillaient, la houle escaladait. De certains points semblaient immobiles ; sur d'autres le vent faisait vingt toises par seconde. La mer à perte de vue était blanche ; dix lieues d'eau de savon emplissaient l'horizon. Des portes de feu s'ouvraient. Quelques nuages paraissaient brûlés par les autres, et, sur des tas de nuées rouges qui ressemblaient à des braises, ils ressemblaient à des fumées. Des configurations flottantes se heurtaient et s'amalamaient, se déformant les unes par les autres. Une eau incommensurable ruisselait. On entendait des feux de peloton dans le firmament. Il y avait au milieu du plafond d'ombre une espèce de vaste hotte renversée d'où tombaient pêle-mêle la trombe, la grêle, les nuées, les pourpres, les phosphores, la nuit, la lumière, les foudres, tant ces penchements du gouffre sont formidables !

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer* (1866).

Documents complémentaires



Joseph Vernet

Les Quatre parties du jour : le midi ou la tempête, 1762

Ici, un enfant échappé du naufrage est porté sur les épaules de son père ; là, une femme étendue morte sur le rivage, et son époux qui se désole. La mer mugit, les vents sifflent, le tonnerre gronde, la lueur sombre et pâle des éclairs perce la nuit¹, montre et dérobe la scène. On entend le bruit des flancs d'un vaisseau qui s'entrouvre, ses mâts sont inclinés, ses voiles déchirées ; les uns sur le pont ont les bras levés vers le ciel, d'autres se sont élancés dans les eaux, ils sont portés par les flots contre des rochers voisins où leur sang se mêle à l'écume qui les blanchit ; j'en vois qui flottent, j'en vois qui sont prêts à disparaître dans le gouffre, j'en vois qui se hâtent d'atteindre le rivage contre lequel ils seront brisés. La même variété de caractères, d'actions et d'expressions règne sur les spectateurs : les uns frissonnent et détournent la vue, d'autres secourent, d'autres immobiles regardent ; il y en a qui ont allumé du feu sous une roche ; ils s'occupent à ranimer une femme expirante, et j'espère qu'ils y réussiront.

On voit à gauche un grand rocher ; sur une longue saillie¹ de ce rocher s'élevant à pic au-dessus des eaux, un homme agenouillé et courbé qui tend une corde à un malheureux qui se noie. Voilà qui est bien imaginé. Sur une avance au pied du rocher, un autre homme qui tourne le dos à la mer, qui se dérobe avec les mains dont il se couvre le visage, les horreurs de la tempête ; cela est bien encore. Sur le devant du même côté, un enfant noyé étendu sur le rivage et la mère qui se désole sur son enfant. M. Louthembourg, cela est mieux, mais ne vous appartient pas ; vous avez pris cet incident à Vernet. Au même endroit, plus vers la droite, un époux qui soutient sous les bras sa femme nue et moribonde². Ni cela, non plus, M. Louthembourg ; autre incident emprunté de Vernet. Le reste est une mer orageuse, des eaux agitées et couvertes d'écume. Au-dessus des eaux, un ciel obscur qui se résout en pluie. Tableau cru, dur, sans vérité, sans effet, peint de réminiscence³ de plusieurs autres. Plagiat⁴. Ces eaux de Louthembourg sont fausses, ou celles de Vernet. Ce ciel de Louthembourg est solide et pesant, ou les mêmes ciels de Vernet ont trop de légèreté, de liquidité et de mouvement. M. Louthembourg, allez voir la mer.

Diderot, Salon de 1767.

cycle 3, classe de 6ème Récits d'aventures 2

Texte 1 Cinq semaines en ballon Chapitre I 1863

Texte 2 L'île au trésor Robert Louis Stevenson 1883

Texte 3 L'appel de la forêt Jack London 1903

Texte 4 Bilbo le hobbit –JRR Tolkien 1937

Texte 5 Harry Potter J K Rollins 1997

Texte 1 Cinq semaines en ballon Chapitre I

L'inventeur Samuel Fergusson, accompagné de son domestique Joe et de son ami Dick Kennedy, veut traverser l'Afrique grâce à un ballon gonflé à l'hydrogène. Les trois aéronautes partent de Zanzibar, traversent des aventures et arrivent au Sénégal avant de retourner en Angleterre

(...) — Hourra pour l'intrépide Fergusson!» s'écria l'un des membres les plus expansifs de l'auditoire.(...)

Et le docteur entra au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, pas le moins du monde ému d'ailleurs. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille et de constitution ordinaires; son tempérament sanguin se trahissait par une coloration forcée du visage, il avait une figure froide, aux traits réguliers, avec un nez fort, le nez en proue de vaisseau de l'homme prédestiné aux découvertes; ses yeux fort doux, plus intelligents que hardis, donnaient un grand charme à sa physionomie; ses bras étaient longs, et ses pieds se posaient à terre avec l'aplomb du grand marcheur.

La gravité calme respirait dans toute la personne du docteur, et l'idée ne venait pas à l'esprit qu'il put être l'instrument de la plus innocente mystification.

Aussi, les hourras et les applaudissements ne cessèrent qu'au moment où le docteur Fergusson réclama le silence par un geste aimable. Il se dirigea vers le fauteuil préparé pour sa présentation; puis, debout, fixe, le regard énergique, il leva vers le ciel l'index de la main droite; ouvrit la bouche et prononça ce seul mot: « Excelsior! »

Non! jamais interpellation inattendue de MM. Bright et Cobden, jamais demande de fonds extraordinaires de lord Palmerston pour cuirasser les rochers de l'Angleterre, n'obtinrent un pareil succès. Le discours de sir Francis M... était dépassé, et de haut. Le docteur se montrait à la fois sublime, grand, sobre et mesuré; il avait dit le mot de la situation:

« Excelsior! » (...)

Qu'était donc ce docteur, et à quelle entreprise allait-il se dévouer?

Le père du jeune Fergusson, un brave capitaine de la marine anglaise, avait associé son fils, dès son plus jeune âge, aux dangers et aux aventures de sa profession. Ce digne enfant, qui paraît n'avoir jamais connu la crainte, annonça promptement un esprit vif, une intelligence de chercheur, une propension remarquable vers les travaux scientifiques; il montrait, en outre, une adresse peu commune à se tirer d'affaire; il ne fut jamais embarrassé de rien, pas même de se servir de sa première fourchette, à quoi les enfants réussissent si peu en général.

Bientôt son imagination s'enflamma à la lecture des entreprises hardies, des explorations maritimes; il suivit avec passion les découvertes qui signalèrent la première partie du XIXe siècle; il rêva la gloire des Mungo-Park, des Bruce, des Caillié, des Levaillant, et même un peu, je crois, celle de Selkirk, le Robinson Crusoé, qui ne lui paraissait pas inférieure. Que d'heures bien occupées il passa avec lui dans son île de Juan Fernandez! Il approuva souvent les idées du matelot abandonné; parfois il discuta ses plans et ses projets; il eût fait autrement, mieux peut-être, tout aussi bien, à coup sûr! Mais, chose certaine, il n'eût jamais fui cette bienheureuse île, où il était heureux comme un roi sans sujets....; non, quand il se fût agi de devenir premier lord de l'amirauté!

A la mort du digne capitaine, Samuel Fergusson, âgé de vingt-deux ans, avait déjà fait son tour du monde; il s'enrôla dans le corps des ingénieurs bengalais, et se distingua en plusieurs affaires; mais cette existence de soldat ne lui convenait pas; se souciant peu de commander, il n'aimait pas à obéir. Il donna sa démission, et, moitié chassant, moitié herborisant, il remonta vers le nord de la péninsule indienne et la traversa de Calcutta à Surate. Une simple promenade d'amateur.

De Surate, nous le voyons passer en Australie, et prendre part en 1845 à l'expédition du capitaine Sturt, chargé de découvrir cette mer Caspienne que l'on suppose exister au centre de la Nouvelle-Hollande.

Samuel Fergusson revint en Angleterre vers 1830, et, plus que jamais possédé du démon des découvertes, il accompagna jusqu'en 1853 le capitaine Mac Clure dans l'expédition qui contourna le continent américain du détroit de Behring au cap Farewel.

En dépit des fatigues de tous genres, et sous tous les climats, la constitution de Fergusson résistait merveilleusement; il vivait à son aise au milieu des plus complètes privations; c'était le type du parfait voyageur, dont l'estomac se resserre ou se dilate à volonté, dont les jambes s'allongent ou se raccourcissent suivant la couche improvisée, qui s'endort à toute heure du jour et se réveille à toute heure de la nuit.

Rien de moins étonnant, dès lors, que de retrouver notre infatigable voyageur visitant de 1855 à 1857 tout l'ouest du Tibet en compagnie des frères Schlagintweit, et rapportant de cette exploration de curieuses observations d'ethnographie.

texte 2 L'île au trésor Robert Louis Stevenson

Jim Hawkins, un enfant anglais du XIIIème, est le fils d'un aubergiste. Un jour, un vieux marin nommé Billy Bones s'installe à l'auberge pour quelques mois. Jim est fasciné par ce marin colérique, violent et ivrogne. Un jour, le marin reçoit la visite de Pew, qui lui annonce qu'il va bientôt mourir. Après la mort de Billy, Jim ouvre le coffre du pirate, et trouve une carte indiquant l'emplacement d'un trésor. Il part alors sur un navire à la recherche du précieux butin. Lors du voyage, il apprend que la plupart des marins du navire sont des pirates qui veulent se rebeller pour s'emparer du trésor. Le navire arrive à l'île, puis diverses péripéties arrivent. Pour finir, le trésor tombe entre les mains de Jim et de ses amis. Le navire reprend la mer avec sa précieuse cargaison et finit par regagner l'Angleterre.

C'est sur les instances de M. le chevalier Trelawney, du docteur Livesey et de tous ces messieurs en général, que je me suis décidé à mettre par écrit tout ce que je sais concernant l'île au trésor, depuis A jusqu'à Z, sans rien excepter que la position de l'île, et cela uniquement parce qu'il s'y trouve toujours une partie du trésor. Je prends donc la plume en cet an de grâce 17..., et commence mon récit à l'époque où mon père tenait l'auberge de l'Amiral Benbow, en ce jour où le vieux marin, au visage basané et balafre d'un coup de sabre, vint prendre gîte sous notre toit. [...]

Cet hiver-là fut très froid et marqué par des gelées fortes et prolongées ainsi que par de rudes tempêtes; et, dès son début, nous comprîmes que mon pauvre père avait peu de chances de voir le printemps. Il baissait chaque jour, et comme nous avions, ma mère et moi, tout le travail de l'auberge sur les bras, nous étions trop occupés pour accorder grande attention à notre fâcheux pensionnaire. [...]

Un jour, un pirate, Chien-Noir, entra dans l'auberge pour parler avec le marin. Quand je revins avec le rhum, ils étaient déjà installés de chaque côté de la table servie pour le déjeuner du capitaine

: Chien-Noir auprès de la porte, et assis de biais comme pour surveiller d'un œil son vieux copain, et de l'autre, à mon idée, sa ligne de retraite.

Il m'enjoignit de sortir en laissant la porte grande ouverte.

— On ne me la fait pas avec les trous de serrure, fiston, ajouta-t-il.

Je les laissai donc ensemble et me réfugiai dans l'estaminet

J'eus beau prêter l'oreille, comme de juste, il se passa un bon moment où je ne saisis rien de leur bavardage, car ils parlaient à voix basse; mais peu à peu ils élevèrent le ton, et je discernai quelques mots, principalement des jurons, lancés par le capitaine.

[Quelques jours plus tard, l'auberge se fit attaquer par des pirates]

L'instant d'après, nous dévalions l'escalier dans les ténèbres, laissant notre chandelle auprès du coffre vide; nous prenions la porte et nous gagnions au pied. Le brouillard commençait à se dissiper et la lune éclairait déjà en plein les hauteurs qui nous entouraient; heureusement pour nous, le chemin creux et les environs de l'auberge se trouvaient encore plongés dans la brume et une obscurité relative favorisait notre fuite, au moins au début. Mais nous avions à franchir un espace éclairé, à peu près à mi-chemin du village. Et le pis, c'est qu'un bruit de pas nombreux se faisait déjà entendre derrière nous. Bientôt, nous eûmes la certitude que ces pas étaient ceux d'une troupe d'hommes se dirigeant vers l'auberge et dont l'un portait une lanterne.

«Mon enfant, dit tout à coup ma mère, prends l'argent et sauve-toi!... Je crois que je vais défaillir.» C'était fini: nous allions être pris!... Ah! que j'en voulais à nos voisins de leur indigne lâcheté!... Par bonheur, nous touchions presque au petit pont. Tant bien que mal, j'aidai ma mère à marcher jusqu'au bord du fossé. En y arrivant, elle poussa un soupir, et tomba évanouie sur mon épaule. Je ne sais où je trouvai la force nécessaire pour la pousser où plutôt la traîner jusqu'au fond du fossé, tout contre l'arche du pont. Je ne pouvais faire plus: le pont était trop bas pour me permettre autre chose que de me cacher dessous, mince comme j'étais, en rampant sur les genoux et les mains. Il fallut donc rester là, ma mère presque absolument envue de la route, et tous deux à portée de voix de l'auberge.

Chose étrange en pareille situation: la curiosité fut bientôt chez moi plus forte que la frayeur. Au bout de quelques instants, il me devint impossible de rester en place, et, rampant doucement au bord du fossé, j'allai m'abriter derrière un buisson de genêt, d'où je voyais la route et la porte de l'auberge.

Texte 3 L'appel de la forêt Jack London

Buck est un chien qui appartient à un avocat américain. En 1897, il est enlevé à son maître, et vendu à un éleveur de chiens de traîneau. Buck doit donc trouver la force de survivre et de s'adapter au froid de l'Alaska. Il devra s'imposer aux autres chiens de la meute, il apprend à voler de la viande ainsi qu'à se battre, et il finit par prendre la direction de l'attelage. Il est vendu et revendu plusieurs fois, jusqu'à être acheté par un maître respectable, John Thornton. Mais lorsque Thornton est tué, Buck retrouve les instincts du loup et tue les agresseurs. Rendu à la nature, il se mêle à une meute de loups dont il devient le mâle dominant

Le monarque absolu de ce beau royaume était, depuis quatre ans, le chien Buck, magnifique animal dont le poids et la majesté tenaient du gigantesque terre-neuve Elno, son père, tandis que sa mère Sheps, fine chienne colley de pure race écossaise, lui avait donné la beauté des formes et l'intelligence humaine de son regard. L'autorité de Buck était indiscutée. Il régnait sans conteste non seulement sur la tourbe insignifiante des chiens d'écurie, sur le carlin japonais Toots, sur le mexicain Isabel, étrange créature sans poil dont l'aspect prêtait à rire, mais encore sur tous les habitants du même lieu que lui. Majestueux et doux, il était le compagnon inséparable du juge, qu'il suivait dans toutes ses promenades, il s'allongeait d'habitude aux pieds de son maître, dans la bibliothèque, le nez sur ses pattes de devant, clignant des yeux vers le feu, et ne marquant que par un imperceptible mouvement des sourcils l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui se passait autour de lui. Mais apercevait-il au-dehors les fils aînés du juge, prêts à se mettre en selle, il se levait d'un air digne et daignait les escorter; de même, quand les jeunes gens prenaient leur bain matinal dans le grand réservoir cimenté du jardin, Buck considérait de son devoir d'être de la fête. Il ne manquait pas non plus d'accompagner les jeunes filles dans leurs promenades à pied ou en voiture; et parfois on le voyait sur les pelouses, portant sur son dos les petits-enfants du juge, les roulant sur le gazon et faisant mine de les dévorer, de ses deux rangées de dents étincelantes. Les petits l'adoraient, tout en le craignant un peu, car Buck exerçait sur eux une surveillance sévère et ne permettait aucun écart à la règle. D'ailleurs, ils n'étaient passeurs à le redouter, le sentiment de sa propre importance et le respect universel qui l'entourait investissant le bel animal d'une dignité vraiment royale.

Texte 4 Bilbo le hobbit –JRR Tolkien

Le hobbit Bilbo Bessac mène une existence tranquille. Un jour, le magicien Gandalf lui rend visite avec 13 nains et demande à Bilbo de les aider à vaincre un dragon qui leur a volé leurs richesses. En chemin, ils rencontrent des Gobelins. Bilbo rencontre alors une curieuse créature, Gollum, et récupère un anneau. Après bien des aventures et plusieurs batailles, les nains et Bilbo ressortent vainqueurs. Bilbo rentre chez lui avec un coffret rempli d'argent, un autre d'or, et l'anneau.

Dans un trou vivait un hobbit. [...]Ce hobbit était un hobbit très cossu, et il s'appelait Saquet. [...]Mais qu'est-ce que les hobbits ? Je pense que, de nos jours, une description est nécessaire, vu la raréfaction de leur espèce et leur crainte des Grands, comme ils nous appellent. Ce sont (ou c'étaient) des personnages de taille menue, à peu près la moitié de la nôtre, plus petits donc que les nains barbus. Les hobbits sont imberbes. Il n'y a guère de magie chez eux que celle, tout ordinaire et courante, qui leur permet de disparaître sans bruit et rapidement [...]. Ils ont une légère tendance à bedonner; ils s'habillent de couleurs vives (surtout de vert et de jaune) ; ils ne portent pas de souliers, leurs pieds ayant la plante faite d'un cuir naturel et étant couverts du même poil brun, épais et chaud, que celui qui garnit leur tête et qui est frisé ; ils ont de longs doigts bruns et agiles et de bons visages, et ils rient d'un rire ample et profond (surtout après les repas, qu'ils prennent deux fois par jour quand ils le peuvent). Et maintenant vous en savez assez pour la poursuite de notre récit.

[Un magicien, Gandalf, et des nains arrivent dans la maison de Bilbo. Ils mangent, boivent, chantent et dansent.]

En les entendant chanter, le hobbit sentit remuer en lui l'amour des belles choses faites par le travail manuel, l'adresse et la magie, un amour féroce et jaloux, le désir empreint au cœur des nains. Alors, quelque chose de tookien s'éveilla en lui, il souhaita aller voir les grandes montagnes, entendre les pins et les cascades, explorer les cavernes et porter une épée au lieu d'une canne. Il regarda par la fenêtre. Les étoiles luisaient au-dessus des arbres dans un ciel noir. Il pensa aux bijoux des nains, scintillant dans des cavernes obscures.

Texte 5 Harry Potter

Harry, en effet, n'était pas un garçon normal. Pour tout dire, il était même difficile d'être aussi peu normal que lui.

Car Harry Potter était un sorcier—un sorcier qui venait de terminer sa première année d'études au collège Poudlard, l'école de sorcellerie. Et si les Dursley n'étaient pas très heureux de le revoir pendant les vacances, leur infortune n'était rien comparée à celle de Harry.

Poudlard lui manquait tellement qu'il avait l'impression de ressentir en permanence une douleur dans le ventre. Le château lui manquait, avec ses passages secrets, ses fantômes, ses cours (sauf peut-être celui de Rogue, le maître des potions), le courrier apporté par des hiboux, les banquets dans la Grande Salle, les nuits dans le lit à baldaquin du dortoir de la tour, les visites à Hagrid, le garde-chasse, qui habitait une cabane en lisière de la forêt interdite, et surtout, le Quidditch, le sport le plus populaire dans le monde des sorciers (six buts, quatre balles volantes, quatorze joueurs évoluant sur des manches à balai).

Dès que Harry était rentré à la maison, l'oncle Vernon s'était empressé de ranger dans un placard sous l'escalier ses livres de magie, ses robes de sorcier, son chaudron, sa baguette magique et son balai haut de gamme, un Nimbus 2000. Peu importait aux Dursley que le manque d'entraînement fasse perdre à Harry sa place d'attrapeur dans l'équipe de Quidditch. Et peu leur importait qu'il ne puisse pas faire ses devoirs de vacances. Les Dursley étaient ce que les sorciers appellent des Moldus, c'est-à-dire des gens qui n'ont pas la moindre goutte de sang magique dans les veines.

Pour eux, avoir un sorcier dans la famille représentait une honte infamante. L'oncle Vernon avait exigé que la cage d'Hedwige, la chouette de Harry, soit cadenassée pour l'empêcher de porter quelque message que ce soit dans le monde des sorciers.

Harry ne ressemblait en rien au reste de la famille. L'oncle Vernon était grand, avec une énorme moustache noire et quasiment pas de cou. La tante Pétunia avait un visage chevalin et une silhouette osseuse. Dudley était blond, rosé et gras comme un porc. Harry, au contraire, était petit et maigre, avec de grands yeux verts étincelants et des cheveux d'un noir de jais qu'il n'arrivait jamais à coiffer. Il portait des lunettes rondes et une mince cicatrice en forme d'éclair marquait son front. Cette cicatrice faisait de Harry un être exceptionnel, même pour un sorcier. Seule trace d'un passé mystérieux, ce petit éclair sur le front lui avait valu de se retrouver sur le perron des Dursley onze ans auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un bébé.

A l'âge d'un an, Harry avait réussi à survivre au terrible maléfice que lui avait lancé le mage le plus redoutable de tous les temps, Lord Voldemort, dont le nom restait si effrayant que la plupart des sorcières et sorciers n'osaient pas le prononcer. Les parents de Harry avaient succombé à l'attaque de Voldemort, mais Harry avait survécu, avec pour seul souvenir cette cicatrice en forme d'éclair. Par un mystère que personne n'était jamais parvenu à éclaircir, les pouvoirs de Voldemort avaient été détruits à l'instant même où il avait tenté sans succès de tuer Harry.

Ainsi, Harry avait été élevé par la sœur de sa mère disparue et par son mari. Il avait passé dix ans chez les Dursley, en croyant ce que les Dursley lui avaient dit de ses parents, c'est-à-dire qu'ils s'étaient tués dans un accident de voiture, et sans jamais comprendre pourquoi, sans le vouloir, il provoquait toujours d'étranges phénomènes autour de lui.

Enfin, un an plus tôt exactement, le collège Poudlard lui avait écrit une lettre. La vérité lui avait alors été révélée et Harry avait pris sa place à l'école des sorciers où lui et sa cicatrice étaient déjà célèbres...



Quatre images de Tintin Hergé

Cycle 4 Classe de 5ème : Récits de création et création poétique la nature

Texte 1 Hymne à la terre

Je te salue, ô Terre, ô Terre porte-grains,
Porte-or, porte-santé, porte-habits, porte-humains,
Porte-fruits, porte-tours, mère, belle, immobile,
Patiente, diverse, odorante, fertile,
Vêtue d'un manteau tout damassé de fleurs,
Passemmenté de flots, bigarré de couleurs.
Je te salue, ô cœur, racine, base ronde,
Pied du grand animal qu'on appelle le Monde,
Chaste épouse du Ciel, solide fondement
Des étages divers d'un si grand bâtiment.
Je te salue, ô sœur, mère, nourrice, hôtesse
Du Roi des animaux. Tout, ô grande princesse,
Vit en faveur de toi. [...]

Guillaume de Saluste du Bartas, « La Première Semaine », III 851-862, in *La Semaine, ou Création du monde*, 1578

Texte 2 « Soleils couchants »

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues ;
Sous leurs flots par moments flamboie¹ un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor ;
Tantôt fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière ;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons ;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées ;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir ;
Cent nuages ardents⁴ luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées. [...]

Victor Hugo, « Soleils couchants », in *Feuilles d'automne*, 1831

Texte 3 « Tu dis »

Tu dis sable
Et déjà,
La mer est à tes pieds.

Tu dis forêt
Et déjà,
Les arbres te tendent leurs bras.

Tu dis colline
Et déjà,
Le sentier court avec toi vers le sommet.

Tu dis nuage
Et déjà,
Un cumulus¹ t'offre la promesse d'un voyage.

Tu dis poème
Et déjà,
Les mots volent et dansent
Comme étincelles dans la cheminée.

Joseph Paul Schneider, « Tu dis », *Entre l'arbre et l'écorce*, Grassin, 1965

Texte 4 « La forêt »

Je ne suis pas
Une addition d'arbres.

Le chat huant¹ le sait,
Le répète.

Lui qui est ma voix,
Le meilleur de mes voix. [...]

Je suis silence.
Je suis une amphore² de silence. [...]

Je suis comme j'étais
Il y a des millénaires.

Les amoureux le savent
Sans le savoir.

En moi ils aiment
Comme nulle part ailleurs.

Ils s'aiment
Dans l'origine. [...]

J'ai mes bêtes,
Elles me comprennent,

Du lièvre à la coccinelle
Du chevreuil à la fourmi.

Elles se voient perdues
Quand elles me quittent,
Quand on m'abat. [...]

Eugène Guillevic, « La forêt » in *Motifs*, 1981-1984

Texte 5 « Passage d'un poète »

[...]

Le poète est passé : le ruisseau qui hésite,
Deviens fleuve royal ;
Il n'a plus de repos ni de limites :
Il ressemble au cheval.

Le poète est passé : au milieu du silence
S'organise un concert,
Comme un lilas : une pensée se pense,
Le monde s'est ouvert.

Le poète est passé : un océan consume¹
Ses bateaux endormis.
La plage est de l'or et tous les ors s'allument
Pour s'offrir aux amis.

Le poète est passé : il n'est plus de délire²
Qui ne soit œuvre d'art.
Le vieux corbeau devient un oiseau-lyre³.
Il n'est jamais trop tard.

Pour vivre quinze fois : si le poète hirsute⁴
Repasse avant l'été,
Consultez-le car de chaque minute
Il fait l'éternité.

Alain Bosquet, « Passage d'un poète », extrait, *Un jour après la vie*, 1984, Éditions Gallimard



Le Voyageur contemplant une mer de nuages, 1818, Caspar David Friedrich,

Œuvre intégrale : *Le Mariage forcé* de Molière

- Texte 1 : scène 1
- Texte 2 : scène 2
- Texte 3 : scène 7
- Texte 4 : scènes 9 et 10
- Doc compl : Le frontispice de l'édition de 1682.

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, GÉRONIMO.

SGANARELLE.- Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis ; et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

GÉRONIMO.- Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.- Ah ! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; et j'allais chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.- Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.- Pour vous communiquer une affaire, que j'ai en tête ; et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.- Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre ; et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.- Mettez donc dessus , s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire, sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.- Je vous suis obligé, de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.- Mais auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout ; et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.- Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.- Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami, qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.- Vous avez raison.

SGANARELLE.- Et dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.- Cela est vrai.

SGANARELLE.- Promettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.- Je vous le promets.

SGANARELLE.- Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.- Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.- C'est que je veux savoir de vous, si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.- Qui, vous ?

SGANARELLE.- Oui, moi-même en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

GÉRONIMO.- Je vous prie auparavant, de me dire une chose.

SGANARELLE.- Et quoi ?

GÉRONIMO.- Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGANARELLE.- Moi ?

GÉRONIMO.- Oui.

SGANARELLE.- Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

GÉRONIMO.- Quoi ! Vous ne savez pas à peu près votre âge ?

SGANARELLE.- Non. Est-ce qu'on songe à cela ?

GÉRONIMO.- Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années, lorsque nous fîmes connaissance ?

SGANARELLE.- Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

GÉRONIMO.- Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

SGANARELLE.- Huit ans.

GÉRONIMO.- Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.- Sept ans.

GÉRONIMO.- Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGANARELLE.- Cinq ans, et demi.

GÉRONIMO.- Combien y a-t-il, que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE.- Je revins en cinquante-six

GÉRONIMO.- De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans , ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept. Sept ans en Angleterre, font vingt-quatre. Huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que sur votre propre confession, vous êtes, environ, à votre cinquante-deuxième, ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.- Qui, moi ? Cela ne se peut pas.

GÉRONIMO.- Mon Dieu, le calcul est juste. Et là-dessus je vous dirai franchement, et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout. Et si l'on dit, que la plus grande de toutes les folies, est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement

ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.- Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier ; et que je ne serai point ridicule en épousant la fille, que je recherche.

GÉRONIMO.- Ah ! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.- C'est une fille, qui me plaît ; et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.- Vous l'aimez de tout votre cœur ?

SGANARELLE.- Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.- Vous l'avez demandée ?

SGANARELLE.- Oui, c'est un mariage, qui se doit conclure ce soir ; et j'ai donné parole.

GÉRONIMO.- Oh ! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.- Je quitterais le dessein que j'ai fait ? Vous semble-t-il, Seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans, qui paraisse plus frais, et plus vigoureux, que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais ? Et voit-on que j'aie besoin de carrosse, ou de chaise, pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde ? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour ? Et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? Hem, hem, hem : eh ? Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO.- Vous avez raison : je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.- J'y ai répugné autrefois : mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses ; qui me dorlotera, et me viendra frotter, lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles ; et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes ; que j'aurai le plaisir de voir des créatures, qui seront sorties de moi ; de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau ; qui se joueront continuellement dans la maison ; qui m'appelleront leur papa, quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO.- Il n'y a rien de plus agréable que cela ; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.- Tout de bon ; vous me le conseillez ?

GÉRONIMO.- Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.- Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO.- Hé ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier ?

SGANARELLE.- Dorimène.

GÉRONIMO.- Cette jeune Dorimène, si galante, et si bien parée ?

SGANARELLE.- Oui.

GÉRONIMO.- Fille du seigneur Alcantor ?

SGANARELLE.- Justement.

GÉRONIMO.- Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE.- C'est cela.

GÉRONIMO.- Vertu de ma vie !

SGANARELLE.- Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO.- Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.- N'ai-je pas raison, d'avoir fait ce choix ?

GÉRONIMO.- Sans doute . Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.- Vous me comblez de joie, de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil ; et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.- Je n'y manquerai pas ; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.- Serviteur.

GÉRONIMO.- La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ? Ô le beau mariage ! ô le beau mariage !

SGANARELLE.- Ce mariage doit être heureux ; car il donne de la joie à tout le monde ; et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE II

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE .- Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue ; et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE.- Voici ma maîtresse, qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! Quel air ! et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier ? Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

DORIMÈNE.- Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.- Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds ; et je serai maître de tout : de vos petits yeux éveillés ; de votre petit nez fripon ; de vos lèvres appétissantes ; de vos oreilles amoureuses ; de votre petit menton joli ; de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin toute votre personne sera à ma discrétion ; et je serai à même, pour vous caresser, comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DORIMÈNE.- Tout à fait aise, je vous jure : car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté, qu'il me donne ; et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte, où

j'étais avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre ; je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous . Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela ; et que la solitude me désespère. J'aime le jeu ; les visites ; les assemblées ; les cadeaux, et les promenades ; en un mot toutes les choses de plaisir ; et vous devez être ravi, d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble ; et je ne vous contraindrai point dans vos actions ; comme j'espère que de votre côté vous ne me contraindrez point dans les miennes : car pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle ; et qu'on ne se doit point marier, pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle ; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? Je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.- Ce sont quelques vapeurs, qui me viennent de monter à la tête .

DORIMÈNE.- C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens : mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu, il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut ; et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE VII

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE.

LYCASTE.- Quoi ? belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMÈNE.- Sans raillerie.

LYCASTE.- Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMÈNE.- Tout de bon.

LYCASTE.- Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMÈNE.- Dès ce soir.

LYCASTE.- Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous ; et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMÈNE.- Moi, point du tout. Je vous considère toujours de même ; et ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour ; et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien. Vous n'en avez point aussi ; et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde ; et qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise ; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon, que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu ; et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis ; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel, l'heureux état de veuve. Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en saurait dire.

LYCASTE.- Est-ce là Monsieur... ?

DORIMÈNE.- Oui, c'est Monsieur, qui me prend pour femme.

LYCASTE.- Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne. Et vous, Mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver ; et Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.- C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse ; et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SGANARELLE.- Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent : mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà.

SCÈNE IX

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, parlant toujours d'un ton doux et humble.- Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE.- Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.- Mon père, m'a dit, Monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.- Oui, Monsieur, c'est avec regret : mais...

ALCIDAS.- Oh ! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.- J'en suis fâché, je vous assure ; et je souhaiterais...

ALCIDAS.- Cela n'est rien, vous dis-je. (Lui présentant deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.- De ces deux épées ?

ALCIDAS.- Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.- À quoi bon ?

ALCIDAS.- Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur, après la parole donnée ; je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment, que je viens vous faire.

SGANARELLE.- Comment ?

ALCIDAS.- D'autres gens feraient du bruit, et s'emporteraient contre vous : mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je viens vous dire civilement, qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.- Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.- Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.- Je suis votre valet : je n'ai point de gorge à me couper. La vilaine façon de parler que voilà !

ALCIDAS.- Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.- Eh ! Monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.- Dépêchons vite, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.- Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.- Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.- Nenni, ma foi.

ALCIDAS.- Tout de bon ?

SGANARELLE.- Tout de bon.

ALCIDAS .- Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole : je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre : je vous donne des coups de bâton, tout cela est dans les formes ; et vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE.- Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCIDAS .- Allons, Monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.- Encore !

ALCIDAS.- Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.- Monsieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.- Assurément ?

SGANARELLE.- Assurément.

ALCIDAS .- Avec votre permission donc...

SGANARELLE.- Ah ! ah ! ah ! ah !

ALCIDAS.- Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur .

SGANARELLE.- Hé bien ! j'épouserai, j'épouserai...

ALCIDAS.- Ah ! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison ; et que les choses se passent doucement : car enfin vous êtes l'homme du monde, que j'estime le plus, je vous jure ; et j'aurais été au

désespoir, que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

SCÈNE X

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.- Mon père, voilà Monsieur, qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce ; et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.- Monsieur, voilà sa main : vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel ! M'en voilà déchargé ; et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage



- Le frontispice de l'édition de 1682.

Cycle 4 , classe de 5e – « Vivre en société, participer à la société – Avec autrui : familles, amis, réseaux »

Texte 1 Extrait du Champ de personne, 1995, Daniel PICOULY.

La cantine de l'école, c'est une sorte de gros casse-croûte. Un hachis-parmentier-salade-vertecompote-de-pommes calé entre deux belles tranches de récréation. La première tranche est consacrée aux filles de l'école des filles. Celles de derrière le mur. Les invisibles. La deuxième est plus digestive : gendarmes-voleurs, déli-délo, bagarres, billes et touchette. S'approcher du mur des filles est toute une entreprise. Il ne faut être ni trop petit ni trop grand. (...) Reste l'entre-deux. Il est composé de ceux qui savent grimper au mur, les ouistitis, et de ceux qui ne peuvent pas, les culs de plomb. Mais un ouistiti peut se mettre au service d'un cul de plomb. Alors il devient « facteur ». Ça vaut pas mal de boîtes de coco, de réglisses, de caramels, de guimauves. Moi, je suis le facteur de Bonbec, mon voisin de classe. C'est une sorte d'ogre à friandises, les poches toujours pleines de tous les bonbons de la création. Il est amoureux d'une grande plate avec des taches de rousseur, dont le sourire « brille au soleil comme de l'argent ». C'est lui qui dit comme ça. C'est dangereux de faire le facteur. On risque de se faire prendre par une maîtresse et de se retrouver au piquet à l'école des filles, dans une classe de CM2, sur l'estrade, les mains sur la tête, une ardoise dans le dos avec écrit « Je voulais voir marcher les filles » signé de son nom et de son prénom. C'est exactement ce qui m'est arrivé ce jour-là. – Qu'est-ce que tu faisais sur le mur ? – Je voulais voir marcher les filles. – Eh bien, on va marquer ça. Je suis plutôt fier, c'est la première fois qu'on écrit une phrase de moi, en gros. (...) Les mains sur la tête, je traverse le préau où des petites de CE2 font de la gymnastique dans leurs shorts bouffants à élastique. Je me retrouve sur une estrade, dos à la classe qui murmure. J'aimerais bien, moi aussi, en avoir un élastique à mon short, et un gros. Je le sens descendre. Les poches sont pleines de cales que je viens de gagner à la récréation en plumant Lali. Un vrai trésor d'agates. À mon tour d'être plumé, si mon short continuer à descendre. Les filles vont voir mes fesses toutes nues comme un derrière de poulet au marché. J'ai beau me contorsionner, gonfler le ventre, me porter sur une jambe, puis l'autre, je perds millimètre après millimètre. (...) Je tente de remonter mon short. – On garde les mains sur la tête ! La ficelle de ma ceinture vient de décrocher de l'os de la hanche. Je révise rapidement mon cours sur le squelette humain : plus le moindre petit os pour la retenir. Pourtant, on en a 272. Ça va être le toboggan magique de la Fête à Neu-Neu et la découverte du trésor des Deux Lunes. Mon trésor à moi, ce sont mes agates... Dans la vie, mieux vaut perdre son trésor que la face...

Texte 2 Extrait de La Promesse de l'aube, 1960, Romain GARY.

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois. Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie. Elle avait huit ans et elle s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties, qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin. Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi : tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon cœur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y eût plus jamais de place pour un autre homme sans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjuguier. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage ruisselât de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là, continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coup, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis les trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme ne passant : - Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-postes. C'est

ainsi que mon martyr commença. Au cours des jours qui suivirent, je mangeai pour Valentine plusieurs poignées de vers de terre, un grand nombre de papillons, un kilo de cerises avec les noyaux, une souris et, pour finir, je peux dire qu'à neuf ans, c'est-à-dire bien plus jeune que Casanova, je pris place parmi les plus grands amants de tous les temps, en accomplissant une prouesse amoureuse que personne, à ma connaissance, n'est jamais venu égaler. Je mangeai pour ma bien-aimée un soulier en caoutchouc. Dieu sait ce que les femmes m'ont fait avaler dans ma vie, mais je n'ai jamais connu une nature aussi insatiable. C'était une Messaline² doublée d'une Théodora de Byzance³. Après cette expérience, on peut dire que je connaissais tout de l'amour. Mon éducation était faite. Je n'ai fait, depuis, que continuer sur ma lancée.

. 2 *Messaline : épouse de l'empereur romain Claude (Ier siècle après J.-C.), elle exerçait sur lui un pouvoir absolu.* 3 *Théodora de Byzance : impératrice d'Orient (VIe siècle après J.-C.) ; danseuse et prostituée, elle devint l'épouse de l'empereur Justinien. Intelligente et ambitieuse, elle fit sa conseillère et influença sa politique.*

Texte 3 Extrait de Vipère au poing, 1948, Hervé BAZIN.

Ainsi tu t'es toi-même prêtée à notre jeu. Tu ne pouvais pas ne plus t'y prêter. Et puis, ça ne te déplaît pas, ma tendre mère ! Au dîner, en silence, voilà le bon moment. Rien à dire. Tu ne me prendras pas en défaut. J'ai les mains sur la table. Mon dos n'offense pas la chaise. Je suis terriblement correct. Aucune faille légale dans mon attitude. Je peux te regarder fixement. Folcoche, c'est mon droit. Je te fixe donc, je te fixe éperdument. Je ne fais que cela de te fixer. Et je te parle en moi. Je te parle et tu ne m'entends pas. Je te fis : « Folcoche ! regarde-moi donc, Folcoche, je te cause ! » Alors ton regard se lève de dessus tes nouilles à l'eau, ton regard se lève comme une vipère et se balance, indécis, cherchant l'endroit faible qui n'existe pas. Non, tu ne mordras pas, Folcoche ! les vipères, ça me connaît. Je m'en fous, des vipères. Tu as dit toi-même, un jour, devant moi, que, tout enfant, j'en avais étranglé une ... « Une faute impardonnable de ma belle-mère, sifflais-tu, un manque inouï de surveillance ! cet enfant a été l'objet d'une grande grâce ! » Et, ce disant, le ton de ta voix reprochait cette grâce au Ciel. Mais ton regard est entré dans le mien et ton jeu est entré dans mon jeu. Toujours en silence, toujours infiniment correct comme il convient, je te provoque avec une grande satisfaction. Je te cause, Folcoche, m'entends-tu ? Oui, tu m'entends. Alors, je vais te dire : « T'es moche ! Tu as les cheveux secs, le menton mal foutu, les oreilles trop grandes. T'es moche, ma mère. Et si tu savais comme je ne t'aime pas ! Je te le dis avec la même sincérité que le « va, je ne te hais point » de Chimène, dont nous étudions en ce moment le cornélien caractère. Moi, je ne t'aime pas. Je pourrais te dire que je te hais, mais ça serait moins fort. Oh ! Tu peux durcir ton vert de prunelle, ton vert-de-gris de poison de regard. Moi, je ne baisserai pas les yeux. D'abord, parce que ça t'emmerde. Ensuite, parce que Chiffé me regarde avec admiration, lui qui sait que je tente de battre le record des sept minutes vingt-trois secondes que j'ai établi l'autre jour et qu'il est en train de contrôler sans en avoir l'air sur la montre-bracelet de ton propre poignet. Je te pistolète à mort, aujourd'hui. (...) Tu vois que je suis toujours en face de toi, mon regard tendu vers ta vipère de regard à toi, tendu comme une main et serrant, serrant tout doucement, serrant jusqu'à ce qu'elle crève. Hélas ! pure illusion d'optique. Façon de parler. Tu ne crèveras pas. Tu siffleras encore. Mais ça ne fait rien. Frédie, par de minuscules coups d'ongle sur la table, vient de m'annoncer que j'ai battu le record, que j'ai tenu huit minutes la pistolétade. Huit minutes, Folcoche ! et je continue ... Ah ! Folcoche de mon cœur ! Par les yeux, je te crache au nez. Je te crache au front, je te crache ... » « Frédie ! Tu as fini de faire l'imbécile avec tes ongles. » C'est fini. Tu es vaincue.

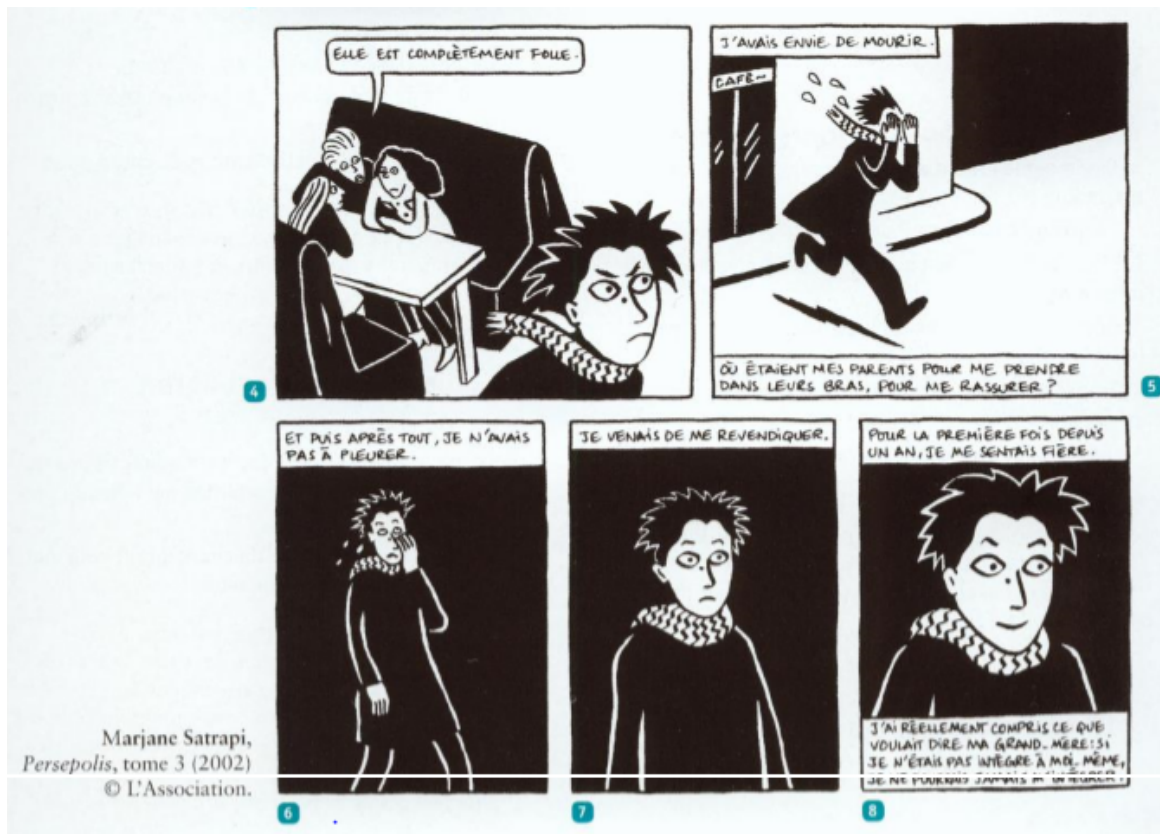
Texte 4. Extrait de L'Ami retrouvé, 1971, Fred UHLMAN.

Trois jours plus tard, le 15 mars – je n'oublierais jamais cette date –, je rentrais de l'école par une douce et fraîche soirée de printemps. Les amandiers étaient en fleurs, les crocus avaient fait leur apparition, le ciel était bleu pastel et vert d'eau, un ciel nordique avec un soupçon de ciel italien. J'aperçus Hohenfels devant moi. Il semblait hésiter et attendre quelqu'un. Je ralentis le pas – j'avais peur de le dépasser – mais il me fallait continuer mon chemin, car ne pas le faire eût été ridicule et il eût pu se méprendre sur mon hésitation. Quand je l'eus presque rattrapé, il se retourna et me sourit. Puis, d'un geste étrangement gauche et encore indécis, il serra

ma main tremblante. « C'est toi, Hans ! » dit-il, et, tout à coup, je me rendis compte à ma joie, à mon soulagement et à ma stupéfaction, qu'il était aussi timide que moi et, autant que moi, avait besoin d'un ami. Je ne puis guère me rappeler ce que Conrad me dit ce jour-là ni ce que je lui dis. Tout ce que je sais est que, pendant une heure, nous marchâmes de long en large comme deux jeunes amoureux, encore nerveux, encore intimidés, mais je savais en quelque sorte que ce n'était là qu'un commencement et que, dès lors, ma vie ne serait plus morne et vide, mais pleine d'espoir et de richesse pour tous deux. Quand je le quittai enfin, je courus sur tout le chemin du retour. Je riais, je parlais tout seul, j'avais envie de crier, de chanter, et je trouvais très difficile de ne pas dire à mes parents combien j'étais heureux, que toute ma vie avait changé et que je n'étais plus un mendiant, mais riche comme Crésus.

Texte 6 Majrane Satrapi Persépolis





Documents complémentaires



Robert DOISNEAU, Le Temps des Bérets, 1936



Photogramme du film *Vipère au poing*, 2004, de Philippe de BROCA, d'après l'oeuvre de Hervé BAZIN

OU PASSEPARTOUT EST CONVAINCU QU'IL A ENFIN TROUVE SON IDEAL

« Sur ma foi, se dit Passepartout, un peu ahuri tout d'abord, j'ai connu chez Mme Tussaud des bonshommes aussi vivants que mon nouveau maître ! »

Il convient de dire ici que les « bonshommes » de Mme Tussaud sont des figures de cire, fort visitées à Londres, et auxquelles il ne manque vraiment que la parole.

Pendant les quelques instants qu'il venait d'entrevoir Phileas Fogg, Passepartout avait rapidement, mais soigneusement examiné son futur maître. C'était un homme qui pouvait avoir quarante ans, de figure noble et belle, haut de taille, que ne déparait pas un léger embonpoint, blond de cheveux et de favoris, front uni sans apparences de rides aux tempes, figure plutôt pâle que colorée, dents magnifiques. Il paraissait posséder au plus haut degré ce que les physionomistes appellent « le repos dans l'action », faculté commune à tous ceux qui font plus de besogne que de bruit. Calme, flegmatique, l'oeil pur, la paupière immobile, c'était le type achevé de ces Anglais à sang-froid qui se rencontrent assez fréquemment dans le Royaume-Uni, et dont Angelica Kauffmann a merveilleusement rendu sous son pinceau l'attitude un peu académique. Vu dans les divers actes de son existence, ce gentleman donnait l'idée d'un être bien équilibré dans toutes ses parties, justement pondéré, aussi parfait qu'un chronomètre de Leroy ou de Earnshaw. C'est qu'en effet, Phileas Fogg était l'exactitude personnifiée, ce qui se voyait clairement à « l'expression de ses pieds et de ses mains », car chez l'homme, aussi bien que chez les animaux, les membres eux-mêmes sont des organes expressifs des passions.

Phileas Fogg était de ces gens mathématiquement exacts, qui, jamais pressés et toujours prêts, sont économes de leurs pas et de leurs mouvements. Il ne faisait pas une enjambée de trop, allant toujours par le plus court. Il ne perdait pas un regard au plafond. Il ne se permettait aucun geste superflu. On ne l'avait jamais vu ému ni troublé. C'était l'homme le moins hâté du monde, mais il arrivait toujours à temps. Toutefois, on comprendra qu'il vécût seul et pour ainsi dire en dehors de toute relation sociale. Il savait que dans la vie il faut faire la part des frottements, et comme les frottements retardent, il ne se frottait à personne.

Chapitre 2

DANS LEQUEL PASSEPARTOUT PROUVE UNE FOIS DE PLUS QUE LA FORTUNE SOURIT AUX AUDACIEUX

(...) En effet, les portes de la pagode s'ouvrirent. Une lumière plus vive s'échappa de l'intérieur. Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty purent apercevoir la victime, vivement éclairée, que deux prêtres traînaient au-dehors. Il leur sembla même que, secouant l'engourdissement de l'ivresse par un suprême instinct de conservation, la malheureuse tentait d'échapper à ses bourreaux. Le cœur de Sir Francis Cromarty bondit, et par un mouvement convulsif, saisissant la main de Phileas Fogg, il sentit que cette main tenait un couteau ouvert.

En ce moment, la foule s'ébranla. La jeune femme était retombée dans cette torpeur provoquée par les fumées du chanvre. Elle passa à travers les fakirs, qui l'escortaient de leurs vociférations religieuses.

Phileas Fogg et ses compagnons, se mêlant aux derniers rangs de la foule, la suivirent.

Deux minutes après, ils arrivaient sur le bord de la rivière et s'arrêtaient à moins de cinquante pas du bûcher, sur lequel était couché le corps du rajah. Dans la demi-obscurité, ils virent la victime absolument inerte, étendue auprès du cadavre de son époux.

Puis une torche fut approchée et le bois imprégné d'huile, s'enflamma aussitôt.

A ce moment, Sir Francis Cromarty et le guide retinrent Phileas Fogg, qui dans un moment de folie généreuse, s'élançait vers le bûcher...

Mais Phileas Fogg les avait déjà repoussés, quand la scène changea soudain. Un cri de terreur s'éleva. Toute cette foule se précipita à terre, épouvantée.

Le vieux rajah n'était donc pas mort, qu'on le vit se redresser tout à coup, comme un fantôme, soulever la jeune femme dans ses bras, descendre du bûcher au milieu des tourbillons de vapeurs qui lui donnaient une apparence spectrale ?

Les fakirs, les gardes, les prêtres, pris d'une terreur subite, étaient là, face à terre, n'osant lever les yeux et regarder un tel prodige !

La victime inanimée passa entre les bras vigoureux qui la portaient, et sans qu'elle parût leur peser. Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty étaient demeurés debout. Le Parsi avait courbé la tête, et Passepartout, sans doute, n'était pas moins stupéfié !...

Ce ressuscité arriva ainsi près de l'endroit où se tenaient Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty, et là, d'une voix brève :

« Filons !... » dit-il.

C'était Passepartout lui-même qui s'était glissé vers le bûcher au milieu de la fumée épaisse ! C'était Passepartout qui, profitant de l'obscurité profonde encore, avait arraché la jeune femme à la mort ! C'était Passepartout qui, jouant son rôle avec un audacieux bonheur, passait au milieu de l'épouvante générale !

Un instant après, tous quatre disparaissaient dans le bois, et l'éléphant les emportait d'un trot rapide. Mais des cris, des clameurs et même une balle, perçant le chapeau de Phileas Fogg, leur apprirent que la ruse était découverte.

En effet, sur le bûcher enflammé se détachait alors le corps du vieux rajah. Les prêtres, revenus de leur frayeur, avaient compris qu'un enlèvement venait de s'accomplir. Aussitôt ils s'étaient précipités dans la forêt. Les gardes les avaient suivis. Une décharge avait eu lieu, mais les ravisseurs fuyaient rapidement, et, en quelques instants, ils se trouvaient hors de la portée des balles et des flèches.

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG, PASSEPARTOUT, FIX, CHACUN DE SON CÔTÉ, VA A SES AFFAIRES

Pendant les derniers jours de la traversée, le temps fut assez mauvais. Le vent devint très fort. Fixé dans la partie du nord-ouest, il contraria la marche du paquebot. Le *Rangoon*, trop instable, roula considérablement, et les passagers furent en droit de garder rancune à ces longues lames affadissantes que le vent soulevait du large.

Pendant les journées du 3 et du 4 novembre, ce fut une sorte de tempête. La bourrasque battit la mer avec véhémence. Le *Rangoon* dut mettre à la cape pendant un demi-jour, se maintenant avec dix tours d'hélice seulement, de manière à biaiser avec les lames. Toutes les voiles avaient été serrées, et c'était encore trop de ces agrès qui sifflaient au milieu des rafales. La vitesse du paquebot, on le conçoit, fut notablement diminuée, et l'on put estimer qu'il arriverait à Hong-Kong avec vingt heures de retard sur l'heure réglementaire, et plus même, si la tempête ne cessait pas.

Phileas Fogg assistait à ce spectacle d'une mer furieuse, qui semblait lutter directement contre lui, avec son habituelle impassibilité. Son front ne s'assombrit pas un instant, et, cependant, un retard de vingt heures pouvait compromettre son voyage en lui faisant manquer le départ du paquebot de Yokohama. Mais cet homme sans nerfs ne ressentait ni impatience ni ennui. Il semblait vraiment que cette tempête rentrât dans son programme, qu'elle fût prévue. Mrs. Aouda, qui s'entretint avec son compagnon de ce contretemps, le trouva aussi calme que par le passé.

Fix, lui, ne voyait pas ces choses du même oeil. Bien au contraire. Cette tempête lui plaisait. Sa satisfaction aurait même été sans bornes, si le *Rangoon* eût été obligé de fuir devant la tourmente. Tous ces retards lui allaient, car ils obligeraient le sieur Fogg à rester quelques jours à Hong-Kong. Enfin, le ciel, avec ses rafales et ses bourrasques, entraînait dans son jeu. Il était bien un peu malade, mais qu'importe ! Il ne comptait pas ses nausées, et, quand son corps se tordait sous le mal de mer, son esprit s'ébaudissait d'une immense satisfaction.

Quant à Passepartout, on devine dans quelle colère peu dissimulée il passa ce temps d'épreuve. Jusqu'alors tout avait si bien marché ! La terre et l'eau semblaient être à la dévotion de son maître. Steamers et railways lui obéissaient. Le vent et la vapeur s'unissaient pour favoriser son voyage. L'heure des mécomptes avait-elle donc enfin sonné ? Passepartout, comme si les vingt mille livres du pari eussent dû sortir de sa bourse, ne vivait plus. Cette tempête l'exaspérait, cette rafale le mettait en fureur, et il eût volontiers fouetté cette mer désobéissante ! Pauvre garçon ! Fix lui cacha soigneusement sa satisfaction personnelle, et il fit bien, car si Passepartout eût deviné le secret contentement de Fix, Fix eût passé un mauvais quart d'heure.

Passepartout, pendant toute la durée de la bourrasque, demeura sur le pont du *Rangoon*. Il n'aurait pu rester en bas ; il grimpa dans la mâture ; il étonnait l'équipage et aidait à tout avec une adresse de singe. Cent fois il interrogea le capitaine, les officiers, les matelots, qui ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant un garçon si décontenancé. Passepartout voulait absolument savoir combien de temps durerait la tempête. On le renvoyait alors au baromètre, qui ne se décidait pas à remonter. Passepartout secouait le baromètre, mais rien n'y faisait, ni les secousses, ni les injures dont il accablait l'irresponsable instrument.

Enfin la tourmente s'apaisa. L'état de la mer se modifia dans la journée du 4 novembre. Le vent sauta de deux quarts dans le sud et redevint favorable.

Chapitre 18

OÙ IL SERA FAIT LE RÉCIT D'INCIDENTS DIVERS QUI NE SE RENCONTRENT QUE SUR LES RAIL-ROADS DE L'UNION

(..) On attendait donc le coup de sifflet convenu, quand soudain des cris sauvages retentirent. Des détonations les accompagnèrent, mais elles ne venaient point du wagon réservé aux duellistes. Ces détonations se prolongeaient, au contraire, jusqu'à l'avant et sur toute la ligne du train. Des cris de frayeur se faisaient entendre à l'intérieur du convoi. Le colonel Proctor et Mr. Fogg, revolver au poing, sortirent aussitôt du wagon et se précipitèrent vers l'avant, où retentissaient plus bruyamment les détonations et les cris.

Ils avaient compris que le train était attaqué par une bande de Sioux.

Ces hardis Indiens n'en étaient pas à leur coup d'essai, et plus d'une fois déjà ils avaient arrêté les convois. Suivant leur habitude, sans attendre l'arrêt du train, s'élançant sur les marchepieds au nombre d'une centaine, ils avaient escaladé les wagons comme fait un clown d'un cheval au galop.

Ces Sioux étaient munis de fusils. De là les détonations auxquelles les voyageurs, presque tous armés, ripostaient par des coups de revolver. Tout d'abord, les Indiens s'étaient précipités sur la machine. Le mécanicien et le chauffeur avaient été à demi assommés à coups de casse-tête. Un chef sioux, voulant arrêter le train, mais ne sachant pas manoeuvrer la manette du régulateur, avait largement ouvert l'introduction de la vapeur au lieu de la fermer, et la locomotive, emportée, courait avec une vitesse effroyable.

En même temps, les Sioux avaient envahi les wagons, ils couraient comme des singes en fureur sur les impériales, ils enfonçaient les portières et luttait corps à corps avec les voyageurs. Hors du wagon de bagages, forcé et pillé, les colis étaient précipités sur la voie. Cris et coups de feu ne discontinuaient pas. Cependant les voyageurs se défendaient avec courage. Certains wagons, barricadés, soutenaient un siège, comme de véritables forts ambulants, emportés avec une rapidité de cent milles à l'heure. Dès le début de l'attaque, Mrs. Aouda s'était courageusement comportée. Le revolver à la main, elle se défendait héroïquement, tirant à travers les vitres brisées, lorsque quelque sauvage se présentait à elle. Une vingtaine de Sioux, frappés à mort, étaient tombés sur la voie, et les roues des wagons écrasaient comme des vers ceux d'entre eux qui glissaient sur les rails du haut des passerelles. Plusieurs voyageurs, grièvement atteints par les balles ou les casse-tête, gisaient sur les banquettes. Cependant il fallait en finir. Cette lutte durait déjà depuis dix minutes, et ne pouvait que se terminer à l'avantage des Sioux, si le train ne s'arrêtait pas. En effet, la station du fort Kearney n'était pas à deux milles de distance. Là se trouvait un poste américain ; mais ce poste passé, entre le fort Kearney et la station suivante les Sioux seraient les maîtres du train. Le conducteur se battait aux côtés de Mr. Fogg, quand une balle le renversa. En tombant, cet homme s'écria : « Nous sommes perdus, si le train ne s'arrête pas avant cinq minutes ! -- Il s'arrêtera ! dit Phileas Fogg, qui voulut s'élancer hors du wagon. -- Restez, monsieur, lui cria Passepartout. Cela me regarde ! » Phileas Fogg n'eut pas le temps d'arrêter ce courageux garçon, qui, ouvrant une portière sans être vu des Indiens, parvint à se glisser sous le wagon. Et alors, tandis que la lutte continuait, pendant que les balles se croisaient au-dessus de sa tête, retrouvant son agilité, sa souplesse de clown, se faufilant sous les wagons, s'accrochant aux chaînes, s'aidant du levier des freins et des longerons des châssis, rampant d'une voiture à l'autre avec une adresse merveilleuse, il gagna ainsi l'avant du train. Il n'avait pas été vu, il n'avait pu l'être. Là, suspendu d'une main entre le wagon des bagages et le tender, de l'autre il décrocha les chaînes de sûreté ; mais par suite de la traction opérée, il n'aurait jamais pu parvenir à dévisser la barre d'attelage, si une secousse que la machine éprouva n'eût fait sauter cette barre, et le train, détaché, resta peu à peu en arrière, tandis que la locomotive s'enfuyait avec une nouvelle vitesse. Emporté par la force acquise, le train roula encore pendant quelques minutes, mais les freins furent manoeuvrés à l'intérieur des wagons, et le convoi s'arrêta enfin, à moins de cent pas de la station de Kearney. Là, les soldats du fort, attirés par les coups de feu, accoururent en hâte. Les Sioux ne les avaient pas attendus, et, avant l'arrêt complet du train, toute la bande avait décampé. Mais quand les voyageurs se comptèrent sur le quai de la station, ils reconnurent que plusieurs manquaient à l'appel, et entre autres le courageux Français dont le dévouement venait de les sauver.

Chapitre 29

Annexes

1 Résumé de l'oeuvre

Londres, 2 octobre 1872. Comme tous les jours, Phileas Fogg se rend au Reform Club. En feuilletant le journal, il apprend qu'il est possible d'accomplir le tour du monde en 80 jours. En effet, un article du *Morning-Chronicle* affirme qu'avec l'ouverture d'une nouvelle section de chemin de fer en Inde, il est désormais possible de faire le tour de la Terre en 80 jours, selon l'itinéraire suivant :

<u>Londres</u> – Suez	<u>chemin de fer et paquebot</u>	7 jours
<u>Suez</u> – Bombay	<u>paquebot</u>	13 jours
<u>Bombay</u> – Calcutta	<u>chemin de fer</u>	3 jours
<u>Calcutta</u> – Hong Kong	paquebot	13 jours
<u>Hong Kong</u> – Yokohama	paquebot Ragoon	6 jours
<u>Yokohama</u> – San Francisco	paquebot	22 jours
<u>San Francisco</u> – New York	chemin de fer	7 jours
<u>New York</u> – Londres	paquebot, chemin de fer	9 jours
Total		80 jours

Une vive discussion s'engage à propos de cet article. Phileas Fogg parie 20 000 livres, la moitié de sa fortune, avec ses collègues du Reform Club qu'il réussira à achever ce tour du monde en 80 jours. Il part immédiatement, emmenant avec lui Jean Passepartout, son nouveau valet de chambre. Il quitte Londres à 20h45 le 2 octobre, et doit donc être de retour à son club au plus tard à la même heure, 80 jours après, soit le 21 décembre 1872 à 20h45 heure locale.

Phileas Fogg est un maniaque de l'heure, qui aime agir de façon exacte et précise. Pour lui, « *l'imprévu n'existe pas* ». Mais le voyage va être semé d'embûches et de contretemps.

Le pari et le départ de Fogg font la une des journaux. La police se demande si Phileas Fogg est le fameux voleur qui vient de dévaliser la Banque d'Angleterre et qui chercherait à s'échapper. L'inspecteur Fix part à sa recherche, et ne cessera de le poursuivre dans tous les pays traversés.

Phileas Fogg et Passepartout partent de Londres en train et utilisent ensuite différents moyens de transport.

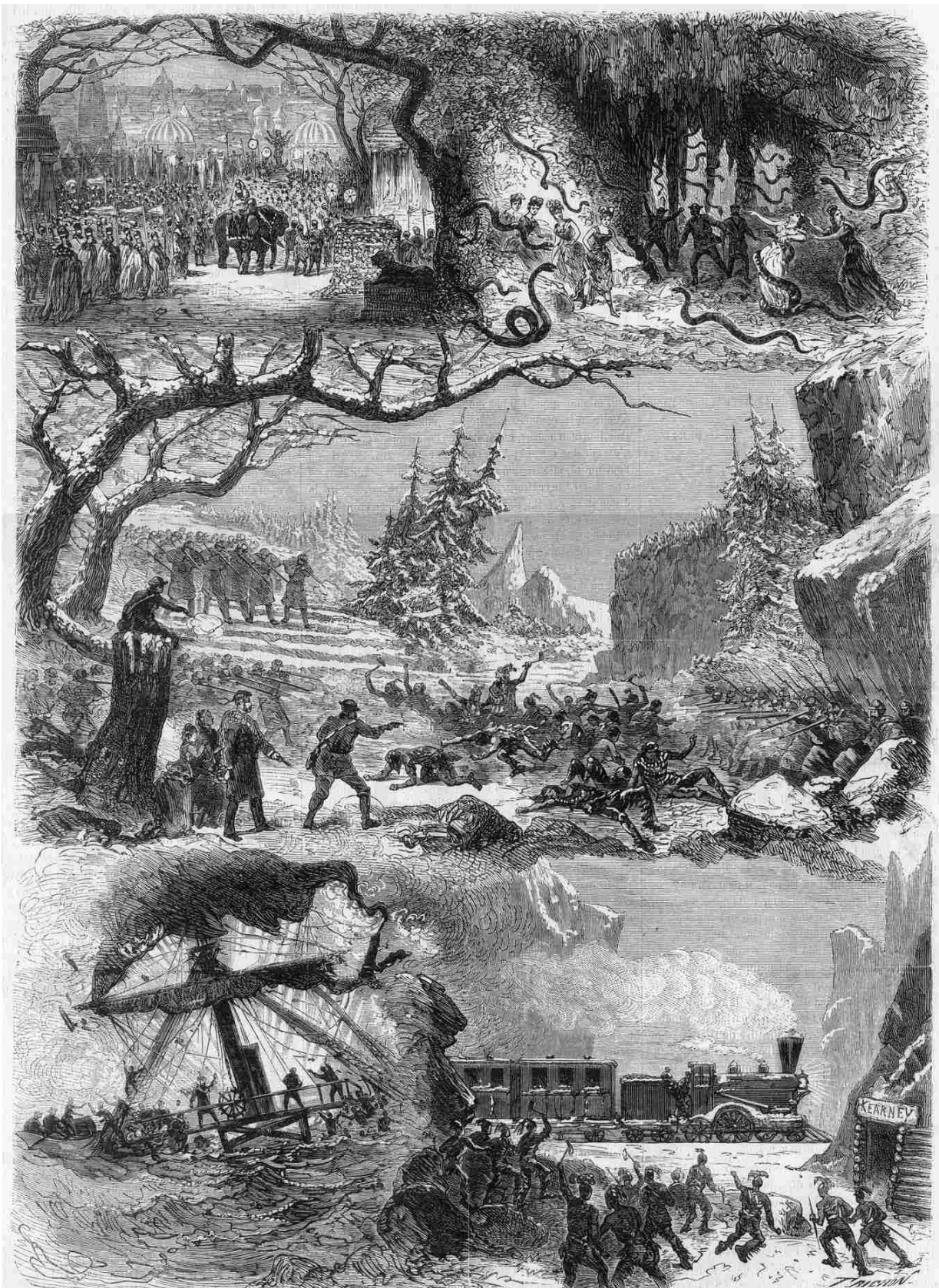
En Inde, ils sauvent Mrs. Aouda, une jeune veuve qui devait être brûlée vive comme le veut la coutume de la *sutti*, au cours d'une cérémonie dédiée à la déesse Kâlî.

À Hong Kong, Fogg manque le paquebot mais Passepartout embarque dedans. Ils finissent par se retrouver quelques jours plus tard au Japon, à Yokohama, dans un cirque où Passepartout s'était engagé comme acrobate.

Lorsque Phileas Fogg arrive à San Francisco, il tombe en pleine effervescence électorale, se fait un ennemi, le colonel Stamp W. Proctor, prend le train, y retrouve le colonel avec lequel il va se battre lorsque le train est attaqué par les Sioux. Passepartout est fait prisonnier, mais Fogg le libère, aidé par quelques autres passagers. Entre-temps, le train a quitté la gare. Fogg, Passepartout, Fix et Mrs. Aouda retiennent les services d'un traîneau à voile qui les conduit à toute vitesse, sur les étendues glacées, jusqu'à Omaha. De là, le groupe prend le train jusqu'à Chicago, puis New York où, malheureusement, le paquebot pour Liverpool vient à peine de partir.

Pressé par le temps, Phileas Fogg « emprunte » un bateau à vapeur pour arriver à temps en Angleterre du nord (le capitaine ne voulait pas le conduire à Liverpool, alors il a acheté l'équipage). À court de charbon, les matelots défont tout ce qui est en bois pour l'utiliser comme combustible. Mais dès que Fogg débarque en Angleterre, Fix l'arrête avant de le relâcher lorsqu'il découvre son erreur, le véritable voleur ayant été arrêté entre-temps. Ayant raté le train pour Londres, Fogg réquisitionne une locomotive et se fait conduire à Londres, mais trop tard. Pensant avoir perdu son pari, Phileas Fogg rentre chez lui. Le lendemain, lui et Mrs. Aouda se déclarent leur amour. C'est alors que Passepartout fait remarquer qu'il a en fait gagné vingt-quatre heures dans son périple, en accumulant les décalages horaires. Phileas Fogg se rend au Reform Club, il a gagné son pari malgré cet imprévu !

Jules Verne LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS .LE MONDE ILLUSTRÉ numéro paru aussitôt après la première représentation de la pièce au Théâtre de la Porte-Saint-Martin le 07. novembre 1874



THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS, pièce en cinq actes et quinze tableaux,
de MM. Ad. d'ENNERY et JULES VERNE. — Voir la Chronique.

PRINCIPAUX TABLEAUX : La caverne des Serpents. — Une nécropole dans l'Inde. — L'Escalier des Géants. — Le train attaqué par les Indiens. — Explosion du steamer l'Henrietta.

Cycle 4, classe de 5^{ème} : Le voyage et l'aventure : pourquoi aller vers l'inconnu ?

On m'a dit la vie au Far-West et les Prairies,
Et mon sang a gémi : « Que voilà ma patrie!... »
Déclassé du vieux monde, être sans foi ni loi,
Desperado ! là-bas; là-bas, je serais roi!....
Oh là-bas, m'y scalper de mon cerveau d'Europe!
Piaffer, redevenir une vierge antilope,
Sans littérature, un gars de proie, citoyen
Du hasard et sifflant l'argot californien!
Un colon vague et pur, éleveur, architecte,
Chasseur, pêcheur, joueur, au-dessus des Pandectes!
Entre la mer; et les États Mormons! Des venaisons
Et du whisky! vêtu de cuir, et le gazon
Des Prairies pour lit, et des ciels des premiers âges
Riches comme des corbeilles de mariage!....
Et puis quoi ? De bivouac en bivouac, et la Loi
De Lynch ; et aujourd'hui des diamants bruts aux doigts
Et ce soir nuit de jeu, et demain la refuite
Par la Prairie et vers la folie des pépites!....
Et, devenu vieux, la ferme au soleil-levant,
Une vache laitière et des petits-enfants....
Et, comme je dessine au besoin, à l'entrée
Je mettrais: « Tatoueur des bras de la contrée! »
Et voilà. Et puis, si mon grand cœur de Paris
Me revenait, chantant : « Oh! pas encor guéri!
« Et ta postérité, pas pour longtemps coureuse !.... »
Et si ton vol, Condor des Montagnes-Rocheuses,
Me montrait l'Infini ennemi du confort,
Eh bien, j'inventerais un culte d'Âge d'or,
Un code social, empirique et mystique
Pour des Peuples Pasteurs, modernes et védiques !....

Oh ! qu'ils sont beaux les feux de paille! qu'ils sont fous,
Les albums ! et non incassables, mes joujoux !....

Jules Laforgue **Des fleurs de bonne volonté** 1890

ÎLES

A Palma de Majorque
Tout le monde est heureux
On mange dans la rue
Des sorbets au citron

Des fiacres plus jolis
Que des violoncelles
Vous attendent au port
Pour vous mettre à l'hôtel

Racontez-moi encore

Palma des Baléares
Je ne connais qu'une île
Au milieu de la Mer

Elle est petite en tôle
Comme un tir de la foire
Mon coeur est l'oeuf qui danse
Sur le haut du jet d'eau

Monsieur le photographe
Un oiseau va sortir
La noce qui s'embarque
Je reste seul sauvage

Marquises Carolines
Votre nom sur la carte
Grave le mien dans l'arbre
Près de la balançoire

Express et paquebots
Qui bercent nos voyages
Ce sont les bateaux-mouches
Et les trains de plaisirs

Jean Cocteau Poésies 1917 1920

ODE

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
Ô train de luxe ! et l'angoissante musique
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,
Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,
Dorment les millionnaires.
Je parcours en chantonnant tes couloirs
Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,
Ô Harmonika-Zug !

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow.
On glissait à travers des prairies où des bergers,
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,
Étaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...
(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice
Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté.)
Et vous, grandes places à travers lesquelles j'ai vu passer la Sibérie et les monts du Samnium,
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara sous une pluie tiède !

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn , prêtez-moi
Vos miraculeux bruits sourds et
Vos vibrantes voix de chanterelle ;
Prêtez-moi la respiration légère et facile
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements
Si aisés, les locomotives des rapides,
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses...

Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement
Entrent dans mes poèmes et disent
Pour moi ma vie indicible, ma vie
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon
Espérer éternellement des choses vagues.

Valery Larbaud, Les Poésies d'A.O. Barnabooth, 1913

LA PLAGE DE GUARUJA

Il est quatorze heures nous sommes enfin à quai
J'ai découvert un paquet d'hommes à l'ombre dans l'ombre ramassée d'une grue
Certificats médicaux passeport douane
Je débarque
Je ne suis pas assis dans l'auto qui m'emporte mais dans la chaleur molle épaisse rembourrée comme une
carrosserie
Mes amis qui m'attendent depuis sept heures du matin sur le quai ensoleillé ont encore tout juste la force de me
serrer la main
Toute la ville retentit de jeunes klaxons qui se saluent
De jeunes klaxons qui nous raniment
De jeunes klaxons qui nous donnent faim
De jeunes klaxons qui nous mènent déjeuner sur la plage de Guarujà
Dans un restaurant rempli d'appareils à sous tirs électriques oiseaux mécaniques appareils automatiques qui vous
font les lignes de la main gramophones qui vous disent la bonne aventure et où l'on mange de la bonne vieille
cuisine brésilienne savoureuse épicée nègre indienne

Blaise Cendrars Feuilles de route 1924

Documents complémentaires

Document 1 : Matthias Debureau, de l'art d'ennuyer en racontant ses voyages, Editions Cavatines, 2008.

Pour quelques bouches d'or aux récits merveilleux, combien de fâcheux et d'importuns.
Combien de carthaginois brochant sur leur virée à dos d'éléphant. Combien de vikings ressassant leurs méfaits
sous les étoiles en trinquant des cornes éclaboussantes d'hydromel. Combien de chevaliers gâchant de
sommptueux banquets en étalant leurs croisades et leur façon très personnelle d'embrocher les Sarrazins. Combien
de pèlerins de Saint Jacques de Compostelle, exhibant fièrement leurs pieds endoloris. Imagine-t-on le calvaire
des compagnons de cellule de Marco Polo soumis des jours durant au feu de ses tribulations sur la route de la

soie ? On ne soupçonne pas non plus le cauchemar enduré par les épouses des marins engagés aux côtés de Christophe Colomb. Une vie entière à supporter les mêmes fables.

Au 19^{ème} siècle, le récit oral se gâte encore avec l'essor du voyage d'agrément et la naissance du tourisme. Des bourgeois romantiques entament leur grand tour. La fréquentation de l'Orient, de Florence ou des bords du Nil donne soudain un vernis mat et profond dans les cercles à la mode. Le voyage d'Italie se fait brevet d'âme sensible et lubrifiant social. Mais qu'est-ce qu'un voyageur ? « Un homme qui s'en va chercher un bout de conversation au bout du monde » répond Barbey d'Aurevilly. Dès 1890, un manuel britannique de bonnes manières met en garde le gentleman : « Si vous avez voyagé, ne l'étalez pas dans votre conversation à la première occasion. N'importe qui avec de l'argent et du temps libre peut voyager. » Quelques années plus tard, la promeneuse Vita Sackville-West épingle le voyage comme le plus primitif des loisirs. La romancière Colette ne le croit nécessaire qu'aux imaginations courtes. Quant à Montherlant, qui a beaucoup voyagé, il n'y verra qu'une lubie de midinette.



Document 2 : Kuzma Petrov-Vodkin - Fantasy 1925

Cycle 4- classe de 5ème : « Agir sur le monde » : Héros, héroïnes et héroïsme

Homère, Odyssée, XXII, 435-470 (exécution des servantes) –

Catulle, Carmina, 64 (plaintes d'Ariane abandonnée par Thésée) –

Virgile, Énéide, XII (Enée tue Turnus) –

Euripide, La Folie d'Héraclès, v. 971-1006 (Hercule tue sa femme et ses enfants) –

Pierre-Paul Rubens, Achille tuant Hector, 1606, musée du Louvre. –

Stan Lee, Jack Kirby : Hulk (Marvel Comics).

Texte 1

Ulysse, de retour à Ithaque, a massacré, avec l'aide de Télémaque – et d'Athéna – tous les prétendants qui s'étaient installés dans son palais. Il demande ensuite à sa nourrice de lui dénoncer les servantes qui ont couché avec ces hommes et les fait venir dans la salle pour qu'elles la nettoient. Puis Télémaque, le bouvier et le porcher appelés près de lui, Ulysse dit ces mots ailés : « Emportez maintenant, aidés par les femmes, les morts ; ensuite, avec de l'eau et l'éponge poreuse, purifiez les beaux fauteuils, les belles tables. Puis, lorsque vous aurez remis en ordre la demeure, emmenez les servantes hors de la forte salle entre le pavillon et la parfaite enceinte de la cour, frappez-les de longues épées jusqu'au moment où toutes auront perdu la vie et tout souvenir du plaisir qu'elles prenaient dans l'ombre en se donnant aux prétendants ! » Ainsi dit-il. Les femmes arrivaient toutes ensemble avec d'affreux frémissements, versant de grosses larmes. Elles firent d'abord emporter les corps des tués, les déposèrent sous le porche de la belle cour, s'appuyant l'une à l'autre ; Ulysse commandait en personne, pressant ; il leur fallait bien obéir. Ensuite, avec de l'eau et l'éponge poreuse, elles lavèrent les très beaux fauteuils, les belles tables. Puis Télémaque, le bouvier et le porcher raclèrent tout le sol de la salle trapue à la pelle : les femmes emportaient la boue dehors. Lorsqu'ils eurent remis en ordre la demeure, emmenant les servantes hors de la forte salle entre le pavillon et la parfaite enceinte de la cour, ils les bloquèrent dans un coin d'où on ne pouvait fuir. Télémaque le réfléchi prit alors la parole : « Il ne sera pas dit que j'aie donné une mort pure à celles qui ont déversé l'outrage sur ma tête, sur ma mère, et passé la nuit avec les prétendants ! » Sur ces mots, il fixa à l'une des hautes colonnes un câble de navire, en entoura le pavillon, le tendant assez haut pour que leurs pieds ne touchent terre. Comme quand des grives de longue aile ou des colombes se prennent au panneau dressé dans un buisson lorsqu'elles vont au nid, odieux est le lit qu'elles trouvent, ainsi leurs têtes s'alignaient, un nœud coulant à chaque cou, pour que leur mort fût lamentable. Leurs pieds eurent un bref sursaut, et ce fut tout.

Homère, Odyssée, XXII, 435- (trad. Jaccottet La Découverte)

Texte 2

« Ainsi tu ne m'as emmenée loin des autels de mes pères que pour m'abandonner sur une plage déserte, perfide, perfide Thésée ! Ainsi, tu fuis, sans craindre la puissance des dieux, ingrat, et tu emportes à ton foyer ton parjure maudit ! Rien n'a donc pu fléchir ton cruel dessein ? Il n'y avait donc pas en toi assez de générosité pour que ton cœur barbare consentît à me prendre en pitié ? Ce n'est pas là ce qu'autrefois m'avait promis ta voix caressante, ce n'est pas là ce que tu me faisais éperdument espérer, mais une joyeuse union et un hymen qui comblerait mes vœux ; autant de vaines paroles que les vents dissipent dans les airs. Et maintenant, qu'aucune femme n'ajoute foi aux serments d'un homme ; qu'aucune n'espère entendre de la bouche d'un homme des propos sincères ; tant que le désir d'obtenir quelque faveur leur brûle le cœur, il n'est pas de serment qui leur coûte, pas de promesse qu'ils épargnent ; mais, aussitôt qu'ils ont rassasié leur passion avide, ils ne redoutent plus l'effet de leurs paroles, ils n'ont plus souci de leurs parjures. Moi, quand le tourbillon de la mort t'enveloppait, je t'en ai arraché et j'ai mieux aimé causer la perte de mon frère que de te manquer, traître, à l'instant suprême ; en récompense, je serai livrée aux animaux sauvages et aux oiseaux comme une proie bonne à déchirer et nul ne jettera de la terre sur ma dépouille pour m'assurer d'un tombeau. Quelle lionne t'a enfanté sous une roche solitaire, quelle mer t'a conçu et rejeté de ses ondes écumantes, quelle Syrte, quelle Scylla rapace, quelle Charybde monstrueuse, pour que tu payes de ce prix la douceur de vivre encore ? Si ton cœur répugnait à notre union parce que tu redoutais l'autorité inhumaine de ton vieux père, tu aurais pu du moins me conduire dans votre demeure ;

j'aurais été heureuse de t'y rendre, par mon travail, les services d'une esclave, de délasser tes pieds blancs dans une eau limpide ou d'étendre sur ta couche un tapis de pourpre. »

Catulle, Carmina, 64 : Plaintes d'Ariane abandonnée par Thésée. Texte établi et traduit par G. Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1964.

Texte 3

Énée, suite à la chute de Troie, se conforme aux injonctions des dieux en venant dans le Latium pour y fonder une nouvelle nation. Latinus, roi du Latium, reconnaissant en lui le gendre que lui ont promis les oracles, lui offre en mariage sa fille Lavinia. Mais Énée se heurte à la résistance de Turnus, prince Rutule, allié de Latinus, auquel étaient jusqu'alors promis la fille et le trône de Latinus. Après de longs et douloureux combats opposant les deux partis, Énée et Turnus décident de régler le conflit en se battant en duel. Mais les dieux secondent Énée et abandonnent Turnus, pour que les événements se conforment au destin : l'épopée se clôt sur la mort de Turnus.

Il hésite ; Énée fait tournoyer le trait fatal, ayant des yeux saisi l'occasion ; de loin, de tout son effort il l'élance. Jamais pierres jetées par machine de siège ne grondent avec cette puissance, jamais foudre ne fait tressaillir tels fracas. La pique vole à la manière d'un tourbillon noir, portant avec soi le sinistre trépas, elle fait éclater les bords de la cuirasse et l'orbe du septuple bouclier, elle traverse le milieu de la cuisse avec un bruit strident. Turnus, le jarret ployé, tombe à terre, énorme. Les Rutules se dressent avec un cri de douleur, la montagne à l'entour mugit et de partout, au loin, les bois profonds rendent les voix. Lui, abattu, dans l'attitude d'un suppliant, levant les yeux, la main, pour une demande : « Cette fois, j'en ai fini et je ne demande pas de grâce, dit-il ; use de ta chance. Mais si la pensée d'un malheureux père peut te toucher – ce fut aussi l'état d'Anchise ton père –, je t'en prie, aie pitié de la vieillesse de Daunus et veuille me rendre aux miens ou, si tu aimes mieux, mon corps spolié de la lumière. Tu as été vainqueur, les hommes d'Ausonie ont vu le vaincu tendre les mains, Lavinia est ton épouse ; dépose désormais ta haine. » Énée, frémissant sous ses armes, s'arrêta, les yeux incertains, et il retint son bras. À mesure qu'il tardait davantage, les paroles de Turnus avaient commencé à l'émouvoir quand, par malheur, apparut au sommet de l'épaule le baudrier puis, sur le harnois, les clous étincelants, bien connus, de Pallas, le jeune Pallas que Turnus victorieux avait terrassé sous ses coups et dont il portait sur ses épaules le trophée ennemi. Après qu'il eut empli ses yeux de la vue de ces parures – elles ravivent en lui une douleur cruelle –, enflammé par les Furies, terrible en sa colère : « Toi qui te revêts de la dépouille des miens, quoi, tu pourrais maintenant te sauver de mes mains ? Dans ce coup, c'est Pallas qui t'immole, Pallas qui se paie de ton sang scélérat. » À ces mots, il lui enfonce son épée droit dans la poitrine, bouillant de rage ; le corps se glace et se dénoue, la vie dans un gémissement s'enfuit indignée sous les ombres. »

Virgile, Énéide, XII, Texte établi par R. Durand, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1946, traduit par J. Perret, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 1991.

Texte 4

Lyssa, à la demande d'Iris, envoyée par Héra, a fait sombrer Héraclès dans une folie furieuse. Alors qu'il préparait un sacrifice, il s'attaque à ses propres enfants, qu'il prend pour ceux de son ennemi Eurysthée. C'est un messager qui rapporte ce qui vient de se passer, mais des cris ont été entendus par les spectateurs : la scène vient de se dérouler dans la skéné.

Tremblants d'effroi, les enfants se précipitent de tous les côtés ; l'un se réfugie contre la robe de sa pauvre mère, l'autre se met dans l'ombre d'une colonne, le troisième, comme un oiseau effrayé, se blottit aux pieds de l'autel. La mère crie : « Que fais-tu ? Tu es leur père, ce sont tes enfants ! veux-tu les tuer ? » Le vieillard et la troupe des serviteurs crient en même temps. Lui cependant cherche à voir à découvert l'enfant qui tourne autour de la colonne ; par une volte terrible, il arrive à lui faire face et, d'un trait, lui perce le foie. L'enfant tombe à la renverse et expire, en arrosant de son sang les parements intérieurs du mur. Son père exulte et triomphant s'écrie : « Voilà mort un des rejetons d'Eurysthée ; son cadavre me venge de la haine de son père. » En même temps, il dirige son arc contre un autre enfant, celui qui s'était blotti près de la base de l'autel dans l'espoir d'y rester caché. Le malheureux le prévient et se jette aux genoux de son père ; il tend sa main suppliante vers son menton

et son cou : « Père chéri, s'écrit-il, ne me tue pas ; je suis à toi, je suis ton fils ; ce n'est pas le fils d'Eurysthée que tu vas tuer. » Héraclès roule les yeux farouches d'une Gorgone. L'enfant est maintenant trop près de lui pour le tir de son arc cruel ; avec le geste du forgeron qui frappe le fer en fusion, il lève sa massue au-dessus de sa tête, la laisse retomber sur la tête blonde de l'enfant et lui brise le crâne. Après avoir tué ce second fils, il marche vers sa troisième victime, pour l'immoler sur les deux autres. La malheureuse mère le devance ; elle dérobe l'enfant au danger en l'emportant à l'intérieur du palais et ferme les portes. Il se croit alors devant les murs des Cyclopes ; il sape, il attaque au levier les panneaux des portes, il fait sauter les poteaux et, d'une même flèche, il abat sa femme et son fils. Déjà, il prend sa course pour tuer aussi le vieillard, lorsqu'apparaît une image où tous les yeux reconnaissent Pallas brandissant sa lance... D'une pierre jetée contre la poitrine d'Héraclès, elle arrête sa fureur de carnage et le plonge dans le sommeil.

Euripide, La Folie d'Héraclès, v. 971-1006 (trad. Parmentier-Grégoire CUF)

Documents complémentaires



Achille tuant Hector, Pierre Paul Rubens (1577-1640), Musée de Pau



Cycle 4, Classe de 5eme « regarder le monde, inventer des mondes , imaginer des univers nouveaux »

Texte 1

Les actions du géant Gargantua sont l'occasion, pour Rabelais, d'envisager de nombreuses questions d'actualité et de réfléchir sur ce que serait une société idéale. L'abbaye de Thélème en constitue une illustration : les chapitres L à LIV précisent les circonstances de sa création, son architecture, ceux qui sont destinés à y habiter. Le chapitre LV expose la manière dont on y vit.

Toute leur vie était ordonnée non selon des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur bon vouloir et leur libre arbitre. Ils se levaient quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, et dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les réveillait, nul ne les contraignait à boire, à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Pour toute règle, il n'y avait que cette clause,

Fais ce que la voudras ;

parce que les gens libres, bien nés et bien éduqués, vivant en bonne compagnie, ont par nature un instinct, un aiguillon qui les pousse toujours à la vertu et les éloigne du vice, qu'ils appelaient honneur. Ces gens-là, quand ils sont opprimés et asservis par une honteuse sujétion et par la contrainte, détournent cette noble inclination par laquelle ils tendaient librement à la vertu, vers le rejet et la violation du joug de servitude ; car nous entreprenons toujours ce qui nous est interdit et nous convoitons ce qui nous est refusé.

C'est cette liberté même qui les poussa à une louable émulation : faire tous ce qu'ils voyaient faire plaisir à un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait : “ Buvons ”, ils buvaient tous ; s'il disait : “ Jouons ”, tous jouaient ; s'il disait : “ Allons nous ébattre aux champs ”, tous y allaient. S'il s'agissait de chasser à courre ou au vol, les dames, montées sur de belles haquenées suivies du palefroi de guerre, portaient sur leur poing joliment gantelé un épervier, un laneret ou un émerillon. Les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si bien éduqués qu'il n'y avait parmi eux homme ni femme qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et y composer, tant en vers qu'en prose. Jamais on ne vit de chevaliers si vaillants, si hardis, si adroits au combat à pied ou à cheval, plus vigoureux, plus agiles, maniant mieux les armes que ceux-là ; jamais on ne vit de dames si fraîches, si jolies, moins acariâtres, plus doctes aux travaux d'aiguille et à toute activité de femme honnête et bien née que celles-là.

C'est pourquoi, quand arrivait le temps où l'un d'entre eux, soit à la requête de ses parents, soit pour d'autres raisons, voulait quitter l'abbaye, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l'aurait choisi pour chevalier servant, et ils se mariaient ; et s'ils avaient bien vécu à Thélème en amitié de cœur, ils continuaient encore mieux dans le mariage, et ils s'aimaient autant à la fin de leurs jours qu'au premier jour de leurs noces.

Rabelais, Gargantua (1532) CHAPITRE LV

Texte 2

LA SCÈNE EST DANS L'ÎLE DES ESCLAVES.

LE THÉÂTRE REPRÉSENTE UNE MER ET DES ROCHERS D'UN CÔTÉ, ET DE L'AUTRE QUELQUES ARBRES ET DES MAISONS.

Scène I. – *Iphicrate* s'avance tristement sur le théâtre avec *Arlequin*.

IPHICRATE, *après avoir soupiré*. – Arlequin ?

ARLEQUIN, *avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture*. – Mon patron !

IPHICRATE. – Que deviendrons-nous dans cette île ?

ARLEQUIN. – Nous deviendrons maigres, étiques, et puis morts de faim; voilà mon sentiment et notre histoire.

IPHICRATE. – Nous sommes seuls échappés du naufrage; tous nos amis ont péri, et j'en envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN. – Hélas ! ils sont noyés dans la mer, et nous avons la même commodité.

IPHICRATE. – Dis-moi; quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la chaloupe; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée : je ne sais ce qu'elle est devenue; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'île et je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN. – Cherchons, il n'y a pas de mal à cela; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie. J'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà; j'en boirai les deux tiers comme de raison, et puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE. – Eh ! ne perdons point notre temps; suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici. Si je ne me sauve, je suis perdu; je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes seuls dans l'île des Esclaves.

ARLEQUIN. – Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE. – Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN. – Eh ! chaque pays a sa coutume; ils tuent les maîtres, à la bonne heure; je l'ai entendu dire aussi; mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

IPHICRATE. – Cela est vrai.

ARLEQUIN. – Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE. – Mais je suis en danger de perdre la liberté et peut-être la vie : Arlequin, cela ne suffit-il pas pour me plaindre ?

ARLEQUIN, *prenant sa bouteille pour boire*. – Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE. – Suis-moi donc ?

ARLEQUIN *siffle*. – Hu ! hu ! hu !

IPHICRATE. – Comment donc ! que veux-tu dire ?

ARLEQUIN, *distrain, chante*. – Tala ta lara.

IPHICRATE. – Parle donc; as-tu perdu l'esprit ? à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! je vous plains, par ma foi; mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, *à part les premiers mots*. – Le coquin abuse de ma situation : j'ai mal fait de lui dire où nous sommes. Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos; marchons de ce côté.

ARLEQUIN. – J'ai les jambes si engourdis !...

IPHICRATE. – Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN. – Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil et poli; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE. – Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; et, en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN, *en badinant*. – Badin, comme vous tournez cela ! (*Il chante.*)

L'embarquement est divin,

Quand on vogue, vogue, vogue;

L'embarquement est divin

Quand on vogue avec **Catin**☆.

IPHICRATE, *retenant sa colère*. – Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN. – Mon cher patron, vos compliments me charment; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là; et le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE. – Eh ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN. – Oui; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ! s'ils sont morts, en voilà pour longtemps; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

IPHICRATE, *un peu ému*. – Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, *indifféremment*. – Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !

IPHICRATE. – Esclave insolent !

ARLEQUIN, *riant*. – Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE. – Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux*. – Je l'ai été, je le confesse à ta honte, mais va, je te le pardonne; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, j'étais ton esclave; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi; on va te faire esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus [raisonnable](#); tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes camarades et tes maîtres.

Il s'éloigne.

IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui, l'épée à la main*. – Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN. – Doucement; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

MARIVAUX *L'ÎLE DES ESCLAVES* 1725

Texte 3

Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut et de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté, au milieu de deux files chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté ; si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. »

Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre, qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaiderait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Voltaire *candide* 1759

Texte 4

Mais Étienne, quittant le chemin de Vandame, débouchait sur le pavé. À droite, il apercevait Montsou qui dévalait et se perdait. En face, il avait les décombres du Voreux, le trou maudit que trois pompes épuisaient sans relâche. Puis, c'étaient les autres fosses à l'horizon, la Victoire, Saint-Thomas, Feutry-Cantel ; tandis que, vers le nord, les tours élevées des hauts fourneaux et les batteries des fours à coke fumaient dans l'air transparent du matin. S'il voulait ne pas manquer le train de huit heures, il devait se hâter, car il avait encore six kilomètres à faire.

Et, sous ses pieds, les coups profonds, les coups obstinés des rivelaines continuaient. Les camarades étaient tous là, il les entendait le suivre à chaque enjambée. N'était-ce pas la Maheude, sous cette pièce de betteraves, l'échine cassée, dont le souffle montait si rauque, accompagné par le ronflement du ventilateur ? À gauche, à droite, plus loin, il croyait en reconnaître d'autres, sous les blés, les haies vives, les jeunes arbres. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.

Zola Germinal excipit

Documents complémentaires



illustration pour l'édition originale Utopia de Thomas More

LE FAMILISTÈRE OU PALAIS SOCIAL



Le familistère de Guise

Cycle 4, classe de 5ème Imaginer des univers nouveaux voyage dans la lune

Texte 1

Dès l'aurore, nous gagnâmes le large par une brise légère. Vers midi, l'île avait disparu et soudain survint un ouragan qui fit tournoyer le bateau et le projet dans les airs jusqu'à environ trois cents stades, sans le laisser redescendre sur la mer. Il restait suspendu en l'air : un vent tombant sur la voilure et gonflant la toile l'emportait. Sept jours durant et autant de nuits, nous poursuivîmes notre course aérienne. Le huitième jour, nous vîmes une grande terre dans l'espace, une sorte d'île brillante, sphérique et resplendissant d'une grande lumière. Nous étant approchés d'elle et nous étant amarrés, nous débarquâmes. En examinant le pays, nous découvrîmes qu'il était habité et cultivé. Pendant le jour depuis l'endroit où nous étions, nous ne distinguâmes rien, mais, la nuit tombée, nous vîmes apparaître beaucoup d'autres îles proches, plus grandes ou plus petites, d'une couleur semblable à celle du feu, et, plus bas, une autre terre qui portait des cités, des fleuves, des mers, des forêts, des montagnes. Nous supposâmes que c'était notre propre terre ! Nous décidâmes d'avancer plus loin dans le pays et nous rencontrâmes ceux qu'on appelle là-bas Hippogypes, lesquels nous arrêterent. Ces Hippogypes sont des hommes qui chevauchent de grands vautours : ils utilisent ces oiseaux comme montures. Ces vautours sont grands et ont en général trois têtes ; on peut connaître leur taille par le détail suivant : chacune de leurs plumes est plus longue et plus grosse que le mât d'un grand navire marchand. Ces Hippogypes ont pour mission de voler tout autour du pays et de conduire devant le roi tout étranger qu'ils trouvent. C'est pourquoi ils nous arrêterent et nous conduisirent devant lui. Celui-ci nous examina et, se fondant sur nos vêtements, il nous dit : « Etes-vous donc des Grecs, étrangers ? ». Nous en convînmes. « Comment donc êtes-vous parvenus ici, dit-il, après une si longue traversée aérienne ? ». Nous lui racontâmes alors toute l'affaire. A son tour, il nous fit connaître en détail sa propre histoire. C'était un homme lui aussi, nommé Endymion ; un jour il avait été enlevé de notre terre pendant son sommeil, il était arrivé ici et il était devenu roi du pays. Il ajouta que ce pays était la lune, celle que nous voyons d'en-bas. Il nous engagea à avoir confiance et à ne craindre nul danger, car nous disposerions de tout ce dont nous avons besoin.

Lucien, *Histoires vraies*, I, 9-11, traduction de Jacques Bompaire, IIe s.

Texte 2

Quand j'eus percé selon le calcul que j'ai fait depuis beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la terre d'avec la lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon, encore ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde ; car encore que je me trouvasse entre deux lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe ; pour ce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baissais vers la lune, et je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin. " Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité soit aussi moins étendue, et que par conséquent j'aie senti plus tard la force de son centre. "

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber, à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer, le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvai sous un arbre embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées par ma chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'était écachée contre.

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber, à ce que je préjugeai (car la violence du précipice m'empêchait de le remarquer), le plus loin dont je me souviens c'est que je me trouvai sous un arbre embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées par ma chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'était écachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là était comme vous le saurez bientôt, Le Paradis terrestre, et l'arbre sur lequel je tombai se trouva justement l'Arbre de vie. Ainsi vous pouvez bien juger que sans ce hasard, je serais mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé auparavant de toucher la terre; et j'ai conclu de mon aventure qu'il en avait menti; ou bien qu'il fallait que le jus énergique de ce fruit, qui m'avait coulé dans la bouche, eût rappelé mon âme qui n'était pas loin de mon cadavre, encore tout tiède, et encore disposé aux fonctions de la vie.

En effet, sitôt que je fus à terre ma douleur s'en alla avant même de se peindre en ma mémoire; et la faim, dont pendant mon voyage j'avais été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perdue.

A peine quand je fus relevé, eus-je observé la plus large de quatre grandes rivières qui forment un lac en la bouchant, que l'esprit ou l'âme invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée me vînt réjouir l'odorat; et je connus que les cailloux n'y étaient ni durs ni raboteux; et qu'ils avaient soin de s'amollir quand on marchait dessus. Je rencontrai d'abord une étoile de cinq avenues, dont les arbres par leur excessive hauteur semblaient porter au ciel un parterre de haute futaie. En promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les précipitant du faite jusqu'au pied, je doutais si la terre les portait, ou si eux-mêmes ne portaient point la terre pendue à leurs racines; leur front superbement élevé semblait aussi plier comme par force sous la pesanteur des globes célestes dont on dirait qu'ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant; leurs bras tendus vers le ciel témoignaient en l'embrassant demander aux astres la bénignité toute pure de leurs influences, et les recevoir auparavant qu'elles aient rien perdu de leur innocence, au lit des éléments.

Cyrano de Bergerac, *Les états et empires de la lune et du soleil* (1657)

Texte 3

Ce roman d'anticipation écrit par Jules Verne en 1869 fait suite à De la terre à la lune, imaginé quatre ans plus tôt. De la terre à la lune faisait état du projet fou de quelques hommes du « Gun Club » de Baltimore aux Etats-Unis, à la fin de la guerre de Sécession : organiser un voyage dans la lune à bord d'un obus. Ce premier tome racontait les difficultés rencontrées pour monter l'expédition. Dans la suite, nos trois héros, Nichol, Barbicane et Michel Ardan sont parvenus à mettre leur projet à exécution : les voilà en orbite au dessus de la lune...

Voici, cependant, une exacte description de ce que voyaient, de cette hauteur, Barbicane et ses compagnons. Des colorations assez variées apparaissaient par larges plaques sur le disque (...) En de certains espaces, la couleur verte était vivement accusée, telle qu'elle ressort, selon Julius Schmidt, des mers de la Sérénité et des Humeurs. Barbicane remarqua également de larges cratères dépourvus de cônes intérieurs, qui jetaient une couleur bleuâtre analogue aux reflets d'une tôle d'acier fraîchement polie. Ces colorations appartenaient bien réellement au disque lunaire, et ne résultaient pas, suivant le dire de quelques astronomes, soit de l'imperfection de l'objectif des lunettes, soit de l'interposition de l'atmosphère terrestre. Pour Barbicane, aucun doute n'existait à cet égard. Il observait à travers le vide et ne pouvait commettre aucune erreur d'optique. Il considéra le fait de ces colorations diverses comme acquis à la science. Maintenant ces nuances de vert étaient-elles dues à une végétation tropicale, entretenue par une atmosphère dense et basse ? Il ne pouvait encore se prononcer. Plus loin, il nota une teinte rougeâtre, très suffisamment accusée. Pareille nuance avait été observée déjà sur le fond d'une enceinte isolée, connue sous le nom de cirque de Lichtenberg, qui est située près des monts Hercyniens sur le bord de la Lune, mais il ne put en reconnaître la nature. Il ne fut pas plus heureux à propos d'une autre particularité du disque, car il ne put en préciser exactement la cause. Voici cette particularité. Michel Ardan était en observation près du président, quand il remarqua de longues lignes blanches, vivement éclairées par les rayons directs du Soleil. C'était une succession de sillons lumineux très différents du rayonnement que Copernic présentait naguère. Ils s'allongeaient parallèlement les uns aux autres. Michel, avec son aplomb habituel, ne manqua pas de s'écrier : « Tiens ! des champs cultivés ! – Des champs cultivés ? répondit Nichol, haussant les épaules. – Labourés tout au moins, répliqua Michel Ardan. Mais quels laboureurs que ces Sélénites, et quels bœufs gigantesques ils doivent atteler à leur charrue pour creuser de tels sillons ! – Ce ne sont pas des sillons, dit Barbicane, ce sont des rainures. – Va pour des rainures, répondit docilement Michel. Seulement qu'entend-on par des rainures dans le monde scientifique ? » Barbicane apprit aussitôt à son compagnon ce qu'il savait des rainures lunaires. Il savait que c'étaient des sillons observés sur toutes les parties non montagneuses du disque ; que ces sillons, le plus souvent isolés, mesurent de quatre à cinquante lieues de longueur ; que leur largeur varie de mille à quinze cents mètres, et que leurs bords sont rigoureusement parallèles ; mais il n'en savait pas davantage, ni sur leur formation ni sur leur nature. (...) Barbicane se trouvait ramené à une distance que n'avaient jamais donnée les plus puissants télescopes, ni celui de John Ross, ni celui des montagnes Rocheuses. Il était donc dans des conditions extrêmement favorables pour résoudre cette grande question de l'habitabilité de la Lune. Cependant, cette solution lui échappait encore. Il ne distinguait que le lit désert des immenses plaines et, vers le nord, d'arides montagnes. Pas un ouvrage ne trahissait la main de l'homme. Pas une ruine n'attestait son passage. Pas une agglomération d'animaux n'indiquait que la vie s'y développât même à un degré inférieur. Nulle part le mouvement, nulle part une apparence de végétation. Des trois règnes qui se partagent le sphéroïde

terrestre, un seul était représenté sur le globe lunaire : le règne minéral. « Ah ça ! dit Michel Ardan d'un air un peu décontenancé, il n'y a donc personne ? – Non, répondit Nicholl, jusqu'ici. Pas un homme, pas un animal, pas un arbre. Après tout, si l'atmosphère s'est réfugiée au fond des cavités, à l'intérieur des cirques, ou même sur la face opposée de la Lune, nous ne pouvons rien préjuger. – D'ailleurs, ajouta Barbicane, même pour la vue la plus perçante, un homme n'est pas visible à une distance supérieure à sept kilomètres. Donc s'il y a des Sélénites, ils peuvent voir notre projectile, mais nous ne pouvons les voir. »

Jules Verne, *Autour de la lune*, 1869 (chapitre 13)

Texte 4

Le projectile mesurait neuf pieds de large extérieurement sur douze pieds de haut. Afin de ne pas dépasser le poids assigné, on avait un peu diminué l'épaisseur de ses parois et renforcé sa partie inférieure, qui devait supporter toute la violence des gaz développés par la déflagration du pyroxyle. Il en est ainsi, d'ailleurs, dans les bombes et les obus cylindro-coniques, dont le culot est toujours plus épais. On pénétrait dans cette tour de métal par une étroite ouverture ménagée sur les parois du cône, et semblable à ces « trous d'homme » des chaudières à vapeur. Elle se fermait hermétiquement au moyen d'une plaque d'aluminium, retenue à l'intérieur par de puissantes vis de pression. Les voyageurs pourraient donc sortir à volonté de leur prison mobile, dès qu'ils auraient atteint l'astre des nuits. Mais il ne suffisait pas d'aller, il fallait voir en route. Rien ne fut plus facile. En effet, sous le capitonnage se trouvaient quatre hublots de verre lenticulaire d'une forte épaisseur, deux percés dans la paroi circulaire du projectile ; un troisième à sa partie inférieure et un quatrième dans son chapeau conique. Les voyageurs seraient donc à même d'observer, pendant leur parcours, la Terre qu'ils abandonnaient, la Lune dont ils s'approchaient et les espaces constellés du ciel. Seulement, ces hublots étaient protégés contre les chocs du départ par des plaques solidement encastrées, qu'il était facile de rejeter au-dehors en dévissant des écrous intérieurs. De cette façon, l'air contenu dans le projectile ne pouvait pas s'échapper, et les observations devenaient possibles. Tous ces mécanismes, admirablement établis, fonctionnaient avec la plus grande facilité, et les ingénieurs ne s'étaient pas montrés moins intelligents dans les aménagements du wagon projectile. Des récipients solidement assujettis étaient destinés à contenir l'eau et les vivres nécessaires aux trois voyageurs ; ceux-ci pouvaient même se procurer le feu et la lumière au moyen de gaz emmagasiné dans un récipient spécial sous une pression de plusieurs atmosphères. Il suffisait de tourner un robinet, et pendant six jours ce gaz devait éclairer et chauffer ce confortable véhicule. On le voit, rien ne manquait des choses essentielles à la vie et même au bien-être. De plus, grâce aux instincts de Michel Ardan, l'agréable vint se joindre à l'utile sous la forme d'objets d'art ; il eût fait de son projectile un véritable atelier d'artiste, si l'espace ne lui eût pas manqué. Du reste, on se tromperait en supposant que trois personnes dussent se trouver à l'étroit dans cette tour de métal. Elle avait une surface de cinquante-quatre pieds carrés à peu près sur dix pieds de hauteur, ce qui permettait à ses hôtes une certaine liberté de mouvement. Ils n'eussent pas été aussi à leur aise dans le plus confortable wagon des États-Unis. La question des vivres et de l'éclairage étant résolue, restait la question de l'air. Il était évident que l'air enfermé dans le projectile ne suffirait pas pendant quatre jours à la respiration des voyageurs ; chaque homme, en effet, consomme dans une heure environ tout l'oxygène contenu dans cent litres d'air. Barbicane, ses deux compagnons, et deux chiens qu'il comptait emmener, devaient consommer, par vingt-quatre heures, deux mille quatre cents litres d'oxygène, ou, en poids, à peu près sept livres. Il fallait donc renouveler l'air du projectile. Comment ? Par un procédé bien simple, celui de MM. Reiset et Regnault, indiqué par Michel Ardan pendant la discussion du meeting.

On sait que l'air se compose principalement de vingt et une parties d'oxygène et de soixantedix-neuf parties d'azote. Or, que se passe-t-il dans l'acte de la respiration ? Un phénomène fort simple. L'homme absorbe l'oxygène de l'air, éminemment propre à entretenir la vie, et rejette l'azote intact. L'air expiré a perdu près de cinq pour cent de son oxygène et contient alors un volume à peu près égal d'acide carbonique, produit définitif de la combustion des éléments du sang par l'oxygène inspiré. Il arrive donc que dans un milieu clos, et après un certain temps, tout l'oxygène de l'air est remplacé par l'acide carbonique, gaz essentiellement délétère. La question se réduisait dès lors à ceci : l'azote s'étant conservé intact, 1° refaire l'oxygène absorbé ; 2° détruire l'acide carbonique expiré. Rien de plus facile au moyen du chlorate de potasse et de la potasse caustique. Le chlorate de potasse est un sel qui se présente sous la forme de paillettes blanches ; lorsqu'on le porte à une température supérieure à quatre cents degrés, il se transforme en chlorure de potassium, et l'oxygène qu'il contient se dégage entièrement. Or, dix-huit livres de chlorate de potasse rendent sept livres d'oxygène, c'est-à-

dire la quantité nécessaire aux voyageurs pendant vingt-quatre heures. Voilà pour refaire l'oxygène. Quant à la potasse caustique, c'est une matière très avide de l'acide carbonique mêlé à l'air, et il suffit de l'agiter pour qu'elle s'en empare et forme du bicarbonate de potasse. Voilà pour absorber l'acide carbonique. En combinant ces deux moyens, on était certain de rendre à l'air vicié toutes ses qualités vivifiantes. C'est ce que les deux chimistes, MM. Reiset et Regnault, avaient expérimenté avec succès. Mais, il faut le dire, l'expérience avait eu lieu jusqu'alors in anima vili. Quelle que fût sa précision scientifique, on ignorait absolument comment des h:

Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, trajet direct en 97 heures et 20 minutes, 1865.

Texte 5 :

20 juillet 1969 : l'homme pose le pied sur la Lune. Neil Armstrong est le premier homme à marcher sur la Lune, le 20 juillet 1969 à 3h55, heure de Paris. « C'est un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité ». Les mots sont de l'astronaute américain Neil Armstrong lorsqu'il pose le pied sur la Lune le 20 juillet 1969. La phrase légendaire est entendue par des centaines de millions de téléspectateurs qui vivent l'événement en direct à travers le monde. Lundi, ce sera le 40ème anniversaire de cet événement qui a permis aux Etats-Unis de s'imposer face à l'Union soviétique dans la conquête naissante de l'espace. Un module lunaire posé manuellement Le 16 juillet 1969, Neil Armstrong, Buzz Aldrin et Mike Collins, s'installent dans le module de commande Columbia du vaisseau Apollo 11. L'énorme fusée de lancement, Saturn 5, fait 111 mètres de haut. Elle s'arrache du pas de tir du Centre spatial Kennedy (Floride, sud-est des Etats-Unis) à 14h32 heure de Paris. Quatre jours plus tard, à 22h18, Buzz Aldrin pose manuellement et de justesse le module lunaire, baptisé Eagle (l'aigle), dans une mare lunaire baptisé la Mer de la Tranquillité. Neil Armstrong, le commandant de la mission, informe alors le centre de contrôle: «Houston, ici la base Tranquillité, l'aigle s'est posé». A 03h50, il sort du module lunaire en empruntant une échelle trop courte et doit sauter pour atteindre le sol lunaire qu'il touche très exactement à 03H56 et 48 secondes GMT. 21 heures sur la Lune Vingt minutes plus tard, Buzz Aldrin rejoint Neil Armstrong. Les deux hommes passeront 21 heures sur la Lune et ramèneront 21 kilos de roches. Ils laisseront un drapeau américain et une plaque d'acier avec un message de paix signé du président Richard Nixon. Le module décollera ensuite pour rejoindre en orbite lunaire Columbia, dans lequel les attend Michael Collins, avant de rentrer sur Terre, où leur capsule amerrit dans l'océan Pacifique le 24 juillet. L'aventure du programme Apollo, qui a permis à douze astronautes de poser le pied sur la Lune lors de six missions, entre 1969 et 1972, avait commencé huit ans plus tôt avec l'annonce du président John F. Kennedy, en mai 1961, « de mettre un Américain sur la Lune avant la fin de la décennie ». Course à l'espace sur fond de guerre froide « Ce fut avant tout une décision politique », relève John Logsdon, un des conservateurs du Musée national de l'Air et de l'Espace à Washington. La Guerre froide battait son plein et l'Union soviétique devançait les Etats-Unis dans la course spatiale après la mise en orbite en 1957 du premier satellite, Spoutnik, suivi en 1961 du premier homme dans l'espace, Youri Gagarine. «L'URSS avait réussi à faire de ses succès spatiaux une mesure de sa puissance et de la réussite d'une société moderne enviable, et le président Kennedy a alors jugé qu'il ne serait pas dans l'intérêt de l'Amérique de laisser les Soviétiques seuls profiter de leurs prouesses», explique John Logsdon. Forts de leur prospérité et de leurs capacités technologiques, les Etats-Unis mettent rapidement en route le programme Apollo, estimé à 25 milliards de dollars en 1969, équivalant aujourd'hui à environ 115 milliards ou six fois et demie le budget annuel actuel de la Nasa. Des hommes sur Mars? En 2004, les Etats-Unis lancent le programme Constellation visant à renvoyer des Américains sur la Lune d'ici 2020, prélude à la conquête de Mars et actuellement réexaminé par le président Barack Obama. «La destinée de l'humanité est de marcher sur une autre planète et nous pouvons y parvenir...», a estimé Buzz Aldrin, plaidant pour des missions habitées vers Mars, sans même passer par la Lune, pour économiser temps et argent. «La colonisation du système solaire est un moyen d'établir un autre lieu de survie pour la race humaine», ce qui deviendra nécessaire un jour selon lui.

Le Parisien du 17.07.2009

Documents complémentaires

Ballade à la lune, Alfred de MUSSET (1810-1857)

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,

La lune
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil ?

Es-tu l'oeil du ciel borgne ?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard ?

N'es-tu rien qu'une boule,
Qu'un grand faucheur bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras ?

Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer ?

Sur ton front qui voyage.
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité ?

Est-ce un ver qui te ronge
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci ?

Qui t'avait éborgnée,
L'autre nuit ? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu ?

Car tu vins, pâle et morne
Coller sur mes carreaux
Ta corne
À travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phébé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.

Rends-nous la chasserresse,
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal !

Oh ! sous le vert platane
Sous les frais coudriers,
Diane,
Et ses grands lévriers !

Le chevreau noir qui doute,
Pendur sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prés,
Ses chiens s'en sont allés.

Oh ! le soir, dans la brise,
Phoebé, soeur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau !

Phoebé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment,
Qui flotte,
Sous le clair firmament !

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
Pied lesté,
En chantant sa chanson.

Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus
Se traîne
L'océan montueux.

Et qu'il vente ou qu'il neige
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir ?

Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Peut-être quand déchante
Quelque pauvre mari,
Méchant,
De loin tu lui souris.

Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
La mère
Livre la clef du nid,

Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
Qui souffle
Le bougeoir indiscret.

Au pudique hyménée
La vierge qui se croit

Menée,
Grelotte en son lit froid,

Mais monsieur tout en flamme
Commence à rudoyer
Madame,
Qui commence à crier.

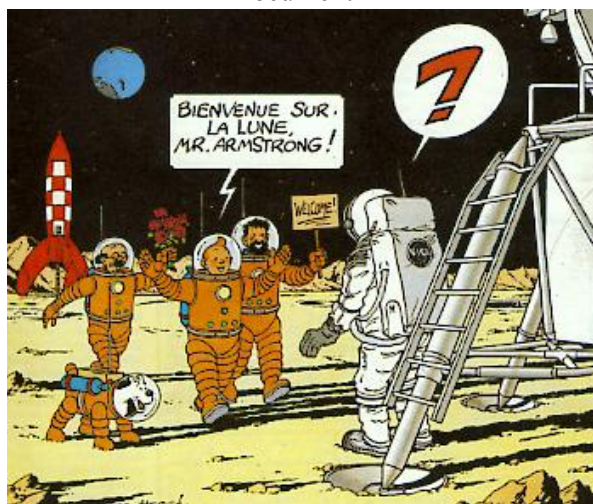
" Ouf ! dit-il, je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
Qui vaille;
Tu ne te tiens pas bien. "

Et vite il se dépêche.
Mais quel démon caché
L'empêche
De commettre un péché ?

" Ah ! dit-il, prenons garde.
Quel témoin curieux
Regarde
Avec ces deux grands yeux ? "

Et c'est, dans la nuit brune,
Sur son clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Document 2



Illustrations © [Hergé - Moulinsart SA](#), [Le Monde de Tintin](#) ,Dessin envoyé à Amstrong

Cycle 4 Classe de 5eme L'homme est-il maitre de la nature?

Corpus: Naufragé(s) sur une Île

Texte 1 Jules Verne, L'Île mystérieuse, 1875.

Texte 2 William Golding, Sa Majesté des Mouches, 1954

Texte 3 Daniel Defoe, Robinson Crusoe, 1719,

Texte 4 Jean Giraudoux Suzanne et le Pacifique 1939

Texte 5 Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique, 1972,

Texte 1 Jules Verne, L'Île mystérieuse, 1875.

Inutile d'ajouter que cette forêt, aussi bien que la côte parcourue, était vierge de toute empreinte humaine. Pencroff n'y remarqua que des traces de quadrupèdes, des passées fraîches d'animaux, dont il ne pouvait reconnaître l'espèce. Très certainement, quelques-unes avaient été laissées par des fauves formidables avec lesquels il y aurait à compter sans doute; mais nulle part la marque d'une hache sur un tronc d'arbre, ni les restes d'un feu éteint, ni l'empreinte d'un pas; ce dont on devait se féliciter peut-être, car sur cette terre, en plein Pacifique, la présence de l'homme eût été peut-être plus à craindre qu'à désirer. Harbert et Pencroff, causant à peine, car les difficultés de la route étaient grandes, n'avançaient que fort lentement, et, après une heure de marche, ils avaient à peine franchi un mille. Jusqu'alors, la chasse n'avait pas été fructueuse. Cependant, quelques oiseaux chantaient et voletaient sous la ramure, et se montraient très farouches, comme si l'homme leur eût instinctivement inspiré une juste crainte. Entre autres volatiles, Harbert, signala dans une partie marécageuse de la forêt, un oiseau à bec aigu et allongé, qui ressemblait anatomiquement à un martin-pêcheur. Toutefois, il se distingua de ce dernier par son plumage assez rude, revêtu d'un éclat métallique. L'exploration continua. A mesure que les chasseurs s'avançaient, les arbres, plus espacés, devenaient magnifiques, mais aucun ne produisait de fruits comestibles. Pencroff cherchait vainement quelques-uns de ces précieux palmiers qui se prêtent à tant d'usages de la vie domestique, et dont la présence a été signalée jusqu'au 40e parallèle dans l'hémisphère boréal et jusqu'au 35e dans l'hémisphère austral. Mais cette forêt ne se composait que de conifères, tels que les déodars, déjà reconnus par Harbert, des « douglas », semblables à ceux qui poussent sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et des sapins admirables, mesurant cent cinquante pieds de hauteur. En ce moment, une volée d'oiseaux de petite taille et d'un joli plumage, à queue longue et chatoyante, s'éparpillèrent entre les branches, semant leurs plumes, faiblement attachées, qui couvrirent le sol d'un fin duvet. Harbert ramassa quelques-unes de ces plumes, et, après les avoir examinées :

« Ce sont des « couroucous », dit-il.

- Je leur préférerais une pintade ou un coq de bruyère, répondit Pencroff ; mais enfin, s'ils sont bons à manger?

- Ils sont bons à manger, et même leur chair est très délicate, reprit Harbert. D'ailleurs, si je ne me trompe, il est facile de les approcher et de les tuer à coups de bâton. »

Texte 2 William Golding, Sa Majesté des Mouches, 1954

Jack était courbé en deux, les muscles bandés comme un coureur, le nez touchant presque la terre humide. Les grands troncs drapés de lianes s'estompaient dans une ombre verdâtre très haut au-dessus de sa tête ; le sous-bois l'enserrait de toutes parts. Ici, la piste devenait presque invisible ; une brindille cassée et une marque qui ressemblait à l'empreinte d'une moitié de sabot. Il baissa la tête et scruta les indices comme s'il voulait les forcer à parler. Puis, à quatre pattes comme un chien, insensible à l'inconfort de sa position, il progressa de quelques mètres et s'arrêta. La nodosité d'une liane formant arceau laissait pendre une vrille polie par le passage des cochons sauvages. Jack s'accroupit, le visage à quelques centimètres de cet indice, puis son regard se fixa devant lui, dans la demi-obscurité du sous-bois. Ses cheveux, d'un blond-roux, avaient beaucoup poussé et pris une teinte plus claire ; de nombreuses tâches de rousseur couvraient son dos nu où la peau pelait sous les coups de soleil. Il serrait dans sa main droite un épieu d'un mètre cinquante ; il ne portait qu'un short en lambeaux retenu à la taille par un ceinturon garni d'un coutelas. Il ferma les yeux, leva la tête, et les narines palpitantes, aspira doucement l'air chaud pour en tirer une indication. La forêt était aussi immobile que lui. Enfin, il libéra son souffle en un long soupir et rouvrit des yeux très bleus. D'exaspération, ils semblaient lui sortir de la tête. Il lécha ses lèvres sèches et observa la forêt réticente. Alors, il reprit sa marche furtive, les yeux

rivés au sol.

Le silence de la forêt l'oppressait plus que la chaleur; à cette heure-là, on n'entendait même pas le vrombissement des insectes. Il fallut que Jack fit lever un oiseau multicolore d'un nid rudimentaire en brindilles pour que le silence fût brisé et l'écho réveillé par un cri strident qui semblait monter de la nuit des temps. Jack lui-même en fut impressionné et il en eut le souffle coupé; l'espace d'une seconde, il cessa d'être un chasseur pour devenir une ombre furtive qui se glissait, tel un gorille, dans l'épaisse végétation.

Texte 3 Daniel Defoe, Robinson Crusoe, 1719,

En somme, il en résultait ce témoignage indubitable, que, dans le monde, il n'est point de condition si misérable où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif dont on doit être reconnaissant. Que ceci demeure donc comme une leçon tirée de la plus affreuse de toutes les conditions humaines, qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelques consolations qui peuvent être placées dans notre bilan des biens et des maux au crédit de ce compte.

Ayant alors accoutumé mon esprit à goûter ma situation, et ne promenant plus mes regards en mer dans l'espoir d'y découvrir un vaisseau, je commençais à m'appliquer à améliorer mon genre de vie, et à me faire les choses aussi douces que possibles.

J'ai déjà décrit mon habitation ou ma tente, placée au pied d'une roche, et environnée d'une forte palissade de pieux et de câbles, que, maintenant, je devrais plutôt appeler une muraille, car je l'avais renfermée, à l'extérieur, d'une sorte de contre-mur de gazon d'à peu près deux pieds d'épaisseur. Au bout d'un an et demi environ je posai contre ce contre-mur des chevrons s'appuyant sur le roc, et que je couvris de branches d'arbres et de tout ce qui pouvait garantir de la pluie, que j'avais reconnue excessive en certains temps de l'année.

J'ai raconté de quelle manière j'avais apporté tous mes bagages dans mon enclos, et dans la grotte que j'avais faite par derrière; mais je dois dire aussi que ce n'était d'abord qu'un amas confus d'effets dans un tel désordre qu'ils occupaient toute la place, et me laissaient à peine assez d'espace pour me remuer. Je me mis donc à agrandir ma grotte,

(...) J'entrepris alors de fabriquer les meubles indispensables dont j'avais le plus besoin, spécialement une chaise et une table. Sans cela je ne pouvais jouir du peu de bien-être que j'avais en ce monde; sans une table, je n'aurais pu écrire ou manger, ni faire quantité de choses avec tant de plaisir,

Texte 4 Jean Giraudoux Suzanne et le Pacifique 1939

Je rougis d'avouer à quoi se passa ma première semaine, quand je compare cette vie frivole à celles des naufragés classiques. A part le coup de bec qui m'éveillait chaque matin et qui cessa du jour où je surpris et frappai l'oiseau, à part ce coup au front, pas beaucoup plus fort d'ailleurs pour celles de mon âge qu'une forte pensée, je n'ai pas eu une douleur dans l'île. Le second jour, je m'occupai à me faire, dans une des trois niches de la caverne de corail blanc, un lit avec les plumages dont l'île était jonché. Le troisième jour, je retirai les plumes trop dures et amassai les duvets de gros oiseaux de mer, qui les perdaient en flocons au moindre vol et qu'un regard plumait comme une volée de plomb. Le quatrième jour, je triai les plumes d'après leur couleur, pour avoir trois divans, jaune, ocre, rouge. Le cinquième jour, je dus vider ces trois niches comme trois baignoires, pour y trouver une des bagues de Nenetza que j'avais perdue. Le sixième jour, je retirai certaines plumes vertes qui déteignaient, et certaines pourpres qui piquaient. Après ces six jours de création, j'étais juste arrivée à faire mon lit ... Déjà cependant le lait avait jailli pour moi de l'arbre à lait; flattant l'arbre de la main, génisse millénaire dont le vent retournait parfois la crinière vers ma joue, je réussissais à remplir ma boîte de conserves; déjà je savais que l'on peut boire à même l'arbre vin, mais qu'il faut que repose le suc de l'arbre cidre; déjà les fruits que l'on sèche et ceux que l'on mange frais. Puis, ma grève balayée d'un balai en vrai marabout, mon costume de ficelles et de plumes de paradis achevé, un fois tout vérifié, le soleil vérifié avec mes deux loupes d'où je tirais le feu le plus facile, vérifié le ruisseau plein de ces poissons qui n'avaient que deux cents mètres pour leurs ébats entre l'eau salée et le roc de la source, vérifiés trois échos dont le dernier répétait douze fois vos paroles, écho pour femme seule, vérifiées les huîtres, les moules, excellentes mais dont la nacre était molle de nouveauté, vérifiée l'herbe qui remplacerait pour moi le cerfeuil, celle qui serait mon échalote, me sentant pour jamais sans occupation sur cette île parfaite, j'attendis ... Tant pis si je vous décris trop tôt les tortures de l'attente. Je passais mes journées au bord même de la mer, les pieds touchant l'Océan par je ne sais quelle superstition qui me condamnait à ne pas perdre son contact; j'attendais pour le soir même, pour le lendemain au plus tard. Parfois, désespérée, je me reculais d'un mètre, d'un pas, c'est que je n'attendais plus le secours que pour dans six mois, dans un an. Par des additions, par des chiffres que je vérifiais tout le jour, gagnant quelquefois une semaine sur le total précédent, je

trouvais le compte précis des mois, des années qu'il me faudrait subir dans l'île, à moins d'un hasard, avant qu'un navire fût envoyé à notre recherche....

Texte 5 Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique, 1972,

Il s'en fallait pourtant que l'île lui parût désormais comme une terre sauvage qu'il aurait su maîtriser, puis apprivoiser pour en faire un milieu tout humain. Il ne se passait pas de jour que quelque incident surprenant ou sinistre ne ravive l'angoisse qui était née en lui à l'instant où, ayant compris qu'il était le seul survivant du naufrage, il s'était senti orphelin de l'humanité. Le sentiment de sa déréliction assagi par la vue de ses champs labourés, de son enclos à chèvres, de la belle ordonnance de son entrepôt, de la fière allure de son arsenal, lui sauta à la gorge le jour où il surprit un vampire accroupi sur le garrot d'un chevreau qu'il était en train de vider de son sang. Les deux ailes griffues et déchiquetées du monstre couvraient comme d'un manteau de mort la bestiole qui vacillait de faiblesse. Une autre fois, alors qu'il cueillait des coquillages sur des rochers à demi immergés, il reçut un jet d'eau en pleine figure. Un peu étourdi par le choc, il fit quelques pas, mais il fut aussitôt arrêté par un second jet qui l'atteignit derechef au visage avec une diabolique précision. Aussitôt la vieille angoisse bien connue et si redoutée lui mordit le foie. Elle ne relâcha son étreinte qu'à moitié, lorsqu'il eut découvert dans une anfractuosité du rocher un petit poulpe gris qui avait l'étonnante faculté d'envoyer de l'eau grâce à une manière de siphon dont il pouvait faire varier l'angle de tir.

Il avait fini par se résigner à la surveillance implacable qu'il subissait de la part de son « conseil d'administration », comme il continuait à appeler le groupe de vautours qui paraissait s'être attachés à sa personne. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, ils étaient là, bossus, goitreux et pelés, guettant - non certes sa propre mort comme il s'en persuadait dans ses moments de dépression, mais tous les débris comestibles qu'il semait dans sa journée.

Documents complémentaires





Tom Hanks dans Seul au monde , film réalisé par Robert Zemeckis, 2000.

Scène 1 extrait

IPHICRATE. — Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN. — Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil et poli; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE. — Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; et, en ce cas-là, nous nous embarquerons avec eux.

ARLEQUIN, *en badinant*. — Badin, comme vous tournez cela ! (*Il chante.*)

L'embarquement est divin,

Quand on vogue, vogue, vogue;

L'embarquement est divin

. Quand on vogue avec Catin

IPHICRATE, *retenant sa colère*. — Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN. — Mon cher patron, vos compliments me charment; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là; et le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE. — Eh ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN. — Oui; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ! s'ils sont morts, en voilà pour longtemps; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

IPHICRATE, *un peu ému*. — Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, *indifféremment*. — Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !

IPHICRATE. — Esclave insolent !

ARLEQUIN, *riant*. — Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE. — Méconnaiss-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux*. — Je l'ai été, je le confesse à ta honte, mais va, je te le pardonne; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, j'étais ton esclave; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi; on va te faire esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes camarades et tes maîtres.

Il s'éloigne.

IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui, l'épée à la main*. — Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN. — Doucement; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

Scène 2 extrait

Trivelin, avec cinq ou six insulaires, arrive conduisant une dame et le suivante

TRIVELIN. — Ne m'interrompez point, mes enfants. Je pense donc que vous savez qui nous sommes. Quand nos pères, irrités de la cruauté de leurs maîtres, quittèrent la Grèce et vinrent s'établir ici dans le ressentiment des outrages qu'ils avaient reçus de leurs patrons, la première loi qu'il y firent fut d'ôter la vie à tous les maîtres que le hasard ou le naufrage conduirait dans leur île, et conséquemment de rendre la liberté à tous les esclaves; la vengeance avait dicté cette loi; vingt ans après la raison l'abolit, et en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons; ce n'est plus votre vie

que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire; nous vous jetons dans l'esclavage pour vous rendre sensible aux maux qu'on y éprouve : nous vous humilions, afin que, nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie si vos maîtres sont contents de vos progrès; et, si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs, et, par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos concitoyennes. Ce sont nos lois à cet égard; mettez à profit leur rigueur salulaire, remerciez le sort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains durs, injustes et superbes. Vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir; vous êtes moins nos esclaves que nos malades, et nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains, c'est-à-dire humains, raisonnables et généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN. – Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée. Peut-on de la santé à meilleur compte ?

TRIVELIN. – Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, et vous feriez votre **fortune** plus mauvaise : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

Scène 3 extrait

Trivelin incite Cleanthis à imiter son ancienne maîtresse, oblige ainsi Euprosine à prendre conscience de ses travers.

CLEANTHIS. – Madame se lève; a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendue belle, se sent-elle du vif, du séillant dans les yeux ? vite, sur les armes; la journée sera glorieuse. « Qu'on m'habille ! » Madame verra du monde aujourd'hui; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN, à Euphrosine. – Elle développe assez bien cela.

CLEANTHIS. – Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé ? « Ah ! qu'on m'apporte un miroir; comme me voilà faite ! que je suis mal bâtie ! » Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit; des yeux battus, un teint fatigué; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant, il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. « Comment vous portez-vous, Madame ? - Très mal, Madame; j'ai perdu le sommeil; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil; je n'ose pas me montrer, je fais peur. » Et cela veut dire : « Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi au moins; ne me regardez pas, remettez à me voir; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aie dormi. » **J'entendais** tout cela, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration !... Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN, à Euphrosine. – Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paraît fidèle.

EUPHROSINE. – Je ne sais où j'en suis.

CLEANTHIS. – Vous en êtes aux deux tiers; et j'achèverai, pourvu que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN. – Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLEANTHIS. – Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait ? j'étais dans la chambre; vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. « Cette femme-là est aimable, disiez-vous : elle a les yeux petits, mais très doux. »; et là-dessus, vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. « A moi ? lui dites-vous. - Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. - Continuez, folâtre, continuez », dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. Mais vous avez la main belle; il la vit, il la prit, il la baisa; cela anima sa déclaration : et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien ! y suis-je ?

TRIVELIN, à Euphrosine. – En vérité, elle a raison.

Scène 9 extrait – *Iphicrate, Arlequin.*

Iphicrate reproche à Arlequin sa dureté. Celui-ci décide de lui paronner les mauvais traitements subis

(...)

ARLEQUIN. – J'ai plus pâti des tiens que des miens; mes plus grands défauts, c'était ta mauvaise humeur, ton autorité, et le peu de cas que tu faisais de ton pauvre esclave.

IPHICRATE. – Va, tu n'es qu'un ingrat au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume ou à m'en affranchir, et qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnaissance !

ARLEQUIN. – Tu as raison, mon ami; tu me remontres bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais su le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, et jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien ! va, je dois avoir le cœur meilleur que toi; car il y a plus longtemps que je souffre, et que je sais ce que c'est que de la peine. Tu m'as battu par amitié : puisque tu le dis, je te le pardonne; je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, et fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes camarades, je les prierai de te renvoyer, et, s'ils ne veulent pas, je te garderai comme mon ami; car je ne te ressemble pas, moi; je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE, *s'approchant d'Arlequin*. – Mon cher Arlequin, fasse le ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentiments que tu me donnes pour toi ! Va, mon cher enfant, oublie que tu fus mon esclave, et je me ressouviendrai toujours que je ne méritais pas d'être ton maître.

ARLEQUIN. – Ne dites donc point comme cela, mon cher patron : si j'avais été votre pareil, je n'aurais peut-être pas mieux valu que vous. C'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'était ma faute.

IPHICRATE, *l'embrassant*. – Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN. – Mon pauvre patron, qu'il y a de plaisir à bien faire !

Après quoi il déshabille son maître.

IPHICRATE. – Que fais-tu, mon cher ami ?

ARLEQUIN. – Rendez-moi mon habit, et reprenez le vôtre; je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE. – Je ne saurais retenir mes larmes. Fais ce que tu voudras.

Scène 10 (extraits) – *Cléanthis, Euphrosine, Iphicrate, Arlequin.*

Cleanthis comprend que la leçon imposée à Euphrosine est elle aussi bientôt terminée.

CLEANTHIS. – Ah ! vraiment, nous y voilà avec vos beaux exemples. Voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, et qui nous regardent comme des vers de terre; et puis, qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fi ! que cela est vilain, de n'avoir eu pour mérite que de l'or, de l'argent et des dignités ! C'était bien la peine de faire tant les glorieux ! Où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'avions point d'autre mérite que cela pour vous ? Voyons, ne seriez-vous pas bien attrapés ? Il s'agit de vous pardonner, et pour avoir cette bonté-là, que faut-il être, s'il vous plaît ? Riche ? non; noble ? non; grand seigneur ? point du tout. Vous étiez tout cela; en valiez-vous mieux ? Et que faut-il donc ? Ah ! nous y voici. Il

faut avoir le cœur bon, de la vertu et de la raison; voilà ce qu'il nous faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs les honnêtes gens du monde ? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez et qui vous passent. Et à qui les demandez-vous ? A de pauvres gens que vous avez toujours offensés, maltraités, accablés, tout riches que vous êtes, et qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grâce ! Allez ! vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN. – Allons, m'amie, soyons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures. Ils sont contrits d'avoir été méchants, cela fait qu'ils nous valent bien; car quand on se repent, on est bon; et quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine; elle vous pardonne; voici qu'elle pleure; la rancune s'en va, et votre affaire est faite.

CLEANTHIS. – Il est vrai que je pleure : ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE, *tristement*. – Ma chère Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avais sur toi, je l'avoue.

CLEANTHIS. – Hélas ! comment en aviez-vous le courage ? Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout; faites comme vous voudrez. Si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous; je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté; et s'il y avait un vaisseau, je partirais tout à l'heure avec vous : voilà tout le mal que je vous veux; si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN, *pleurant*. – Ah ! la brave fille ! ah ! le charitable naturel !

IPHICRATE. – Êtes-vous contente, Madame ?

EUPHROSINE, *avec attendrissement*. – Viens que je t'embrasse, ma chère Cléanthis.

ARLEQUIN, *à Cléanthis*. – Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE. – La reconnaissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parle plus de ton esclavage, et ne songe plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les dieux m'ont donnés, si nous retournons à Athènes.

Documents complémentaires : affiche de théâtre et couverture de livre



Marivaux

L'ILE DES ESCLAVES

texte intégral



Cycle 4 Classe de 4eme.la fiction pour interroger le réel, l'œil du romancier

La société dans l'œil du romancier du XIXe siècle : le personnage.

1 Le père Goriot

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son rourou matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en traînant ses pantoufles grimacées.

Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écoeurée.

Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne.

Le bain ne va pas sans l'argousin, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires.

Quand elle est là, ce spectacle est complet. Agée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les femmes qui ont eu des malheurs. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendарmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichегru, si Georges ou Pichегru étaient encore à livrer.

Néanmoins, elle est bonne femme au fond, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été monsieur Vauquer?

Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir.

Balzac 1842

2 Le rouge et le noir

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèce de géants qui, armés de lourdes haches, équarriřaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse : il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche comme il tombait.

« Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure. »

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu'il adorait.

« Descends, animal, que je te parle. » Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une

longue perche pour abattre des noix, et l'en frappa sur l'épaule. A peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, *le Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Stendhal 1830

3 Une vie

Jeanne, une jeune aristocrate quitte le couvent pour épouser Julien de Lamarre. A la fin de sa vie, veuve et ruinée par son fils, elle est contrainte au déménagement

Elle prit quelques sièges du salon, ceux dont elle avait aimé les dessins dès sa petite enfance ; le renard et la cigogne, le renard et le corbeau, la cigale et la fourmi, et le héron mélancolique.

Puis, en rôdant par tous les coins de cette demeure qu'elle allait abandonner, elle monta, un jour, dans le grenier. Elle demeura saisie d'étonnement ; c'était un fouillis d'objets de toute nature, les uns brisés, les autres salis seulement, les autres montés là on ne sait pourquoi, parce qu'ils ne plaisaient plus, parce qu'ils avaient été remplacés. Elle apercevait mille bibelots connus jadis, et disparus tout à coup sans qu'elle y eût songé, des riens qu'elle avait maniés, ces vieux petits objets insignifiants qui avaient traîné quinze ans à côté d'elle, qu'elle avait vus chaque jour sans les remarquer, et qui, tout à coup, retrouvés là, dans ce grenier, à côté d'autres plus anciens dont elle se rappelait parfaitement les places aux premiers temps de son arrivée, prenaient une importance soudaine de témoins oubliés, d'amis retrouvés. Ils lui faisaient l'effet de ces gens qu'on a fréquentés longtemps sans qu'ils se soient jamais révélés et qui soudain, un soir, à propos de rien, se mettent à bavarder sans fin, à raconter toute leur âme qu'on ne soupçonnait pas.

Elle allait de l'un à l'autre avec des secousses au cœur, se disant : « Tiens, c'est moi qui ai fêlé cette tasse de Chine, un soir, quelques jours avant mon mariage. — Ah ! voici la petite lanterne de mère et la canne que petit père a cassée en voulant ouvrir la barrière dont le bois était gonflé par la pluie. »

Il y avait aussi là-dedans beaucoup de choses qu'elle ne connaissait pas, qui ne lui rappelaient rien, venues de ses grands-parents, ou de ses arrière-grands-parents, de ces choses poudreuses qui ont l'air exilées dans un temps qui n'est plus le leur, et qui semblent tristes de leur abandon, dont personne ne sait l'histoire, les aventures, personne n'ayant vu ceux qui les ont choisies, achetées, possédées, aimées, personne n'ayant connu les mains qui les maniaient familièrement et les yeux qui les regardaient avec plaisir.

Jeanne les touchait, les retournait, marquant ses doigts dans la poussière accumulée ; et elle demeurait là au milieu de ces vieilleries, sous le jour terne qui tombait par quelques petits carreaux de verre encastrés dans la toiture.

Elle examinait minutieusement des chaises à trois pieds, cherchant si elles ne lui rappelaient rien, une bassinoire en cuivre, une chaufferette défoncée qu'elle croyait reconnaître et un tas d'ustensiles de ménage hors de service. Puis elle fit un lot de ce qu'elle voulait emporter, et, redescendant, elle envoya Rosalie le chercher. La bonne indignée refusait de descendre « ces saletés ». Mais Jeanne, qui n'avait cependant plus aucune volonté, tint bon, cette fois ; et il fallut obéir.

Un matin le jeune fermier, fils de Julien, Denis Lecoq s'en vint avec sa charrette pour faire un premier voyage. Rosalie l'accompagna afin de veiller au déchargement et de déposer les meubles aux places qu'ils devaient occuper.

Restée seule, Jeanne se mit à errer par les chambres du château, saisie d'une crise affreuse de désespoir, embrassant, en des élans d'amour exalté, tout ce qu'elle ne pouvait prendre avec elle, les grands oiseaux blancs des tapisseries du salon, des vieux flambeaux, tout ce qu'elle rencontrait. Elle allait d'une pièce à l'autre, affolée, les yeux ruisselants de larmes ; puis elle sortit pour « dire adieu » à la mer.

C'était vers la fin de septembre, un ciel bas et gris semblait peser sur le monde ; les flots tristes et jaunâtres s'étendaient à perte de vue. Elle resta longtemps debout sur la falaise, roulant en sa tête des pensées torturantes. Puis, comme la nuit tombait, elle rentra, ayant souffert en ce jour autant qu'en ses plus grands chagrins.

Une vie Guy de Maupassant 1883

4 Gavroche

Lors de la révolte de juin 1832, les républicains affrontent les gardes nationaux et les soldats du roi, envoyés pour rétablir l'ordre. À la barricade de la rue Saint-Denis, les républicains manquent de munitions. Gavroche sort afin de récupérer les cartouches des soldats morts au combat.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

— Fichtre ! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire ;
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne (2). Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire ;
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire ;
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus lesté qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarade du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce

pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant , un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Victor Hugo, les misérables 1862

Documents complémentaires



Théodore Géricault, La Monomane de l'envie (vers 1821).



Delacroix la liberté guidant le peuple



Fernand Cormon, *Une forge*, 1893, huile sur toile, musée d'Orsay

Cycle 4, classe de 4eme la fiction pour interroger le réel 2

1 Phédre Racine

Sont en scène Théràmène et Thésée

THÉRAMÈNE

À peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

2 La Thénardier

On n'a encore aperçu dans ce livre les Thénardier que de profil ; le moment est venu de tourner autour de ce couple et de le regarder sous toutes ses faces.
Thénardier venait de dépasser ses cinquante ans ; madame Thénardier touchait à la quarantaine, qui est la cinquantaine de la femme ; de façon qu'il y avait équilibre d'âge entre la femme et le mari.
Les lecteurs ont peut-être, dès sa première apparition, conservé quelque souvenir de cette Thénardier

grande, blonde, rouge, grasse, charnue, carrée, énorme et agile ; elle tenait, nous l'avons dit, de la race de ces sauvagesses colosses qui se cambrent dans les foires avec des pavés pendus à leur chevelure. Elle faisait tout dans le logis, les lits, les chambres, la lessive, la cuisine, la pluie, le beau temps, le diable. Elle avait pour tout domestique Cosette ; une souris au service d'un éléphant. Tout tremblait au son de sa voix, les vitres, les meubles et les gens. Son large visage, criblé de taches de rousseur, avait l'aspect d'une écumoire. Elle avait de la barbe. C'était l'idéal d'un fort de la halle habillé en fille. Elle jurait splendidement ; elle se vantait de casser une noix d'un coup de poing. Sans les romans qu'elle avait lus, et qui, par moments, faisaient bizarrement reparaître la mijaurée sous l'ogresse, jamais l'idée ne fût venue à personne de dire d'elle : c'est une femme. Cette Thénardier était comme le produit de la greffe d'une donzelle sur une poissarde. Quand on l'entendait parler, on disait : C'est un gendarme ; quand on la regardait boire, on disait : C'est un charretier ; quand on la voyait manier Cosette, on disait : C'est le bourreau. Au repos, il lui sortait de la bouche une dent.

Victor Hugo, *Les Misérables* (Deuxième partie, Livre troisième, chapitre II)

3 Frankenstein

Ce fut pendant une triste nuit de novembre que je contemplais le résultat de mon labeur. Avec une anxiété qui devint une agonie, je réunis les instruments de vie pour en communiquer une étincelle à la chose inanimée couchée à mes pieds. Il était déjà une heure du matin. La pluie fouettait lugubrement les carreaux quand, à la lumière à moitié éteinte de ma bougie, je vis s'ouvrir les yeux jaunes et mornes de la créature. Elle respira profondément et un mouvement convulsif agita ses membres. Comment décrire mon émotion devant cette catastrophe et dépeindre le misérable que j'avais réussi à créer après tant de soins. Ses membres étaient à sa taille et j'avais essayé de le rendre beau. Beau ! Mon dieu ! ... Sa peau jaune recouvrait à peine ses muscles et ses veines. Ses cheveux étaient pourtant abondants et d'un noir brillant. Ses dents étaient blanches comme des perles, mais ces splendeurs contrastaient d'une façon plus horrible encore avec ses yeux larmoyants et sans couleur, son visage ridé, le trait noir qui formait ses lèvres. J'avais travaillé durement pendant presque deux ans dans le seul but de donner la vie à un corps inanimé. Je m'étais privé de repos et de soins. Je l'avais désiré avec une ardeur sans borne, mais maintenant que c'était fini, la beauté du rêve s'évanouissait. Mon cœur se remplissait de dégoût et d'une horreur indicible. Ne pouvant supporter la vue de l'être que j'avais créé je me précipitai hors de la pièce et pendant longtemps je marchai de long en large dans ma chambre sans pouvoir me calmer.

M. W. Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*

4 Smarra ou les Démon de la nuit

Polémon raconte à Lucius son amour pour la sorcière Méroé. Une nuit, alors qu'elle le croyait endormi, elle l'a surpris qui observait ses pratiques magiques et sanguinaires.

Tandis que je me débattais contre la terreur dont j'étais accablé, et que j'essayais d'arracher de mon sein quelque malédiction qui réveillât dans le ciel la vengeance des dieux : « Misérable ! s'écria Méroé, sois puni à jamais de ton insolente curiosité ! ... Ah ! tu oses violer les enchantements du sommeil... Tu parles, tu cries et tu vois... Eh bien ! tu ne parleras plus que pour te plaindre, tu ne crieras plus que pour implorer en vain la sourde pitié des absents, tu ne verras plus que des scènes d'horreur qui glaceront ton âme... » Et en s'exprimant ainsi avec une voix plus grêle et plus déchirante que celle d'une hyène égoragée qui menace encore les chasseurs, elle détachait de son doigt la turquoise chatoyante qui étincelait de flammes variées comme les couleurs de l'arc-en-ciel, ou comme la vague qui bondit à la marée montante, et réfléchit en se roulant sur elle-même les feux du soleil levant. Elle presse du doigt un ressort inconnu qui soulève la pierre merveilleuse sur sa charnière invisible, et découvre dans un écrin d'or je ne sais quel monstre sans couleur et sans forme, qui bondit, hurle, s'élance, et tombe

accroupi sur le sein de la magicienne. « Te voilà, dit-elle, mon cher Smarra, le bien-aimé, l'unique favori de mes pensées amoureuses, toi que la haine du Ciel a choisi dans tous ses trésors pour le désespoir des enfants de l'homme. Va, je te l'ordonne, spectre flatteur, ou décevant ou terrible, va tourmenter la victime que je t'ai livrée ; fais-lui des supplices aussi variés que les épouvantements de l'enfer qui t'a conçu, aussi cruels, aussi implacables que ma colère. Va te rassasier des angoisses de son cœur palpitant, compter les battements convulsifs de son pouls qui se précipite, qui s'arrête... contempler sa douloureuse agonie et la suspendre pour la recommencer... À ce prix, fidèle esclave de l'amour, tu pourras au départ des songes redescendre sur l'oreiller embaumé de ta maîtresse, et presser dans tes bras caressants la reine des terreurs nocturnes... » Elle dit, et le monstre jaillit de sa main brûlante comme le palet arrondi du discobole, il tourne dans l'air avec la rapidité de ces feux artificiels qu'on lance sur les navires, étend des ailes bizarrement festonnées, monte, descend, grandit, se rapetisse, et, nain difforme et joyeux dont les mains sont armées d'ongles d'un métal plus fin que l'acier, qui pénètrent la chair sans la déchirer, et boivent le sang à la manière de la pompe insidieuse des sangsues, il s'attache sur mon cœur, se développe, soulève sa tête énorme et rit. En vain mon œil, fixe d'effroi, cherche dans l'espace qu'il peut embrasser un objet qui le rassure ; les mille démons de la nuit escortent l'affreux démon de la turquoise : des femmes rabougries au regard ivre ; des serpents rouges et violets dont la bouche jette du feu ; des lézards qui élèvent au-dessus d'un lac de boue et de sang un visage pareil à celui de l'homme ; des têtes nouvellement détachées du tronc par la hache du soldat, mais qui me regardent avec des yeux vivants, et s'enfuient en sautillant sur des pieds de reptiles...

Smarra ou les Démons de la nuit de Charles Nodier

5 Le crapaud

Un chant dans une nuit sans air...

– La lune plaque en métal clair

Les découpures du vert sombre.

... Un chant ; comme un écho, tout vif

Enterré, là, sous le massif...

– Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

– Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,

Près de moi, ton soldat fidèle !

Vois-le, poète tondu, sans aile,

Rossignol de la boue... – Horreur ! –

... Il chante. – Horreur !! – Horreur pourquoi ?

Vois-tu pas son œil de lumière...

Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.

.....

Bonsoir – ce crapaud-là c'est moi.

(Tristan Corbière, *Les Amours jaunes*)

Documents complémentaires.

Né d'un homme et d'une femme.

X – Aujourd'hui maman m'a appelé monstre. Tu es un monstre elle a dit. J'ai vu la colère dans ses yeux. Je me demande qu'est-ce que c'est qu'un monstre.

Aujourd'hui de l'eau est tombée de là-haut. Elle est tombée partout j'ai vu. Je voyais la terre dans la petite fenêtre. La terre buvait l'eau elle était comme une bouche qui a très soif. Et puis elle a trop bu d'eau et elle a rendu du sale. Je n'ai pas aimé.

Maman est jolie je sais. Ici dans l'endroit où je dors avec tout autour les murs qui font froid j'ai un papier. Il était pour être mangé par le feu quand il est enfermé dans la chaudière. Il y a dessus FILMS et VEDETTES. Il y a des images avec des figures d'autres mamans. Papa dit qu'elles sont jolies. Une fois il l'a dit.

Et il a dit maman aussi. Elle si jolie et moi quelqu'un de comme il faut. Et toi regarde-toi il a dit et il avait sa figure laide de quand il va battre. J'ai attrapé son bras et j'ai dit tais-toi papa. Il a tiré son bras et puis il est allé loin où je ne pouvais pas le toucher.

Aujourd'hui maman m'a détaché un peu de la chaîne et j'ai pu aller voir dans la petite fenêtre. C'est comme ça que j'ai vu la terre boire l'eau de là-haut.

XX- Aujourd'hui là-haut était jaune. Je sais quand je le regarde mes yeux ont mal. Quand je l'ai regardé il fait rouge dans la cave.

Je pense que c'était l'église. Ils s'en vont de là-haut. Ils se font avaler par la grosse machine et elle roule et elle s'en va. Derrière il y a la maman petite. Elle est bien plus petite que moi. Moi je suis très grand. C'est un secret j'ai fait partir la chaîne du mur. Je peux voir comme je veux dans la petite fenêtre.

Aujourd'hui quand là-haut n'a plus été jaune j'ai mangé mon plat et j'ai mangé des cafards. J'ai entendu des rires dans là-haut. J'aime savoir pourquoi il y a des rires. J'ai enlevé la chaîne du mur et je l'ai tournée autour de moi. J'ai marché sans faire de bruit jusqu'à l'escalier qui va à là-haut. Il crie quand je vais dessus. Je monte en faisant glisser mes jambes parce que sur l'escalier je ne peux pas marcher. Mes pieds s'accrochent au bois.

Après l'escalier, j'ai ouvert une porte. C'était un endroit blanc comme le blanc qui tombe de là-haut quelquefois. Je suis rentré et je suis resté sans faire de bruit. J'entendais les rires plus forts. J'ai marché vers les rires et j'ai ouvert un peu une porte et puis j'ai regardé. Je ne vois jamais les gens c'est défendu de les voir. Je voulais être avec eux pour rire aussi.

Et puis maman est venue et elle a poussé la porte sur moi. La porte m'a tapé et j'ai eu mal. Je suis tombé et la chaîne a fait du bruit. J'ai crié. Maman a fait un sifflement en dedans d'elle et elle a mis la main sur sa bouche. Ses yeux sont devenus grands.

Et puis j'ai entendu papa appeler. Qu'est-ce qui est tombé il a dit. Elle a dit rien un plateau. Viens m'aider à le ramasser elle a dit. Il est venu et il a dit c'est donc si lourd que tu as besoin. Et puis quand il m'a vu il est devenu laid. Il y a eu la colère dans ses yeux. Il m'a battu. Mon liquide a coulé d'un bras. Il a fait tout vert par terre. C'était sale.

Papa a dit retourne à la cave. Je voulais y retourner. Mes yeux avaient mal de la lumière. Dans la cave ils n'ont pas mal.

Papa m'a attaché sur mon lit. Dans là-haut il y a eu encore des rires longtemps. Je ne faisais pas de bruit et je regardais une araignée toute noire marcher sur moi. Je pensais à ce que papa a dit. Ohmondieu il a dit. Et il n'a que huit ans.

XXX- Aujourd'hui papa a remis la chaîne dans le mur. Il faudra que j'essaie de la refaire partir. Il a dit que j'avais été très méchant de me sauver. Ne recommence jamais il a dit ou je te battrai jusqu'au sang. Après ça j'ai très mal.

J'ai dormi la journée et puis j'ai posé ma tête sur le mur qui fait froid. J'ai pensé à l'endroit blanc de là-haut. J'ai mal.

Richard Matheson.



Saturne dévorant ses enfants, 1820-1823, Francisco de Goya

Cycle 4, Classe de 4eme La fiction pour interroger le réel : le conte réaliste 3

Texte 1 *La bête humaine* d'Émile Zola, 1890

Texte 2 *Madame Bovary* (deuxième partie, chapitre 11) de Gustave Flaubert, publié en 1857

Texte 3 « Le gueux » de Guy de Maupassant publié dans le quotidien *Le Gaulois* du 9 mars 1884, puis dans le recueil *Contes du jour et de la nuit* en 1885

Texte 4 *Un lâche*, *Contes du jour et de la nuit* de Guy de Maupassant 1884

Texte 1 *La bête humaine* d'Émile Zola, 1890

Jacques est mécanicien et conduit la locomotive qu'il a affectueusement nommée la Lison. Il est accompagné de Séverine, qui a tenu à faire le voyage ainsi.

La nuit tombait, Jacques redoublait de prudence. Il avait rarement senti la Lison si obéissante ; il la possédait, la chevauchait à sa guise, avec l'absolue volonté du maître ; et, pourtant, il ne se relâchait pas de sa sévérité, la traitait en bête domptée, dont il faut se méfier toujours. Là, derrière son dos, dans le train lancé à grande vitesse, il voyait une figure fine, s'abandonnant à lui, confiante, souriante. Il en avait un léger frisson, il serrait d'une poigne plus rude le volant du changement de marche, il perçait les ténèbres croissantes d'un regard fixe, en quête de feux rouges. Après les embranchements d'Asnières et de Colombes, il avait respiré un peu. Jusqu'à Mantes, tout allait bien, la voie était un véritable palier, où le train roulait à l'aise. Après Mantes, il dut pousser la Lison, pour qu'elle montât une rampe assez forte, presque d'une demi-lieue. Puis, sans la ralentir, il la lança sur la pente douce du tunnel de Rolleboise, deux kilomètres et demi de tunnel, qu'elle franchit en trois minutes à peine. Il n'y avait plus qu'un autre tunnel, celui du Roule, près de Gaillon, avant la gare de Sotteville, une gare redoutée, que la complication des voies, les continuelles manœuvres, l'encombrement constant, rendent très périlleuse. Toutes les forces de son être étaient dans ses yeux qui veillaient, dans sa main qui conduisait ; et la Lison, sifflante et fumante, traversa Sotteville à toute vapeur, ne s'arrêta qu'à Rouen, d'où elle repartit, calmée un peu, montant avec plus de lenteur la rampe qui va jusqu'à Malaunay.

La lune s'était levée, très claire, d'une lumière blanche, qui permettait à Jacques de distinguer les moindres buissons, et jusqu'aux pierres des chemins, dans leur fuite rapide. Comme, à la sortie du tunnel de Malaunay, il jetait à droite un coup d'œil, inquiet de l'ombre portée d'un grand arbre, barrant la voie [...].

Et Jacques, ayant poussé la Lison pour lui faire franchir la rampe de Motteville, la laissa souffler un peu le long du plateau de Bolbec, puis la lança enfin, de Saint-Romain à Harfleur, sur la plus forte pente de la ligne, trois lieues que les machines dévorent d'un galop de bêtes folles, sentant l'écurie. Et il était brisé de fatigue, au Havre, lorsque, sous la marquise, pleine du vacarme et de la fumée de l'arrivée, Séverine, avant de remonter chez elle, accourut lui dire, de son air gai et tendre :

— Merci, à demain.

Texte 2 *Madame Bovary* (deuxième partie, chapitre 11) de Gustave Flaubert, publié en 1857

Charles Bovary est médecin. Il tente, avec l'aide du pharmacien Homais, d'opérer Hippolyte qui souffre d'un pied bot.

Il avait un pied faisant avec la jambe une ligne presque droite, ce qui ne l'empêchait pas d'être tourné en dedans, de sorte que c'était un équin mêlé d'un peu de varus, ou bien un léger varus fortement accusé d'équin. Mais, avec cet équin, large en effet comme un pied de cheval, à peau rugueuse, à tendons secs, à gros orteils, et où les ongles noirs figuraient les clous d'un fer, le stréphopode, depuis le matin jusqu'à la nuit, galopait comme un cerf. [...]

Or, puisque c'était un équin, il fallait couper le tendon d'Achille, quitte à s'en prendre plus tard au muscle tibial antérieur pour se débarrasser du varus ; car le médecin n'osait d'un seul coup risquer deux opérations, et même il tremblait déjà, dans la peur d'attaquer quelque région importante qu'il ne connaissait pas.

Ni Ambroise Paré, appliquant pour la première fois depuis Celse, après quinze siècles d'intervalle, la ligature immédiate d'une artère ; ni Dupuytren allant ouvrir un abcès à travers une couche épaisse d'encéphale ; ni Gensoul, quand il fit la première ablation de maxillaire supérieur, n'avaient certes le cœur si palpitant, la main si frémissante, l'intellect aussi tendu que M. Bovary quand il approcha d'Hippolyte, son ténotome entre les doigts. Et, comme dans les hôpitaux, on voyait à côté, sur une table, un tas de charpie, des fils cirés, beaucoup de bandes, une pyramide de bandes, tout ce qu'il y avait de bandes chez l'apothicaire. C'était M. Homais qui avait organisé dès le matin tous ces préparatifs, autant pour éblouir la multitude que pour s'illusionner lui-même. Charles piqua la peau ; on entendit un craquement sec. Le tendon était coupé, l'opération était finie. Hippolyte n'en revenait pas de surprise ; il se penchait sur les mains de Bovary pour les couvrir de baisers. μ
— Allons, calme-toi, disait l'apothicaire, tu témoigneras plus tard ta reconnaissance envers ton bienfaiteur ! Et il descendit conter le résultat à cinq ou six curieux qui stationnaient dans la cour et qui s'imaginaient qu'Hippolyte allait reparaître marchant droit. Puis Charles, ayant bouclé son malade dans le moteur mécanique, s'en retourna chez lui, où Emma, tout anxieuse, l'attendait sur la porte. Elle lui sauta au cou ; ils se mirent à table ; il mangea beaucoup ; et même il voulut au dessert prendre une tasse de café, débauche qu'il ne se permettait que le dimanche lorsqu'il y avait du monde.

Texte 3 « Le gueux » de Guy de Maupassant publié dans le quotidien *Le Gaulois* du 9 mars 1884, puis dans le recueil *Contes du jour et de la nuit* en 1885

Cloche est un mendiant surnommé ainsi car il a eu les deux jambes écrasées et que, se balaçant sur ses béquilles, son mouvement évoque la cloche. Autrefois, la baronne d'Avary, lui donnait à manger, mais maintenant qu'elle est morte, plus personne ne le nourrit. Cloche est rejeté de tous et il n'a pas mangé depuis deux jours.

Il attendait on ne sait quoi, de cette vague attente qui demeure constamment en nous. Il attendait au coin de cette cour, sous le vent glacé, l'aide mystérieuse qu'on espère toujours du ciel ou des hommes, sans se demander comment, ni pourquoi, ni par qui elle lui pourrait arriver. Une bande de poules noires passait, cherchant sa vie dans la terre qui nourrit tous les êtres. À tout instant, elles piquaient d'un coup de bec un grain ou un insecte invisible, puis continuaient leur recherche lente et sûre.

Cloche les regardait sans penser à rien ; puis il lui vint, plutôt au ventre que dans la tête, la sensation plutôt que l'idée qu'une de ces bêtes-là serait bonne à manger grillée sur un feu de bois mort.

Le soupçon qu'il allait commettre un vol ne l'effleura pas. Il prit une pierre à portée de sa main, et, comme il était adroit, il tua net, en la lançant, la volaille la plus proche de lui. L'animal tomba sur le côté en remuant les ailes. Les autres s'enfuirent, balancés sur leurs pattes minces, et Cloche, escaladant de nouveau ses béquilles, se mit en marche pour aller ramasser sa chasse, avec des mouvements pareils à ceux des poules.

Comme il arrivait auprès du petit corps noir taché de rouge à la tête, il reçut une poussée terrible dans le dos qui lui fit lâcher ses bâtons et l'envoya rouler à dix pas devant lui. Et maître Chiquet, exaspéré, se précipitant sur le maraudeur, le roua de coups, tapant comme un forcené, comme tape un paysan volé, avec le poing et avec le genou par tout le corps de l'infirme, qui ne pouvait se défendre.

Les gens de la ferme arrivaient à leur tour qui se mirent avec le patron à assommer le mendiant. Puis, quand ils furent las de le battre, ils le ramassèrent et l'emportèrent, et l'enfermèrent dans le bûcher pendant qu'on allait chercher les gendarmes.

Cloche, à moitié mort, saignant et crevant de faim demeura couché sur le sol. Le soir vint, puis la nuit, puis l'aurore. Il n'avait toujours pas mangé.

Vers midi, les gendarmes parurent et ouvrirent la porte avec précaution s'attendant à une résistance, car maître Chiquet prétendait avoir été attaqué par le gueux et ne s'être défendu qu'à grand-peine.

Le brigadier cria :

— Allons, debout !

Mais Cloche ne pouvait plus remuer, il essaya bien de se hisser sur ses pieux, il n'y parvint point. On crut à une feinte, à une ruse, à un mauvais vouloir de malfaiteur, et les deux hommes armés, le rudoyant, l'empoignèrent et le plantèrent de force sur ses béquilles.

La peur l'avait saisi, cette peur native des baudriers² jaunes, cette peur du gibier devant le chasseur, de la souris devant le chat. Et, par des efforts surhumains, il réussit à rester debout.

— En route ! dit le brigadier. Il marcha. Tout le personnel de la ferme le regardait partir. Les femmes lui montraient le poing : les hommes ricanaient, l'injuriaient : on l'avait pris enfin ! Bon débarras.

Il s'éloigna entre ses deux gardiens. Il trouva l'énergie désespérée qu'il lui fallait pour se traîner encore jusqu'au soir, abruti, ne sachant seulement plus ce qui lui arrivait, trop effaré pour rien comprendre.

Les gens qu'on rencontrait s'arrêtaient pour le voir passer, et les paysans murmuraient :

— C'est quéque voleur !

On parvint, vers la nuit, au chef-lieu du canton. Il n'était jamais venu jusque-là. Il ne se figurait pas vraiment ce qui se passait, ni ce qui pouvait survenir. Toutes ces choses terribles, imprévues, ces figures et ces maisons nouvelles le consternaient.

Il ne prononça pas un mot, n'ayant rien à dire, car il ne comprenait plus rien. Depuis tant d'années d'ailleurs qu'il ne parlait à personne, il avait à peu près perdu l'usage de sa langue ; et sa pensée aussi était trop confuse pour se formuler par des paroles.

On l'enferma dans la prison du bourg. Les gendarmes ne pensèrent pas qu'il pouvait avoir besoin de manger, et on le laissa jusqu'au lendemain.

Mais, quand on vint pour l'interroger, au petit matin, on le trouva mort, sur le sol. Quelle surprise !

Texte 4 Un lâche , Contes du jour et de la nuit de Guy de Maupassant 1884

On l'appelait dans le monde : le « beau Signoles. » Il se nommait le vicomte Gontran-Joseph de Signoles.

Orphelin et maître d'une fortune suffisante, il faisait figure, comme on dit. Il avait de la tournure et de l'allure, assez de parole pour faire croire à de l'esprit, une certaine grâce naturelle, un air de noblesse et de fierté, la moustache brave et l'œil doux, ce qui plaît aux femmes.

Il était demandé dans les salons, recherché par les valseuses, et il inspirait aux hommes cette inimitié souriante qu'on a pour les gens de figure énergique. On lui avait soupçonné quelques amours capables de donner fort bonne opinion d'un garçon. Il vivait heureux, tranquille, dans le bien-être moral le plus complet. On savait qu'il tirait bien l'épée et mieux encore le pistolet.

— Quand je me battrai, disait-il, je choisirai le pistolet. Avec cette arme, je suis sûr de tuer mon homme.

Or, un soir, comme il avait accompagné au théâtre deux jeunes femmes de ses amies, escortées d'ailleurs de leurs époux, il leur offrit, après le spectacle, de prendre une glace chez Tortoni. Ils étaient entrés depuis quelques minutes, quand il s'aperçut qu'un monsieur assis à une table voisine regardait avec obstination une de ses voisines. Elle semblait gênée, inquiète, baissait la tête. Enfin elle dit à son mari :

— Voici un homme qui me dévisage. Moi, je ne le connais pas ; le connais-tu ?

Le mari, qui n'avait rien vu, leva les yeux, mais déclara :

— Non, pas du tout.

La jeune femme reprit, moitié souriante, moitié fâchée :

— C'est fort gênant ; cet individu me gêne ma glace.

Le mari haussa les épaules :

— Bast ! n'y fais pas attention. S'il fallait s'occuper de tous les insolents qu'on rencontre, on n'en finirait pas.

Mais le vicomte s'était levé brusquement. Il ne pouvait admettre que cet inconnu gâtait une glace qu'il avait offerte. C'était à lui que l'injure s'adressait, puisque c'était par lui et pour lui que ses amis étaient entrés dans ce café. L'affaire donc ne regardait que lui.

Il s'avança vers l'homme et lui dit :

— Vous avez, monsieur, une manière de regarder ces dames que je ne puis tolérer. Je vous prie de vouloir bien cesser cette insistance.

L'autre répliqua :

— Vous allez me fichez la paix, vous.

Le vicomte déclara, les dents serrées Le monsieur ne répondit qu'un mot, un mot ordurier qui sonna d'un bout à l'autre du café, et fit, comme par l'effet d'un ressort, accomplir à chaque consommateur un mouvement brusque. Tous ceux qui tournaient le dos se retournèrent; tous les autres levèrent la tête; trois garçons pivotèrent sur leurs talons comme des toupies; les deux dames du comptoir eurent un sursaut, puis une conversion du torse entier, comme si elles eussent été deux automates obéissant à la même manivelle. Un grand silence s'était fait. Puis, tout à coup, un bruitsec claqua dans l'air. Le vicomte avait giflé son adversaire. Tout le monde se leva pour s'interposer. Des cartes furent échangées.

Document complémentaire

LE GUEUX, par Guy de Maupassant



Illustration pour la nouvelle de Maupassant, le Gueux.

Cycle 4 ,Classe de quatrième : Se chercher, se construire : dire l'amour

1 Mille baisers perdus, mille et mille faveurs

Théodore Agrippa d'Aubigné

Mille baisers perdus, mille et mille faveurs,
Sont autant de bourreaux de ma triste pensée,
Rien ne la rend malade et ne l'a offensée
Que le sucre, le ris, le miel et les douceurs.

Mon cœur est donc contraire à tous les autres cœurs,
Mon penser est bizarre et mon âme insensée
Qui fait présente encor' une chose passée,
Crevant de désespoir le fiel de mes douleurs.

Rien n'est le destructeur de ma pauvre espérance
Que le passé présent, ô dure souvenance
Qui me fait de moi même ennemi devenir !

Vivez, amants heureux, d'une douce mémoire,
Faites ma douce mort, que tôt je puisse boire
En l'oubli dont j'ai soif, et non du souvenir.

*Théodore Agrippa d'Aubigné, L'Hécatombe à Diane
16 ??*

2 Amitié Fidèle

Nicolas Boileau

(Sur la mort d'Iris en 1654.)

Parmi les doux transports d'une amitié fidèle,
Je voyais près d'Iris couler mes heureux jours:
Iris que j'aime encore, et que j'aimerai toujours,
Brûlait des mêmes feux dont je brûlais pour elle:

Quand, par l'ordre du ciel, une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et, de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah! qu'un si rude coup étonna mes esprits!
Que je versais de pleurs! que je poussais de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut suivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi:
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas! en te perdant j'ai perdu plus que toi.

Nicolas Boileau, Poésies

3 A une dame en lui envoyant un bout de la corde d'un pendu

(18 novembre 1831)

Voici la corde d'un pendu
Que je mets à vos pieds, Madame,
C'est, pour une charmante femme,
Un présent bien inattendu.

Mais si, comme on l'a prétendu,
Cette corde est un sûr dictame
Pour les maux du corps et de l'âme,
Gage d'un bonheur assidu;

Moi qui, plaignant le pauvre diable
D'avoir été si misérable,
Accusais le ciel malfaisant,

Moi dont le cœur était si tendre !
Voilà que je trouve à présent
Qu'il a fort bien fait de se pendre !

Guy de Maupassant, Poésies diverses

4 En sourdine

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos cœurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,

Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient à tes pieds rider
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera,
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

5 L'Echo

François Coppée

J'ai crié dans la solitude :
– Mon chagrin sera-t-il moins rude,
Un jour, quand je dirai son nom ?

Et l'écho m'a répondu : – Non.

– Comment vivrai-je, en la détresse
Qui m'enveloppe et qui m'opprime,
Comme fait au mort son linceul ?

Et l'écho m'a répondu : – Seul !

– Grâce ! le sort est trop sévère !
Mon cœur se révolte ! Que faire
Pour en étouffer les rumeurs ?

Et l'écho m'a répondu : – Meurs !

François Coppée, *L'Exilée* (1877)

6 Il n'y a pas d'amour heureux

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce
Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare
Il n'y a pas d'amour heureux.

Louis Aragon. *La Diane Française* 1944

Documents complémentaires

BAISERS

Un baiser
abrège la vie humaine de 3 minutes,
affirme le Département de Psychologie
de Western State College,
Gunnison (Col).

Le baiser
provoque de telles palpitations
que le cœur travaille en 4 secondes
plus qu'en 3 minutes.
Les statistiques prouvent
que 480 baisers
raccourcissent la vie d'un jour,
que 2 360 baisers
vous privent d'une semaine
et que 148 071 baisers,
c'est tout simplement une année de perdue.

Paul Morand, USA-1927, Album de photographies lyriques, Au sans Pareil,
1928 ; Poèmes, Gallimard, collection Poésie, 1973 ; rééd. 2001, page 155.



Les amants Magritte

Option Littérature et langue françaises	2
PROGRAMMES.....	3
Cycle 3 classe de sixième Le monstre, aux limites de l'humain: le loup.....	11
Cycle 3, classe de 6 ^{ème} Le monstre, aux limites de l'humain	17
Cycle 3 Classe de 6 ^{ème} / Le monstre, aux limites de l'humain l'ogre.....	21
Cycle 3 6 ^{ème} Le monstre aux limites de l'humain minotaure et bêtes.....	26
Cycle 3 Classe de 6 [°] : résister au plus fort : ruses mensonges et masques 1: le renard.	31
Cycle 3 classe de 6 ^{ème} - Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques 2 le renard et la cigogne	35
Cycle 3 classe de 6 ^{ème} - Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques 3 les fabliaux	39
-Cycle 3 classe de 6 ^{ème} Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques 5 (le conte africain, classe de 6 [°])	43
Cycle 3, classe de 6 ^{ème} Récits de création ; création poétique	47
*** cycle 3, Classe de 6 ^{ème} Création poétique du monde	50
cycle 3, classe de 6 ^{ème} Récits d'aventures 1	55
cycle 3, classe de 6 ^{ème} Récits d'aventures 2	58
Cycle 4 Classe de 5 ^{ème} : Récits de création et création poétique la nature.....	63
Cycle 4 , classe de 5 ^e – « Vivre en société, participer à la société – Avec autrui : familles, amis, réseaux »	74
Cycle 4, 5 ^{ème} le voyage : Le tour du monde en 80 jours. Jules Vernes.....	79
Cycle 4, classe de 5 ^{ème} : Le voyage et l'aventure : pourquoi aller vers l'inconnu ?.....	84
Cycle 4- classe de 5 ^{ème} : « Agir sur le monde » : Héros, héroïnes et héroïsme	88
Cycle 4, Classe de 5 ^{ème} « regarder le monde, inventer des mondes , imaginer des univers nouveaux »	91
Cycle 4, classe de 5 ^{ème} Imaginer des univers nouveaux voyage dans la lune	96
Cycle 4 Classe de 5 ^{ème} L'homme est-il maître de la nature?	102
cycle 4 Vivre en société, participer à la société. Classe de quatrième : l'île aux esclaves	106
Cycle 4 Classe de 4 ^{ème} .la fiction pour interroger le réel, l'œil du romancier	111
Cycle 4, classe de 4 ^{ème} la fiction pour interroger le réel 2	116
Cycle 4, Classe de 4 ^{ème} La fiction pour interroger le réel : le conte réaliste 3.....	121
Cycle 4 ,Classe de quatrième : Se chercher, se construire : dire l'amour	125